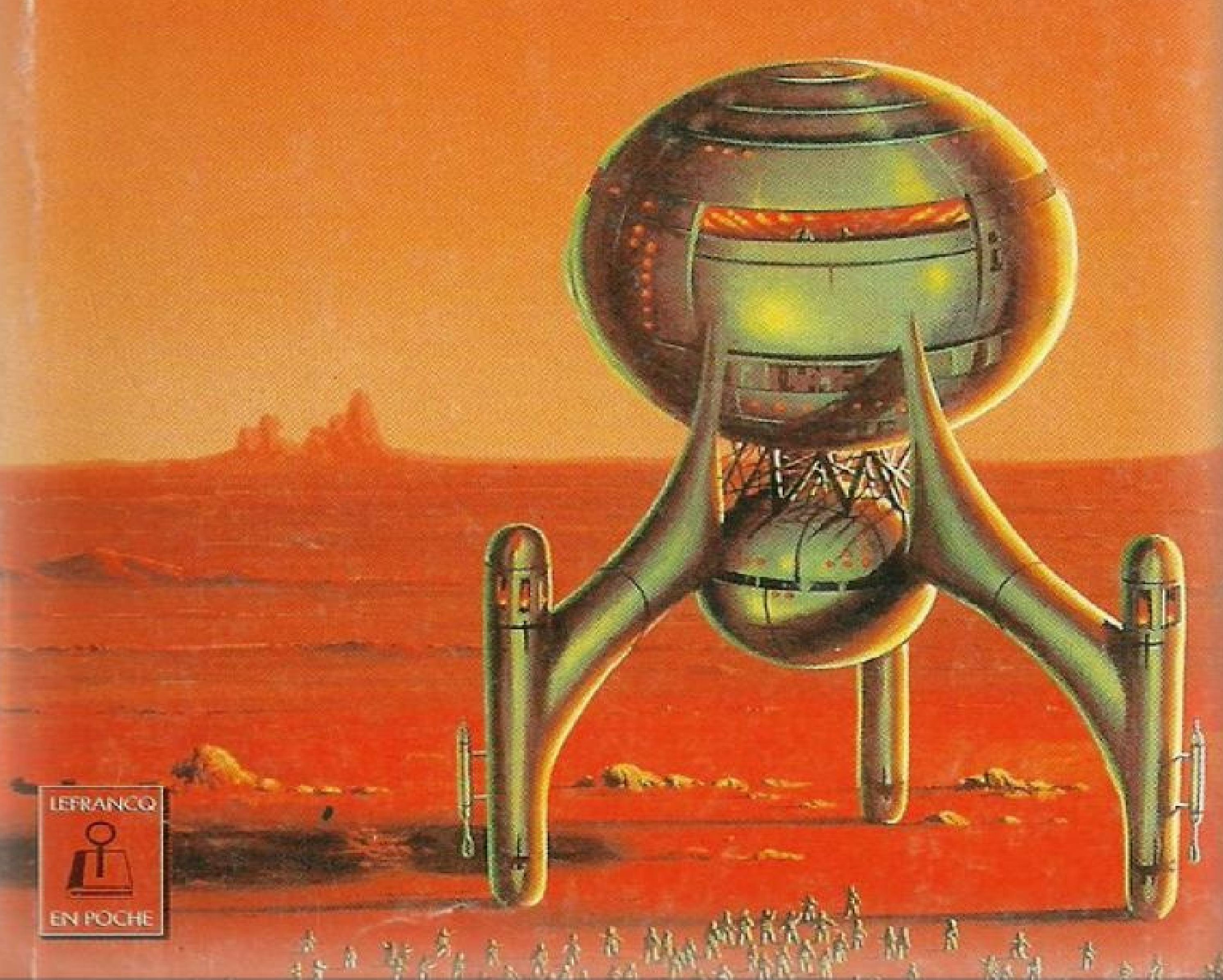
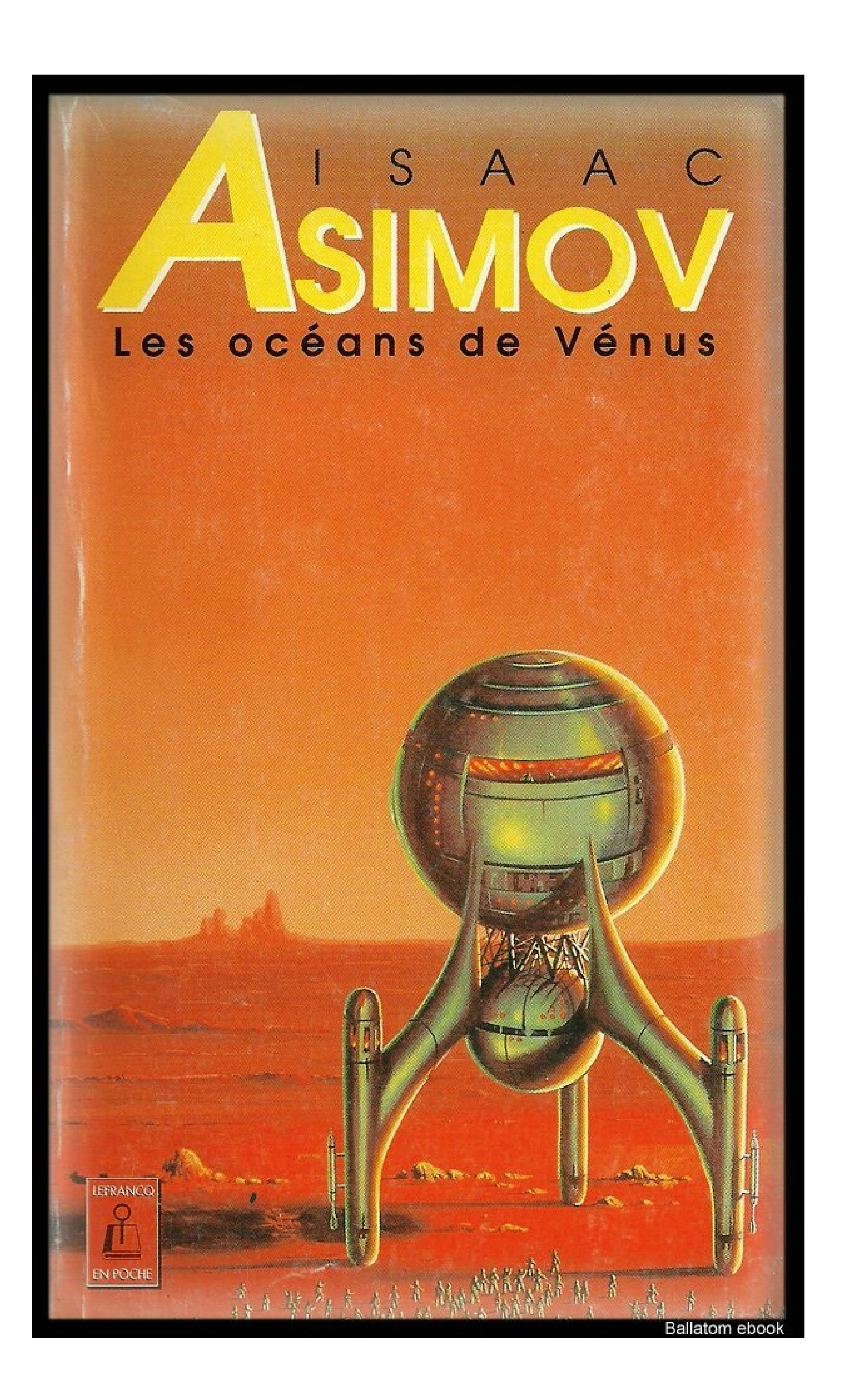
ISAAC

ASIMOV

Les océans de Vénus




ISAAC
ASIMOV
Les océans de Vénus
LEFRANCQ
EN POCHE
Ballatom ebook

[1]

Isaac ASIMOV

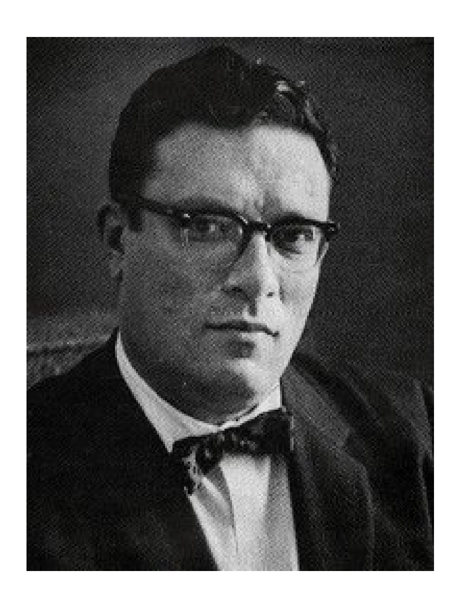
Les Océans de Vénus

David Starr

LEFFRANCQ Littérature

(Transposé pour Ebooks-gratuit.com)

[2]



PRÉFACE

La première publication de cet

ouvrage date de 1954, et la

description de la surface de Vénus

était conforme aux connaissances

astronomiques de l'époque.

Cependant, depuis 1954, l'étude

astronomique du système solaire intérieur a fait d'énormes progrès grâce à l'utilisation des fusées et des ondes radar.

A la fin des années 50, l'analyse des ondes radio reçues de Venus détermina que la surface de la planète était beaucoup plus chaude que ce que l'on croyait.

Le 27 août 1962, la sonde MARINER II fut lancée en direction de Vénus. Le 14 décembre 1962, la sonde frôla la surface de la planète à une altitude de 21.000 miles.

L'analyse des ondes radio émises par Vénus permit de constater que la surface totale de la planète était, effectivement, de loin supérieure à la température d'ébullition de l'eau.

Cela signifie, évidemment, que l'on est loin du gigantesque océan recouvrant la surface de la planète, tel qu'il est décrit dans le roman, Vénus ne possède aucun océan. Toute l'eau de la planète ne se retrouve que sous la

forme de vapeur dans l'atmosphère et la surface est

extrêmement chaude et sèche.

De plus, l'atmosphère de Vénus est très dense et est composée, quasi dans sa totalité, de dioxyde de carbone.

En 1954, le temps de rotation de la planète sur son axe, n'était pas connu.

En 1964, grâce aux rayons radar envoyés sur la surface de la planète, on put déterminer précisément son temps de rotation, soit 243 jours (18 jours de plus que l'année Vénusienne) et dans la direction inverse des autres planètes.

J'espère que le lecteur prendra plaisir à la lecture de ce roman, mais je souhaite qu'il ne prenne pas comme faits les connaissances scientifiques de 1954, largement dépassées aujourd’hui.

Isaac Asimov Novembre 1970

[4]

CHAPITRE I

A travers les nuages de Vénus

Lucky Starr et John Bigman Jones s'élevèrent dans l'atmosphère dépourvue de champ gravitationnel de la Station Orbitale n° 2, et dérivèrent en direction du

caboteur planétaire qui les attendait, le sas d'accès ouvert. Malgré la combinaison spatiale conférant à leurs corps une apparence lourde et grotesque, les deux amis, habitués aux évolutions en apesanteur, se déplaçaient avec grâce.

. Bigman cambra les reins et renversa la tête en arrière pour contempler une fois encore Vénus. Sa voix résonna avec force dans le casque de Lucky.

« Par l'Espace ! Vise-moi ce roc ! » Les cinq pieds deux pouces de Bigman frémissaient d'émerveillement.

Le petit homme, originaire de Mars, était accoutumé aux planètes rougeoyantes et aux astéroïdes rocailleux. Il avait même visité la Terre, astre vert et bleu. Mais jamais il n'avait eu l'occasion de voir Vénus d'aussi près. Ici tout était d'un gris et d'un blanc purs.

Vénus occupait la moitié du ciel. Elle n'était plus guère qu'à deux mille miles de la Station Orbitale n° 2, qui possédait un jumeau de l'autre côté de la planète. Ces deux satellites servaient de relais aux vaisseaux à destination de

Vénus ; leur période de révolution était de trois heures. Ils suivaient tous les deux la même orbite, semblables à des chiots courant inlassablement après la queue l'un de l'autre.

Pourtant, malgré sa proximité, la surface de Vénus ne révélait rien de son apparence au visiteur de ces deux stations. Pas de continents, pas d'océans, pas de déserts ou de montagnes, pas de vertes vallées. Rien qu'une blancheur infinie, éclatante, troublée par des bandes grisées déferlantes.

La blancheur était celle de la turbulente couche de nuages gravitant de toute éternité autour de Vénus ; les bandes grises correspondaient aux lignes de choc de masses nuageuses de mouvement opposé. Dans ces régions, la vapeur était refoulée vers le bas et sous les lignes grises, à la surface invisible de la planète, il pleuvait.

«Inutile de regarder Vénus, Bigman, dit Lucky Starr. Tu auras tout loisir de la contempler de près, et pendant un bon moment. Tu devrais plutôt faire tes adieux au Soleil.»

Bigman renifla. À ses yeux de Martien, le Soleil, de la Terre, était déjà enflé et brillant à l'excès. Or, vu de

l'orbite de Vénus, c'était un monstre boursouflé, deux fois plus brillant que vu de la Terre, quatre fois plus que vu de Mars. Bigman avait donc tendance à se réjouir à l'idée que cet astre aveuglant serait bientôt masqué par les nuages vénusiens. Il appréciait que la station orbitale déployât toujours ses ailettes de manière à faire obstacle à la lumière solaire.

La voix de Lucky Starr l'arracha à sa rêverie.

[6]

« Alors, stupide Martien, est-ce que tu vas entrer ? »

Bigman, fasciné par Vénus, avait arrêté son mouvement, en agrippant distraitement la porte du sas. La moitié visible de la planète était baignée par le Soleil, mais à l'est, l'ombre de la nuit gagnait rapidement, à mesure que la station orbitale progressait sur son orbite.

Lucky, s'élevant toujours, empoigna le montant de la porte du sas d'accès et plaqua sa main libre contre les fesses de

Bigman. Dans l'absence de pesanteur ambiante, il lui suffit d'une légère poussée pour envoyer le petit homme virevolter à l'intérieur du sas, tandis que la contrepoussée lui imprimait un

mouvement de recul.

Lucky contracta les muscles de son bras et, d'un mouvement souple, se propulsa à son tour à l'intérieur du caboteur. Il n'avait pas le coeur à rire, pourtant il ne put réprimer une grimace amusée en découvrant Bigman qui agitait les bras et les jambes entre le plafond et le plancher du sas. La porte extérieure se referma derrière Lucky.

« Écoute-moi bien, petit rigolo, un jour je vais te filer une de ces raclées, et tu pourras te chercher un autre... »

Bigman fut interrompu par le sifflement de l'air emplissant le sas, puis par l'ouverture de la porte intérieure. Deux hommes s'avancèrent, évitant de justesse les pieds remuants de Bigman. Celui qui ouvrait la marche, un petit trapu aux cheveux sombres et à la moustache abondante, demanda : « Vous avez des ennuis, messieurs ? »

[7]

Le second, plus grand, plus mince, aux cheveux blonds mais à la moustache aussi abondante, ajouta : « Pouvonsnous vous aider ? »

Bigman répondit avec humeur : « Vous nous aideriez

beaucoup en nous faisant un peu de place et en nous permettant d'ôter nos combinaisons. » Il avait repris pied sur le sol et luttait avec son équipement. Lucky s'était déjà débarrassé du sien.

Le groupe franchit la porte intérieure du sas, qui se referma aussitôt. Au contact de l'atmosphère chaude de la pièce, les combinaisons se couvrirent de givre après le froid intense de l'espace. Bigman posa la sienne sur un crochet, où l'humidité s'écoulerait dans un baquet prévu à cet effet.

« Voyons, dit l'homme aux cheveux sombres, vous êtes William Williams et John Jones, c'est bien ça ?

Williams, c'est moi », précisa Lucky, ayant pris l'habitude d'utiliser ce pseudonyme par mesure de sécurité. Les membres du Conseil Scientifique avaient tendance à éviter toute forme de publicité. L'anonymat était plus que jamais de rigueur dans la situation confuse et incertaine que connaissait Vénus.

« Nos papiers sont en règle, je crois, poursuivit Lucky, et nos bagages ont été chargés.

Tout est en ordre, confirma l'homme aux cheveux

noirs. Je m'appelle George Reval, je suis pilote ; voici mon copilote, Tor Johnson. Nous partons dans quelques minutes. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-lenous savoir. »

[8]

Les deux passagers furent conduits à leur cabine et Lucky réprima avec peine un soupir. Il n'était tout à fait à l'aise dans l'espace que lorsqu'il se trouvait aux commandes de son astronef personnel, le Shooting Starr, garé pour le moment dans un hangar de la station orbitale.

Tor Johnson dit d'une voix profonde : « Ah, il faut que je vous prévienne, dès que nous aurons quitté l'orbite de la station, nous ne serons plus en état d'apesanteur - nous serons soumis à un champ de gravitation. Si vous avez le mal de l'espace...

Le mal de l'espace ! s'écria Bigman. Qu'est-ce que vous vous imaginez ? Bébé, je supportais déjà des changements de gravitation qui vous rendraient malade aujourd'hui.

Du bout d'un doigt, il envoya une chiquenaude à la paroi, fit un saut périlleux arrière au ralenti, toucha à nouveau la paroi et arrêta son mouvement à un demi-pouce du sol.

Essayez ça, le jour où vous aurez l'impression d'être un

homme, un vrai.

Dites donc, ricana le copilote, vous déplacez beaucoup

d'air pour une demi-portion, pas vrai ?

Demi-portion ! Explosa Bigman. Espèce de grand

dépendeur d'andouilles... . Mais la main de Lucky, se

posant sur son épaule, interrompit sa diatribe. On se

reverra sur 'venus, grommela le petit Martien, sombre.

Tor, ricanant toujours, suivit son supérieur dans le poste

de pilotage à l'avant du vaisseau.

Bigman, dont la colère était aussitôt retombée, se tourna

vers Lucky : Eh, t'as vu ces moustaches ?

[9]

- C'est une coutume vénusienne, Bigman, expliqua Lucky.

Ici, tous les hommes s'en laissent pousser une, à ce qu'on

m'a dit.

Ah bon ? dit Bigman en se passant le pouce sur la lèvre

supérieure. Je me demande de quoi j'aurais l'air avec une

moustache.

Pareille à la leur ? sourit Lucky. Tu disparaîtrais derrière.

Il esquiva le poing de Bigman au moment même où le sol

se mettait à trembler sous leurs pieds - le Vénus Marvel

quittait la station orbitale et amorçait la trajectoire en spirale qui le mènerait sur Vénus.

Lucky Starr s'abandonna aux plaisirs d'une relaxation longtemps retardée, tandis que le caboteur prenait de la vitesse. Ses yeux bruns étaient songeurs, mais son visage aux traits fins et réguliers se détendait. Il était grand, et malgré sa minceur, possédait des muscles d'athlète.

La vie avait déjà beaucoup donné à Lucky - beaucoup de joies, mais aussi beaucoup de peines. Il avait perdu ses parents à quatre ans, ceux-ci ayant été massacrés au cours d'un acte de piraterie alors qu'ils approchaient de Vénus, sur laquelle lui allait bientôt se poser. Il avait été élevé par les meilleurs amis de son père, Hector Conway, aujourd'hui directeur du Conseil Scientifique, et Augustus Henree, chef de secteur de la même organisation.

Une seule idée avait présidé à l'éducation de Lucky : un jour, il serait membre du Conseil Scientifique - cette organisation, la plus secrète, était aussi, par ses fonctions et sa puissance, la plus importante de la galaxie.

[10]

Il y avait à peine un an, à la fin de ses études, Lucky était

devenu membre à part entière de l'organisation. Aussitôt, il avait voué son existence au progrès de l'homme et à la destruction des ennemis de la civilisation. Il était le plus jeune membre du Conseil, et le resterait sans doute pendant de longues années.

Sa jeunesse ne l'avait pas empêché de remporter déjà ses premiers succès. Dans les déserts de Mars, puis au milieu des rocs de la ceinture d'astéroïdes, il avait triomphé du mal.

Mais la guerre contre le crime n'était pas une entreprise à court terme, et aujourd'hui, c'était au tour de Vénus d'être menacée - une menace d'autant plus inquiétante qu'elle était mal définie.

Le directeur du Conseil, Hector Conway, avait déclaré, en se mordillant les lèvres : J'ignore s'il s'agit d'un complot sirien dirigé contre la Confédération solaire ou d'une vulgaire affaire de racket. Nos hommes sur place ont tendance à prendre la chose au sérieux.

Avez-vous déjà envoyé un de nos agents là-bas ? s'informa Lucky. A peine rentré des astéroïdes, il écoutait son chef avec gravité.

Oui, répondit Conway. Evans.

Lou Evans ? demanda Lucky, dont les yeux noisette pétillaient de plaisir. Nous étions compagnons de chambre à l'académie. C'est un type bien.

[11]

Vraiment ? Notre bureau sur Vénus nous demande de le rappeler et d'ouvrir une enquête à son sujet pour tentative de corruption !

Quoi ? Lucky avait bondi sur ses pieds, incrédule.

C'est impossible, oncle Hector.

Veux-tu te rendre sur place et mener toi-même l'enquête ?

- Si je le veux ! Grandes étoiles et petits astéroïdes ! Bigman et moi partons dès que le Shooting Starr sera prêt. »

Et maintenant, Lucky, pensif, contemplait l'espace par le hublot, songeant qu'il parcourait la dernière étape de son voyage. La nuit enveloppait Vénus de ténèbres et pendant une heure, il n'y eut rien à voir au-dehors. Toutes les étoiles étaient masquées par la masse énorme de Vénus. Puis, elles réapparurent dans la lumière du Soleil, mais le

caboteur évoluait au milieu d'une immensité grise. La planète était trop proche pour être visible dans son ensemble. Trop proche même pour que les nuages soient visibles. Le caboteur se trouvait, en fait, au sein même de la masse nuageuse.

Bigman avala la dernière bouchée d'un gigantesque sandwich poulet-salade et, s'essuyant les lèvres, dit : « Par l'Espace, j'aimerais pas devoir piloter au milieu de cette purée de pois. »

Le caboteur avait déployé ses ailes de manière à tirer profit de l'atmosphère ; il s'en suivit une modification notable de la qualité de son évolution. Les assauts du vent

[12]

devinrent sensibles, ainsi que les passages à travers les trous d'air.

Les vaisseaux spatiaux ne sont pas conçus pour faire face aux caprices d'une atmosphère dense, c'est pourquoi des planètes telles que la Terre et Vénus, entourées d'épaisses couches d'air, doivent disposer de stations orbitales pour accueillir les vaisseaux intersidéraux et permettre aux voyageurs de poursuivre leur course dans des caboteurs

planétaires équipés d'ailes rétractables grâce auxquelles ils se jouent des courants d'air capricieux jusqu'à la surface de la planète.

Bigman aurait piloté un astronef de Pluton à Mercure les yeux fermés, mais il aurait été incapable de poser un engin sur Vénus. Lucky lui-même, qui avait manoeuvré des caboteurs au cours de sa formation à l'académie, n'aurait pas aimé devoir prendre les commandes au milieu des nuages qui les environnaient de tous côtés.

«Avant que les premiers explorateurs se posent sur Vénus, expliqua Lucky, les hommes n'avaient jamais rien vu de cette planète, sinon son enveloppe nuageuse. Ils s'étaient fait, en conséquence, d'étranges idées à son sujet.»

Bigman ne répondit pas. Il regardait si le récipient en celloplex ne contenait pas un autre sandwich pouletsalade.

Lucky poursuivit : « Ils étaient incapables d'évaluer la vitesse de rotation de Vénus ; d'ailleurs, ils ne savaient même pas si elle tournait. Ils ignoraient tout de la composition de son atmosphère, sinon qu'elle renfermait

du dioxyde de carbone, et jusqu'à l'aube du xx* siècle, les

astronomes imaginèrent Vénus dépourvue d'eau. Quand

des sondes se sont posées à sa surface, l'humanité a

découvert qu'elle s'était trompée. »

Il s'interrompit. Son esprit le ramenait malgré lui au texte

du spatiogramme qui lui était parvenu à mi-chemin de

Vénus, soit à dix millions de miles de la Terre. Il émanait

de Lou Evans, son ancien compagnon de chambre, à qui il

avait annoncé son arrivée.

C'était laconique, sec et péremptoire : « Tire-toi ! »

Pas un mot de plus. Cela ne ressemblait pas à Evans. Pour

Lucky, un message de ce genre était synonyme d'ennuis,

de gros ennuis. Au lieu d'obtempérer et de faire demitour, il avait poussé d'un cran la manette du circuit

énergétique, montant l'accélération au maximum.

« Ça fait drôle, Lucky, dit Bigman, de songer qu'autrefois,

les hommes étaient coincés sur la Terre. Ils ne pouvaient

la quitter pour rien au monde. Ils ne connaissaient pas

Mars, ni la Lune, ni quoi que ce soit d'autre. Ouais, ça fait

tout drôle. »

Au même instant, ils percèrent la barrière de nuages, et la

vue qui s'offrit à leurs yeux chassa jusqu'aux idées noires de Lucky.

Le changement fut soudain. Ils étaient entourés d'une sorte de substance laiteuse apparemment infinie, et tout à coup, l'horizon se dégageait. Sous leurs pieds, la planète baignait dans une lumière claire, nacrée. Au-dessus de leur tête, la voûte grise des nuages s'étalait à perte de vue. [14]

« Eh, Lucky, regarde ! » s'exclama Bigman.

La surface de Vénus déroulait sous eux un tapis végétal bleu-vert. Il n'y avait ni dépression ni éminence. Le sol était tout à fait plat, comme après le passage d'un rouleau compresseur géant.

Rien de ce que découvraient les deux hommes ne leur était familier ou n'évoquait la surface de la Terre. Ni route, ni maison, ni ville, ni fleuve. Rien qu'une immensité bleu-vert, immuable.

« C'est le dioxyde de carbone, expliqua Lucky. Il nourrit les végétaux. Sur la Terre, il constitue un trois centième de pour cent de l'air ; ici, il en représente près de dix pour cent. »

Bigman, qui avait passé de nombreuses années dans les fermes de Mars, connaissait bien le dioxyde de carbone et il demanda, intrigué : « Comment se fait-il que tout soit si lumineux, malgré les nuages ?

- Tu oublies, Bigman, que le Soleil brille avec deux fois plus d'intensité que sur la Terre. » Puis, il tourna à nouveau son regard vers le sol et son sourire se figea soudain.

« Étrange », murmura-t-il.

Il s'arracha brusquement à sa contemplation.

« Bigman, viens ! Vite ! Au poste de pilotage ! »

En deux enjambées, il fut dans la coursive. Deux enjambées de plus, et il avait gagné le poste de pilotage.

[15]

La porte était ouverte, il la poussa. Le pilote, George Reval, et le copilote, Tor Johnson, étaient assis, les yeux rivés au tableau de bord. Ni l'un ni l'autre ne tourna la tête à son entrée.

« Eh, les gars... », commença Lucky. Pas de réponse.

Il posa la main sur l'épaule de Johnson, et le bras du copilote la repoussa avec humeur.

Le jeune conseiller saisit Johnson par les épaules en s'écriant : « Bigman, occupe-toi de l'autre ! »

Le petit homme n'avait pas attendu son ordre et était passé à l'attaque avec la fureur d'un jeune coq.

Johnson se redressa et chargea. Lucky esquiva le coup et lui décocha un crochet du gauche qui alla le cueillir à la base du menton. Son adversaire s'écroula, inconscient. Au même instant, Bigman, saisissant d'un geste vif et habile le bras de George Reval, le projeta au tapis et l'expédia au pays des rêves.

Bigman traîna les deux hommes hors du poste de pilotage et referma la porte sur eux. Il revint s'installer à côté de Lucky, qui maniait déjà les commandes avec fièvre.

Alors seulement, il lui demanda une explication. Que s'est-il passé ?

- On ne se redressait pas, répondit Lucky, sombre.

J'observais la surface et j'ai remarqué qu'elle montait trop vite vers nous. C'est encore le cas.

Il s'employait désespérément à trouver la manette commandant les ailerons, ces ailettes qui contrôlent

l'angle de vol. La surface bleue de Vénus se rapprochait dangereusement. Elle se ruait sur eux.

Les yeux de Lucky fixaient la jauge de pression qui mesurait le poids de l'air au-dessus d'eux. Plus l'aiguille montait, plus ils approchaient de la surface. Elle grimpait moins vite depuis un instant. Le poing de Lucky serra avec plus de vigueur le double manche, rapprochant les deux montants. Ce devait être ça. Il n'osait serrer trop vite, le vent qui soufflait avec force autour de la coque aurait risqué d'arracher les ailerons. Ils n'étaient pourtant plus qu'à cinq cents pieds de l'altitude zéro.

Lucky respirait bruyamment, les nerfs de son cou tendus à craquer. Il faisait jouer les ailerons contre le vent.

« On se redresse, murmurait Bigman. On se redresse... »

Il était trop tard. L'étendue bleu-vert gagnait, jusqu'à emplir tout le pare-brise. La vitesse était encore trop grande, l'angle trop ouvert... Le Venus Marvel, avec à son bord Lucky Starr et Bigman Jones, alla frapper la surface de Vénus.

[17]

CHAPITRE II

Sous le dôme marin

Si la surface de Vénus avait été telle qu'elle paraissait de prime abord, le Venus Marvel se serait écrasé au sol et aurait été réduit en cendres. La carrière de Lucky Starr se serait achevée à ce moment précis.

Par bonheur, la végétation qui avait tant impressionné nos amis n'était ni de l'herbe, ni des broussailles, mais des algues. La plaine n'était pas faite de terre, ni de roche, mais d'eau. C'était la surface d'un océan qui enveloppait l'ensemble de la planète.

Le Venus Marvel frappa néanmoins les flots dans un vacarme infernal ; il déchira les algues visqueuses et s'enfonça dans les profondeurs au milieu d'un formidable bouillonnement. Le choc avait projeté Lucky et Bigman contre les parois.

Un astronef ordinaire se serait désintégré, mais le Venus Marvel avait été conçu pour pénétrer l'eau à grande vitesse. Ses joints étaient étanches et sa forme aérodynamique. Ses ailes, que Lucky n'avait pas eu le temps de rétracter, furent arrachées et sa coque grinça sous le choc, mais elle résista aux tensions.

Le vaisseau s'enfonça dans les ténèbres vert sombre de l'océan vénusien. La lumière filtrant à travers les nuages était presque entièrement occultée par l'épais tapis

[18]

d'algues. L'éclairage artificiel du vaisseau ne s'enclencha pas, le choc l'ayant, de toute évidence, endommagé.

Lucky avait la tête qui tournait. « Bigman », appela-t-il.

Le petit homme ne répondit pas. Lucky étendit le bras, tâtonnant. Sa main rencontra le visage de Bigman.

« Bigman », appela-t-il à nouveau. Il posa la main sur la poitrine de son ami, dont le coeur battait régulièrement. Lucky en fut soulagé.

Il lui était impossible d'évaluer ce que devenait l'appareil. Il aurait été incapable de contrôler sa dérive dans l'obscurité totale qui les environnait. Son seul espoir était que le frottement de l'eau arrête l'appareil avant qu'il ne heurte le fond.

Il chercha sa lampe de poche - une sorte de stylo dé six pouces de long activé par simple pression. Un rayon concentré de lumière en jaillit et se dispersa aussitôt en faisceau sans rien perdre de son intensité.

Lucky examina son ami avec attention. Le Martien avait une ecchymose à la tête, mais apparemment rien de cassé.

Bigman se mit à battre des paupières, s'efforçant de les garder ouvertes. Il gémit.

Lucky murmura : « Reste tranquille, Bigman. Tout va s'arranger. » Il n'en était pas vraiment convaincu en quittant le poste de pilotage. Il s'avança dans la coursive, espérant trouver les pilotes en vie et disposés à coopérer, sans quoi le vaisseau aurait peu de chances de jamais regagner sa base.

Les deux hommes reprenaient conscience au moment où Lucky franchit la porte. Ils clignèrent des yeux sous la lumière de sa lampe.

[19]

« Que s'est-il passé ? murmura Johnson. J'étais aux commandes et puis... » Son regard n'exprimait pas la moindre hostilité, rien que souffrance et confusion.

Le Venus Marvel avait retrouvé une apparence de normalité. Il était endommagé, certes, mais ses projecteurs avant et arrière avaient pu être réparés. Le générateur de secours, branché, produisait l'énergie

nécessaire aux opérations vitales. On entendait le faible ronron du propulseur, le caboteur planétaire remplissant de manière satisfaisante sa troisième fonction. Il était, en effet, conçu non seulement pour naviguer dans l'espace et dans l'atmosphère, mais encore pour évoluer sous l'eau.

George Reval entra dans le poste de pilotage, déprimé et visiblement embarrassé. Il avait une entaille au visage et Lucky l'avait soigné.

« Il y a quelques brèches, annonça-t-il, mais je les ai colmatées. Les ailes ont été arrachées et le générateur principal a disjoncté. L'engin nécessitera de sérieuses réparations, mais nous pouvons être heureux de nous en sortir à si bon compte. Vous avez fait du fameux boulot, Williams.

Et si vous m'expliquiez ce qui s'est passé, suggéra Lucky.

Je l'ignore, confessa Reval en rougissant. Ça ne me plaît pas, mais je dois avouer que je n'en ai vraiment pas la moindre idée.

Et vous ? » demanda Lucky à son compagnon.

Tor Johnson, dont les puissantes mains s'activaient pour rendre vie à la radio, hocha la tête.

Reval poursuivit : Je me rappelle que nous traversions la couche de nuages. Après, tout est brouillé. Je ne conserve aucun souvenir de ce que j'ai fait jusqu'au moment où j'ai pris le faisceau de votre lampe dans les yeux.

Est-ce que vous ou Johnson avez pour habitude de consommer des drogues ?

Non. Jamais ! grogna Johnson, indigné.

Alors comment expliquez-vous que vous ayez perdu conscience, et tous les deux au même moment qui plus est?

J'aimerais bien le savoir, dit Reval. Écoutez, M. Williams, nous ne sommes pas des amateurs. Nous sommes même des pilotes chevronnés. *Il gémit*. Ou tout au moins, nous l'étions, car j'imagine qu'après ça, on va nous affecter à un boulot au sol.

On verra, dit Lucky.

Dites donc, intervint Bigman, à quoi ça sert de ressasser le passé ? Moi, j'aimerais savoir où nous sommes en ce moment et où nous allons.

Nous avons sérieusement dévié de notre trajectoire,

annonça Tor Johnson. Je ne peux pas en dire beaucoup plus. Il nous faudra bien cinq ou six heures pour atteindre Aphrodite.

Gros Jupiter et petits satellites ! s'exclama Bigman en contemplant d'un air dégoûté les ténèbres environnantes. Cinq ou six heures dans cette obscurité visqueuse ?

[21]

Aphrodite, avec une population de plus d'un quart de million d'habitants, est la plus grande métropole de Vénus.

Le Venus Marvel en était encore à un mile, pourtant les lumières de la ville conféraient déjà à la mer une transparence verte. L'appareil naufragé était escorté par les navires de secours envoyés par la base dès réception du message de détresse. Dans cette luminosité étrange, les formes sombres et élancées de ces silencieux compagnons étaient nettement distinctes.

Lucky et Bigman découvraient pour la première fois le dôme d'une des plus grandes cités sous-marines de Vénus. La vision était si belle qu'ils en oublièrent presque leurs récentes émotions.

De loin, la ville évoquait une bulle d'émeraude, sortie tout droit d'un conte de fées. Son éclat miroitait dans l'onde environnante. Lucky et Bigman commençaient à distinguer des bâtiments et l'armature métallique du dôme.

Plus ils s'en approchaient, plus la ville grandissait et resplendissait de mille feux. Moins il y avait d'eau entre eux et elle, plus le vert devenait clair. Aphrodite perdit peu à peu son aspect irréel, fantastique, mais elle gagna en magnificence.

Enfin, ils pénétrèrent dans un immense sas, susceptible d'abriter une petite flotte de cargos et un grand croiseur. Ils attendirent que l'eau fût évacuée. Ensuite, le Venus Marvel quitta le sas et s'avança dans la cité sur une sorte de tapis roulant.

[22]

Lucky et Bigman attendirent de récupérer leurs bagages, serrèrent gravement la main de Reval et de Johnson, et prirent un avion-taxi qui les conduisit à l'hôtel BellevueAphrodite.

Bigman regarda à travers la vitre bombée, tandis que Leur appareil évoluait avec dignité entre l'armature du dôme et

les toits de la ville.

Ainsi, voici Vénus, dit-il. Je ne suis pas convaincu que ça valait la peine de vivre ça. J'oublierai jamais cet océan montant vers nous !

Et j'ai peur que ce ne soit qu'un début.

T'es sérieux ? demanda Bigman, inquiet.

Ça dépend, répondit Lucky en haussant les épaules.

Voyons ce qu'Evans va nous dire.

La Salle Verte de l'hôtel Bellevue-Aphrodite portait son nom. La qualité particulière de l'éclairage et son chatoiement créaient l'impression que les tables et les hôtes étaient suspendus sous la mer. Le plafond était un bol renversé sous lequel tournait lentement un aquarium en forme de globe, soutenu par des poutres habilement disposées. Dans l'eau flottaient des algues vénusiennes auxquelles se mêlaient des « rubans de mer », l'une des plus belles formes de vie animale sur cette planète.

Bigman était arrivé le premier, bien décidé à réparer ses émotions par un bon repas. Il fut désolé de l'absence de serveur automatique, dérangé par la présence de serveurs humains, et furieux de découvrir que le restaurant de la

Salle Verte offrait un menu unique. Il retrouva un peu de

[23]

son calme en s'apercevant que l'apéritif était savoureux et la soupe, délicieuse.

Puis la musique emplit la salle, le dôme s'anima peu à peu, et le globe de l'aquarium se mit à tourner lentement.

Bigman, émerveillé, en oublia son repas.

« Regarde-moi ça », dit-il.

Lucky regardait. Il y avait des rubans de mer de toutes les tailles - depuis de minuscules fils de deux pouces de longueur jusqu'à de larges et sinueuses ceintures de plus d'un yard. Tous étaient fins comme des feuilles de papier. Ils se déplaçaient en faisant onduler leurs corps fluorescents et en dispensant autour d'eux une lumière colorée.

C'était un spectacle fabuleux. Le long de chaque ruban de mer scintillaient de petites spirales pourpres, roses, orange ; quelques-unes étaient bleues et violettes ; les plus grandes, d'une blancheur immaculée. La lumière extérieure balayait tous ces rubans de mer d'un reflet vert. Au cours de leurs évolutions, les lignes de couleur se

croisaient et s'enlaçaient, laissant derrière elles une traînée arc-en-ciel étincelante, qui ne s'estompait que pour être aussitôt ravivée avec plus d'intensité.

Bigman se tourna à regret vers son dessert. Le serveur avait annoncé des « graines de méduse », ce qui ne lui avait guère plu. Il découvrit dans son assiette une grappe de petits grains de forme ovale, de couleur orange clair. Ils laissaient d'abord dans la bouche une sensation sèche et insipide, mais fondaient tout à coup en libérant un liquide épais, sirupeux, délicieux.

[24]

« Par l'Espace ! s'exclama Bigman, surpris. T'as goûté le dessert ?

Hum ? demanda Lucky, l'air absent.

Goûte-moi ce dessert, tu veux ? On dirait du jus d'ananas, un peu plus épais et beaucoup plus savoureux... Qu'est-ce qui te prend ?

On a de la visite, annonça Lucky.

Tiens, tiens », dit Bigman, esquissant un mouvement et prêt à dévisager les autres dîneurs.

« Du calme », dit aussitôt Lucky, ce qui brisa net son élan.

Bigman entendit des pas s'approcher de leur table. Il essaya de regarder en coin. Il avait laissé son désintégrateur dans sa chambre, mais portait à la ceinture un couteau à champ de force. D'apparence inoffensive, cette arme était à même de couper un homme en deux, si nécessaire. Il la tâta du bout des doigts.

Une voix demanda derrière lui : « Puis-je me joindre à vous, messieurs ? »

Bigman se tourna vers le nouveau venu. La main serrée sur le manche de son couteau à champ de force, il était prêt à s'en saisir avec célérité. L'homme était grassouillet, mais vêtu avec élégance. Son visage était rond et ses cheveux gris, ramenés vers l'avant, cachaient mal une calvitie plus que naissante. Ses yeux petits et bleus avaient une «pression amicale. Bien entendu, il arborait une énorme moustache à la mode vénusienne.

Lucky dit avec calme : « Asseyez-vous, je vous en prie. » Il paraissait absorbé par la contemplation de la tasse de café fumant.

[25]

Le gros homme s'assit. Il posa les mains sur la table de

manière à ce que l'une masque aux curieux le poignet de l'autre. L'espace d'un instant, une marque ovale apparut, s'assombrit et vira au noir. En son centre, de petits grains de lumière jaune dessinèrent les constellations de la Grande Ourse et d'Orion. Puis, le tout s'effaça, tandis que l'homme souriait toujours.

Ce signe de reconnaissance des membres du Conseil Scientifique était inimitable. La manière de le révéler par un effort de volonté était un des secrets les mieux gardés.

Le gros homme se présenta. « Je m'appelle Mel Morriss.

Il me semblait bien, dit Lucky. On m'avait fait votre description.

Bigman se recula dans son siège et remisa son couteau à champ de force. Mel Morriss était le chef de la section vénusienne du Conseil. Bigman avait entendu parler de lui D'une certaine manière, il était soulagé, et d'une autre, un peu déçu. Il s'était attendu à devoir lutter - lancer sa tasse de café à la tête du gros homme, renverser la table et puis, ... et puis, il aurait improvisé.

« Vénus est un lieu d'une beauté extraordinaire, remarqua Lucky.

Vous avez admiré notre aquarium fluorescent ?

Très spectaculaire », admit Lucky.

Le conseiller vénusien sourit et leva la main. Le garçon lui apporta une tasse de café. Morriss le laissa refroidir un instant, puis dit à voix basse : « Je suppose que vous êtes déçu de me voir ici. Vous attendiez quelqu'un d'autre, je crois.

[26]

J'espérais avoir une conversation informelle avec ami, dit Lucky sur un ton froid.

En fait, expliqua Morriss, vous attendiez le conseiller Evans.

Je vois que vous avez eu connaissance de mon message

Oui. Evans fait l'objet d'une surveillance rigoureuse depuis quelque temps. Nous interceptons donc chacune de ses communications. »

Les deux hommes sirotaient calmement leur café et parlaient d'une voix étouffée en prenant soin de ne pas trahir leurs émotions. Bigman lui-même éprouvait des difficultés à les comprendre.

Vous commettez une erreur en agissant ainsi, déclara Lucky.

Vous dites cela parce que vous êtes son ami.

C'est exact.

Et je suppose, puisqu'il est votre ami, qu'il vous a conseillé de ne pas venir sur Vénus ?

Je vois que vous savez aussi cela.

Eh oui. Et vous avez eu un accident qui a failli vous être fatal à votre arrivée sur Vénus. Ai-je raison ?

Tout à fait. Suggérez-vous qu'Evans redoutait un tel accident ?

Le redoutait ? Par l'Espace, Starr, c'est votre ami Evans qui l’a organisé.

[27]

CHAPITRE III

De la levure !

Lucky demeura impassible. Son visage ne trahit pas la moindre émotion. « Des détails, je vous prie », dit-il.

Morris souriait à nouveau, la moitié de la bouche par son exubérante moustache vénusienne. « Pas ici. Où et quand?

Attendez. » Morriss regarda sa montre. « Le spectacle va commencer dans une minute. Un bal à la lumière marine.

. La lumière marine ? Dans un instant, le globe au-dessus de nos têtes va irradier une lumière verte tamisée. Les dîneurs se lèveront pour gagner la piste de danse. Nous nous lèverons aussi, mais pour quitter la salle ... discrètement.

A vous entendre, on croirait qu'un danger imminent nous menace.

Vous menace, précisa Morriss avec gravité. Depuis votre arrivée sur Aphrodite, nos hommes ne vous ont pas perdu de vue un seul instant. »

Une voix suave se fit soudain entendre. Elle semblait provenir du globe en cristal occupant le centre de la table. À en juger par la réaction des autres dîneurs, elle provenait de tous les globes posés au centre des tables.

[28]

« Mesdames et messieurs, disait la voix, soyez les bienvenus dans la Salle Verte. Nous espérons que votre repas vous a donné entière satisfaction. Désireuse d'accroître encore votre plaisir, la direction est fière de

vous présenter les rythmes magnétoniques de Tobe Tobias et ses... »

Durant cette présentation, les lumières avaient baissé et un murmure admiratif parcourut l'assemblée, couvrant le reste de la phrase. Les personnes présentes étaient, pour la plupart, fraîchement débarquées de la Terre et le spectacle avait pour elles la qualité de la nouveauté. L'aquarium suspendu au-dessus de leurs têtes s'était mis à irradier une luminosité vert émeraude, et les rubans de mer, à scintiller de mille feux. La surface extérieure du globe était biseautée, de sorte qu'en tournant, elle projetait des taches de lumière tout autour de la salle, d'une manière quasiment hypnotique. La musique monta, provenant presque entièrement des étranges caisses de résonance de divers instruments magnétoniques, à la sonorité curieuse, un peu rauque. Les notes étaient produites par le déplacement de petits bâtons de formes diverses, manipulés avec dextérité par les musiciens à travers le champ magnétique entourant chaque instrument.

Hommes et femmes se levaient pour danser. Le brouhaha

de leurs déplacements et leurs rires étouffés se mêlèrent bientôt à la musique. Morriss posa la main sur le bras de Lucky, qui se leva aussitôt, imité par Bigman.

Les deux hommes suivirent Morriss en silence. Un à un, des personnages à la mine sombre leur emboîtèrent le

[29]

pas, comme surgis de nulle part. Ils veillèrent à laisser entre eux et le groupe un espace suffisant pour ne pas éveiller les soupçons d'éventuels observateurs, mais Lucky était sûr que chacun avait la main serrée sur la crosse d'un désintégrateur. Il était incontestable que Mel Morriss, chef de la section vénusienne du Conseil Scientifique, prenait la situation très au sérieux.

Lucky posa un regard approbateur sur l'appartement de Morriss. Sans être luxueux, il était confortable. Il devait être facile, ici, d'oublier qu'à quelques centaines de yards au-dessus de vous, un dôme transparent vous séparait de quelques autres centaines de yards d'un océan riche en dioxyde de carbone, ouvrant lui-même sur des centaines de miles d'une atmosphère étrangère, irrespirable.

Lucky admirait surtout la collection de vidéo-livres

occupant toute une alcôve.

« Vous êtes biophysicien, Dr Morriss ? » demanda-t-il, en donnant automatiquement à son interlocuteur son titre officiel.

« Oui, dit Morriss, laconique.

J'ai moi-même étudié la biophysique à l'académie, annonça Lucky.

Je sais, dit Morriss. J'ai lu votre thèse. C'était un excellent travail. À propos, puis-je vous appeler David ?

C'est mon prénom, admit le Terrien, mais tout le monde m'appelle Lucky. »

Bigman, poussé par la curiosité, avait ouvert la boîte d'un film dont il avait déroulé un morceau pour le regarder à la lumière. Il l'avait aussitôt rangé en frissonnant.

[30]

Se tournant vers Morriss, il lui lança d'un ton belliqueux :

« En tout cas, vous n'avez pas la tête d'un savant.

J'en suis conscient, dit Morriss, sans prendre ombrage de la remarque. Ça aide, croyez-moi. »

Lucky le comprenait bien. En ces jours où la science imprégnait véritablement l'ensemble de la société et de la

culture humaines, les scientifiques ne pouvaient plus s'isoler dans leurs laboratoires. C'est pour cela qu'était né le Conseil Scientifique. À l'origine, ce devait être une agence gouvernementale chargée de dispenser des conseils sur des questions d'importance galactique questions sur lesquelles les scientifiques étaient seuls à posséder une information suffisante pour prendre des décisions intelligentes. Au fil du temps, ce service s'était transformé en une véritable organisation de lutte contre le crime, doublée d'un service de contre-espionnage à part entière. Le Conseil prenait de plus en plus d'importance au sein du gouvernement. Grâce à ses activités, le monde assisterait peut-être un jour à la naissance d'un Empire de la Voie Lactée dans lequel les hommes vivraient en paix et en harmonie.

Les membres du Conseil Scientifique en étaient venus peu à peu à remplir des fonctions n'ayant plus guère de rapports avec la science pure. En conséquence, il était préférable qu'ils n'aient plus l'apparence de véritables scientifiques - pour autant, bien entendu, qu'ils en conservent toujours l'esprit.

« Voudriez-vous, docteur, me donner plus de détails sur les problèmes de Vénus ? interrogea Lucky.

Que vous a-t-on dit exactement sur Terre ?

[31]

L'essentiel. Pour le reste, je préfère me fier à l'homme de terrain.

Se fier à l'homme de terrain ? persifla Morriss. Ce n'est pas la façon de procéder habituelle des hommes du Bureau Central. Ils préfèrent envoyer leurs « redresseurs de torts », et nous héritons d'hommes tels qu'Evans.

Et tels que moi, compléta Lucky.

Votre cas est quelque peu différent. Nous sommes tous au courant de vos activités sur Mars l'année dernière, ainsi que de vos exploits récents dans la ceinture d'astéroïdes.

Si vous croyez tout savoir à ce propos ! Vous auriez dû être avec lui », crâna Bigman.

Lucky, rougissant, s'empressa de le couper :

« C'est sans importance, Bigman. Ne nous rase donc pas avec ces vieilles histoires. »

Ils étaient installés dans des fauteuils profonds, confortables, fabriqués sur la Terre. Le son de leurs voix

avait une qualité quelque peu métallique, qui n'échappa pas à l'oreille attentive de Lucky. La pièce était insonorisée et protégée contre les écoutes indiscrètes.

Morriss alluma une cigarette et présenta le paquet à ses hôtes, mais ceux-ci refusèrent. « Que savez-vous de Vénus, Lucky ? »

Lucky sourit. « Ce qu'on apprend à l'école. Voyons, en bref, c'est la deuxième planète à partir du Soleil, dont elle est distante de soixante-sept millions de miles environ. On y trouve les conditions les plus proches de celles de la Terre, dont elle s'approche jusqu'à vingt-six millions de miles. Elle est un peu plus petite que la Terre et son

[32]

champ de gravitation représente environ cinq sixièmes du sien. Elle tourne autour du Soleil en l'espace de sept mois et demi, et ses journées comptent trente-six heures. Sa température de surface est à peine supérieure à celle de la Terre, du fait de l'épaisse couche nuageuse. Elle n'a pas de saison, également en raison des nuages. Toute sa surface est couverte par un océan, lui-même recouvert d'algues. Son atmosphère, riche en dioxyde de carbone et en azote,

est irrespirable. Qu'en dites-vous, Dr Morriss ?

Reçu avec grande distinction, plaisanta le biophysicien,

mais ma question portait plus sur la société vénusienne

que sur la planète elle-même.

Voilà qui est plus difficile. Je sais, bien sûr, que les

humains vivent dans des villes sous dôme dans les parties

les moins profondes de l'océan et, pour autant que je

puisse en juger, la vie urbaine sur Vénus est très

développée - plus que sur Mars, par exemple.

Eh là ! s'écria Bigman.

Vous n'êtes pas d'accord avec votre ami ? demanda

Morriss en tournant ses petits yeux moqueurs vers

Bigman.

Ben, peut-être bien que si, hésita Bigman. Mais il n'a pas

à faire de tels commentaires.

Vénus est une planète très évoluée, reprit Lucky en

souriant. Je crois qu'elle abrite une cinquantaine de villes

et une population totale de six millions d'habitants. Vous

exportez des algues séchées, lesquelles constituent, m'a-ton dit, un excellent engrais, ainsi que de la levure

déshydratée destinée à l'alimentation animale.

Parfait, ponctua Morriss. Comment avez-vous trouvé votre repas dans la Salle Verte, messieurs ? »

Lucky fut surpris de cette brusque digression. « Délicieux. Mais pourquoi cette question ?

J'y arrive. Qu'avez-vous mangé ?

Je ne saurais le dire avec précision, avoua Lucky. C'était le menu maison. Voyons, une sorte de goulasch de boeuf avec une sauce savoureuse et un légume que je n'ai pas reconnu. Une salade de fruits, je crois, et pour commencer, un velouté de tomates assez relevé.

Et des graines de méduse pour dessert », intervint Bigman.

Morriss éclata d'un rire sonore. « Faux sur toute la ligne. Vous n'avez eu ni boeuf, ni fruits, ni tomates. Pas même du café. Vous n'avez mangé qu'une seule chose : de la levure ! Rien que de la levure.

Quoi ? s'exclama Bigman.

Vous êtes sérieux ? demanda Lucky, interloqué lui aussi.

Bien sûr. C'est la spécialité de la Salle Verte. Ils n'en parlent jamais, sinon les Terriens refuseraient de manger

chez eux. Plus tard, cependant, on vous aurait demandé si vous avez aimé tel plat, si vous n'avez pas le sentiment que tel autre pourrait être amélioré. La Salle Verte est le laboratoire expérimental le plus somptueux de Vénus. »

Bigman, rubicond, explosa : « Je vais leur intenter un procès. Je porterai l'affaire devant le Conseil. Ils n'ont pas le droit de me servir de la levure sans me prévenir. Ils me prennent pour un cheval, une vache, ou... ou un... »

Sa tirade s'acheva sur une série de sons incompréhensibles.

[34]

« J'imagine que la levure est directement liée à la vague de crimes qui sévit actuellement sur Vénus, suggéra Lucky.

- Vous imaginez ? demanda Morriss, d'un ton sec. Vous n'avez donc pas lu nos rapports officiels. Je n'en suis pas surpris. Sur la Terre, on pense que nous dramatisons. Je vous assure, cependant, qu'il n'en est rien. Et il ne s'agit pas d'une simple vague de crimes. La levure, Lucky, la levure ! C'est le moteur même de cette planète. »

Une table roulante automotrice arriva dans le salon, portant un percolateur et trois tasses de café fumant. La

table s'arrêta d'abord devant Lucky, puis devant Bigman. Morriss prit la troisième tasse et la porta à ses lèvres. Il essuya ensuite sa moustache avec une moue d'appréciation.

« On peut ajouter de la crème et du sucre, si vous le désirez, messieurs. »

Bigman posa un regard suspicieux sur son hôte. « De la levure ?

- Non. Du vrai café, cette fois. Je vous le jure. »

Ils le sirotèrent un instant en silence, puis Morriss reprit la parole. « La vie sur Vénus, Lucky, coûte cher. Nos cités doivent produire de l'oxygène à partir d'eau, ce qui nécessite d'énormes stations d'électrolyses. Chaque ville a besoin de poutrelles renforcées par de puissants champs magnétiques pour permettre aux dômes de résister à la pression des milliards de tonnes d'eau. Aphrodite consomme autant d'énergie en un an que l'ensemble du continent sud-américain, or sa population est mille fois moindre.

[35]

Nous devons, bien évidemment, nous procurer cette

énergie. Nos exportations vers la Terre nous servent à

payer

nos centrales énergétiques, nos machines

spécialisées, le carburant atomique, etc. Or, le seul

produit typiquement vénusien est l'algue marine - nous

en possédons des quantités inépuisables. Nous en

exportons sous forme d'engrais, mais cela ne suffirait pas

à résoudre notre problème. La plupart des algues sont

utilisées comme milieu de culture pour la levure -dix mille

variétés de levures.

Transformer les algues en levure, j'appelle pas ça un

progrès, railla Bigman.

Votre dernier repas ne vous a donc pas donné

satisfaction? demanda Morriss.

Poursuivez, je vous prie, Dr Morriss, dit Lucky.

Bien sûr, M. Jones a tout à fait rais...

Appelez-moi Bigman.

Si vous voulez, concéda Morriss en contemplant avec

sérieux le petit Martien. Bigman a raison d'avoir mauvaise

opinion de la levure en général. Nos principales

productions ne conviennent qu'aux animaux. Mais même

ainsi, elles nous sont très utiles. Un cochon nourri à la levure coûte moins cher et est aussi bon que n'importe quel autre.

Cependant, nous avons réussi à obtenir des types de levures de meilleure qualité, utiles lorsque la nourriture doit être conservée pendant des périodes prolongées dans des espaces réduits. Comme, par exemple, lors de longs voyages spatiaux - ce sont les fameuses rations-Y.

[36]

Enfin, nous produisons les levures de qualité supérieure, très chères, qui entrent dans la fabrication des plats servis dans la Salle Verte. Nous parvenons ainsi à imiter, voire à améliorer, n'importe quel aliment ordinaire. Nous ne les produisons pas encore à grande échelle, mais cela ne saurait tarder. Je suppose que vous devinez la suite, Lucky.

Je crois, oui.

Moi pas, grogna Bigman sur un ton toujours agressif.

Vénus aura le monopole de la fabrication et de l'exportation de ces produits de luxe, expliqua Morriss.

Sans l'expérience vénusienne en zymoculture...

Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Bigman.

Sans notre expérience en matière de culture de levure, nul ne pourra produire de tels aliments, ni même les conserver après production. Vénus est à la veille du développement d'un commerce des plus rentables - nous fournirons des produits de luxe dans l'ensemble de la galaxie. Une telle opération revêt une importance toute particulière pour Vénus, mais aussi pour la Terre et l'ensemble de la Confédération Solaire. Notre système, étant le plus vieux, est le plus surpeuplé de la galaxie. Pouvoir échanger une livre de levure contre une tonne de blé, voilà qui serait appréciable. »

Lucky avait écouté Morriss avec beaucoup d'attention. Il conclut : « Et pour les mêmes raisons, une puissance étrangère décidée à affaiblir la Terre aurait intérêt à ruiner le monopole vénusien de la levure.

[37]

N'est-ce pas ! J'aimerais pouvoir convaincre le reste du Conseil de ce danger omniprésent qui nous guette. Si des plants de levure étaient volés, en même temps que le secret de notre mode de culture, les résultats seraient

désastreux.

Très bien, dit Lucky. Nous en arrivons donc au point capital : avez-vous constaté des vols ?

Pas encore, reconnut Morriss, sombre. Mais nous avons enregistré, au cours de ces six derniers mois, une série de petits larcins mineurs, des accidents étranges et divers incidents suspects. Certains sont tout au plus ennuyeux, drôles même - je songe à ce vieillard qui a jeté des pièces de monnaie à des enfants, avant de courir au poste de police se plaindre d'avoir été volé. Quand des témoins sont venus affirmer qu'il avait lui-même distribué ces pièces aux enfants, il s'est mis en colère et a juré n'avoir rien fait de semblable. D'autres accidents sont plus tragiques - un transporteur a déversé une demi tonne de ballots d'algues au mauvais moment ; résultat : deux morts. Il a prétendu, par la suite, avoir été victime d'une sorte de perte de conscience.

Lucky ! s'exclama Bigman, excité. C'est ce qu'ont dit les pilotes du caboteur.

Oui, et comme vous êtes tous les deux sortis indemnes de cette aventure, dit Morriss, je suis presque heureux de ce

qui vous est arrivé. Le Conseil sera peut-être disposé à traiter enfin cette affaire avec plus de sérieux.

Je suppose, suggéra Lucky, que vous soupçonnez nos adversaires de recourir à l'hypnose.

[38]

L'hypnose, le mot est faible, Lucky, avança Morriss en faisant la moue. Avez-vous déjà entendu parler de magnétiseurs influençant à distance des sujets non consentants ? Je suis prêt à affirmer qu'il y a sur Vénus un être ou plusieurs capables d'exercer une domination mentale complète sur autrui. Ils ont développé leurs pouvoirs, ils les ont affinés. Chaque jour, il devient un peu plus difficile de s'opposer à eux. Peut-être est-il déjà trop tard ! »

[39]

CHAPITRE IV

Un conseiller en accusation !

Les yeux de Bigman pétillaient. « Il n'est jamais trop tard quand Lucky s'en mêle. Par où commençons-nous, Lucky?

Par Lou Evans, répondit Lucky avec calme. Je

voudrais que vous me parliez de lui, Dr Morriss.

Vous êtes son ami, commença Morriss, en fronçant les sourcils. Vous souhaitez prendre sa défense, je le sais. L'histoire n'est pas plaisante. Une affaire impliquant un membre du Conseil n'est jamais plaisante, mais quand, en plus, cet homme est un ami...

Ce n'est pas qu'une question de sentiments, Dr Morriss. Je connais Lou Evans aussi bien qu'un homme peut en connaître un autre. Je le sais incapable de commettre la moindre action susceptible de nuire au Conseil ou à la Terre.

Alors, écoutez-moi et jugez vous-même. Pendant la majeure partie de sa mission sur Vénus, il s'est tourné les pouces. Ils appellent ça un « redresseur de torts » - la belle expression ! Hélas, elle est vide de sens.

Sans vouloir vous offenser, Dr Morriss, l'arrivée d'Evans ne vous a-t-elle pas déplu ?

[40]

Non, bien sûr que non. Je ne voyais pas ce qu'il venait faire, c'est tout. Nous sommes nés sur Vénus. Nous avons notre expérience pour nous. À quoi peut nous servir un

blanc-bec fraîchement débarqué de la Terre ?
Poser un regard neuf sur une situation embrouillée est parfois riche d'enseignements.
C'est absurde. Je vais vous dire, Lucky, le drame, c'est que le quartier général sur la Terre n'a pas conscience de la gravité de la situation. On nous a envoyé Evans en le priant de faire le point de la situation, de régler l'affaire et de rentrer au bercail dire à ces messieurs que ce n'était rien.
Allons, vous n'avez certes pas une aussi piètre opinion du Conseil...
Quoi qu'il en soit, poursuivit le Vénusien, sans se départir de son expression renfrognée, cet Evans a demandé à consulter des documents confidentiels relatifs à la culture de levures. Les industriels responsables ont refusé.
Refusé ? fit Lucky. La requête émanait pourtant d'un membre du Conseil.
Exact, mais les hommes qui se trouvent à l'origine de ces nouvelles levures sont jaloux de leurs secrets. On ne leur adresse pas sans risque de telles requêtes. Pas même

un conseiller. Ils ont demandé à Evans ce qu'il comptait faire de ces informations. Il a refusé de répondre. Ils m'ont donc informé de sa démarche et je n'y ai pas donné suite.

[41]

Pour quelle raison ? demanda Lucky.

Parce qu'il refusait de me communiquer les siennes, et tant que je dirigerai la section vénusienne du Conseil, aucun membre de mon organisation n'aura de secrets envers moi. Votre ami Evans a pris alors une initiative que je n'avais pas prévue. Il a dérobé les documents. Il a joué de sa position de conseiller pour pénétrer dans le secteur interdit de l'usine de fabrication des levures et s'est éclipsé avec des microfilms dans ses bottes.

Il devait avoir de bonnes raisons pour agir ainsi.

Sans aucun doute, approuva Morriss. Les microfilms renfermaient les formules nutritives employées pour l'alimentation d'une nouvelle espèce de levure. Deux jours plus tard, un ouvrier travaillant à la fabrication d'un composant entrant dans cette mixture y a introduit un peu de sel de mercure. La levure est morte, et six mois de

travail ont ainsi été ruinés. L'ouvrier a nié avoir commis une telle erreur. Nos psychiatres l'ont psychosondé. Les tests ont confirmé ce que nous supposions : il avait perdu conscience. L'ennemi n'a pas volé notre nouvelle espèce de levure, mais cela s'en rapproche dangereusement, n'est-ce pas ?

J'imagine que votre opinion est faite, remarqua Lucky, une lueur dure dans le regard : Lou Evans est passé à l'ennemi, quel qu'il soit.

Sirien, grogna Morriss. J'en suis sûr.

Sans doute », admit Lucky.

[42]

Depuis plusieurs siècles déjà, les habitants des planètes de Sirius étaient les plus farouches adversaires de la Terre. Il était facile de les tenir pour responsables de l'affaire.

« Oui, sans doute. Donc, Lou Evans serait passé à l'ennemi - aux Siriens, disons - et aurait accepté de se procurer des informations lui permettant de semer le désordre dans les usines de levure. Des désordres mineurs dans un premier temps ; puis, de plus sérieux.

C'est ma théorie. En voyez-vous une autre ?

Le conseiller Evans ne pourrait-il être, lui aussi, sous la domination mentale de l'ennemi ?

Peu probable, Lucky. Nous avons enregistré de nombreux cas, à ce jour. Aucun n'est resté sous domination mentale pendant plus d'une demi-heure, et dans tous les cas, la psychosonde a fait apparaître des périodes d'amnésie totale. Evans aurait dû se trouver sous domination mentale pendant au moins deux jours pour agir comme il l'a fait, or on n'a relevé chez lui aucune trace d'amnésie.

Vous l'avez examiné ?

Bien entendu. Quand on trouve un homme en possession de documents classés « top secret », il convient de prendre des mesures. Peu importe qu'il soit conseiller. Il a été examiné, et je l'ai moi-même mis aux arrêts. Cela ne l'a pas empêché de chercher à émettre un message avec son équipement personnel. Nous avons placé sa fréquence sur écoute pour lui faire passer l'envie de renouveler sa tentative - tout au moins sans que nous

en soyons informés. Nous avons ainsi intercepté tous les messages - émis ou reçus par Evans. Celui qu'il vous a adressé a été le dernier. Nous en avons assez de jouer avec lui. Il est désormais au secret. Je prépare mon rapport pour le quartier général central - il y a longtemps que j'aurais dû le faire. Et je demande qu'il soit révoqué et jugé pour corruption, ou haute trahison.

Avant que vous ne fassiez cela... commença Lucky.

Oui ?

Permettez-moi de lui parler.

Vous y tenez ? demanda Morriss en se levant, un sourire ironique aux lèvres. Très bien. Je vais vous mener à lui. Il est dans ce bâtiment. En fait, j'aimerais assez que vous entendiez sa défense de sa propre bouche. »

Ils franchirent une rampe. Des gardes les saluèrent avec déférence.

Bigman les dévisagea avec curiosité : « C'est une prison, ou quoi ?

Une sorte de prison, à ce niveau, dit Morriss. Les bâtiments remplissent de nombreuses fonctions sur Vénus. »

Ils pénétrèrent dans une petite pièce et soudain, sans raison apparente, Bigman éclata de rire.

Lucky, incapable de réprimer un sourire, lui demanda :

«Qu'est-ce qui te prend, Bigman ?

Rien... vraiment rien, haleta le petit homme, les yeux humides. C'est juste que t'as l'air tellement comique, Lucky, sans un poil sur ta lèvre supérieure. Avec toutes

[44]

ces moustaches qu'on voit depuis notre arrivée, t'as l'air défiguré. C'est comme si quelqu'un t'avait fait sauter la moustache d'un coup de fouet magnétique. »

Morriss sourit et passa le dos de sa main sur sa moustache grisonnante, avec une certaine fierté.

Le sourire de Lucky s'élargit : « C'est drôle, dit-il, mais je me faisais la même remarque à ton sujet, Bigman.

Attendez-moi ici, dit Morriss, les rappelant à la réalité. On va nous amener Evans. »

Il enfonça un petit bouton d'appel.

Lucky examina la pièce dans laquelle ils se trouvaient.

Elle était plus petite que le bureau de Morriss, plus impersonnelle aussi. Son mobilier se limitait à quelques

fauteuils capitonnés, un sofa, une table basse au centre et deux tables plus hautes près de fausses fenêtres. Celles-ci donnaient l'impression d'ouvrir sur un paysage marin, dessiné avec beaucoup de talent. Sur une des deux tables hautes était posé un aquarium ; sur l'autre, deux assiettes -l'une contenant des petits pois secs et l'autre, une substance noire et huileuse.

Bigman, qui avait imité Lucky, faisait du regard le tour du propriétaire.

Il demanda soudain : « Dis, Lucky, qu'est-ce que c'est ? »

Il courut presque vers l'aquarium, se baissa et s'efforça d'en percer les profondeurs. « Vise-moi ça, dis donc.

C'est une des grenouilles-V apprivoisées que les hommes gardent ici, dit Morriss. Un assez beau spécimen, ma foi. Vous n'en aviez encore jamais vu ?

[45]

- Non », avoua Lucky.

Il alla retrouver Bigman devant l'aquarium, qui mesurait environ deux pieds carrés sur trois de profondeur. Dans l'eau évoluaient des frondres d'algues plumeuses.

Bigman demanda : « Ça mord pas, hein ? » Il agitait l'eau

du bout du doigt, plié en deux pour mieux voir.

La tête de Lucky rejoignit celle de Bigman. La grenouilleV leur rendit leur regard, non sans une certaine solennité.

C'était une petite créature de huit pouces de longueur environ, à la tête triangulaire percée de deux yeux noirs exorbitants. Elle marchait sur six petits pieds palmés qui terminaient ses pattes courtes. Chaque pied avait trois longs orteils devant et un derrière. La peau de l'animal, verte, faisait songer à celle d'une grenouille et, sur son dos, courait une nageoire froncée animée de vibrations rapides. En guise d'orifice buccal, elle possédait un bec incurvé, dur, évoquant celui d'un perroquet.

La grenouille-V commença à s'élever dans l'eau, sous le regard attentif de Bigman et Lucky. Ses pieds restaient posés sur le sol de l'aquarium, mais ses pattes s'allongeaient à la manière d'échasses rétractables. Elle interrompit son mouvement au moment où sa tête atteignit la surface de l'eau.

Morriss, qui les avait rejoints et regardait, attendri, la petite bête, leur expliqua : « Elles n'aiment pas sortir de l'eau. L'air est trop riche en oxygène, or elles ne

l'apprécient qu'à dose modérée. Ce sont d'adorables créatures. »

[46]

Bigman était ravi. Il n'y avait pas de vie animale indigène sur Mars, et des créatures de ce genre représentaient une nouveauté pour lui.

« Où vivent-elles ? » demanda-t-il.

Morriss plongea son doigt dans l'eau et caressa la tête de la grenouille-V, qui fit papillonner ses yeux sombres - ce devait être sa manière d'exprimer sa satisfaction.

Il répondit : « On les trouve en grand nombre dans les algues, où elles se déplacent comme au milieu d'une forêt. Leurs longs orteils leur permettent de s'agripper aux tiges et leurs becs, de déchirer les frondes les plus dures. Je plains l'homme dont elles mordraient le doigt, mais je dois dire que cela ne s'est jamais produit. Je suis surpris que vous n'en ayez encore jamais vues. L'hôtel en possède une belle collection, de véritables familles. Ne l'avez-vous pas encore visitée ?

Nous n'en avons guère eu l'occasion », répondit Lucky sur un ton sec.

Bigman s'avança rapidement vers l'autre table, prit un pois, le trempa dans l'huile noire et revint vers l'aquarium. Il tint le pois au-dessus de l'eau, et la grenouille-V sortit, avec d'infinies précautions, son bec du bocal et s'empara du légume, au plus grand plaisir d'un Bigman rayonnant.

« T'as vu ça ? » s'exclama-t-il.

Morriss sourit comme en présence d'un enfant farceur.

« Le petit diable ! Elles passeraient leurs journées à manger. Regardez-la gober ça. »

[47]

La grenouille grignotait sa friandise. Une petite goutte noire coula le long de son bec et s'enfonça dans l'eau. Une patte de l'animal se leva aussitôt, alla rattraper la goutte et la -ramena vers le bec, qui s'ouvrit et l'engloutit.

« Avec quoi les nourrissez-vous exactement ? s'enquit Lucky.

Des pois trempés dans de l'huile de moteur dit Morriss. C'est, en quelque sorte, leur péché mignon. Elles ne trouvent pas souvent d'hydrocarbures purs dans leur habitat naturel. Pourtant, elles adorent ça. Je ne serais

pas surpris qu'elles se laissent capturer uniquement pour en recevoir.

Comment les capturez-vous ?

Eh bien, quand nos collecteurs d'algues ramènent leurs «filets », on y trouve toujours des grenouilles-V. ainsi que d'autres animaux, d'ailleurs.

Eh, Lucky, on devrait s'en offrir une, et... » suggéra Bigman avec enthousiasme.

Il fut interrompu par l'arrivée de deux gardes, encadrant un grand jeune homme blond.

Lucky se leva aussitôt. « Lou ! Mon vieux Lou ! » Il tendit la main à son ami, en souriant.

L'espace d'un instant, il eut le sentiment que celui-ci partageait sa joie. Une lueur s'était allumée dans les yeux du nouveau venu.

Elle s'éteignit bien vite. Lou, les bras ballants, répondit d'un ton glacial : « Salut, Starr. »

[48]

La main de Lucky retomba à regret. Il dit : « Ça fait un bail qu'on ne s'est vus, non ? » Il marqua un temps d'arrêt. Que dire à un ami qu'on n'avait pas vu

depuis l'académie ?

Le jeune conseiller blond paraissait conscient de

l'incongruité de la situation. Indiquant d'un mouvement

de tête cynique les gardes qui l'entouraient, il dit :

Certaines choses ont bien changé depuis lors. Puis, il

poursuivit en pinçant les lèvres : Pourquoi es-tu venu ?

Pourquoi ne t'es-tu pas tiré comme je te le demandais ?

Je ne peux pas me tirer quand un ami est dans le

pétrin, Lou.

Tu ferais mieux d'attendre qu'il t'appelle à l'aide.

Je crois que vous perdez votre temps, Lucky,

intervint Morriss. Pour vous, c'est un membre du Conseil.

Pour moi, c'est un traître.

I

Le Vénusien prononça ce dernier mot les dents serrées, le

crachant presque au visage de son prisonnier. Evans

rougit, mais n'ouvrit pas la bouche.

« Il faudra me fournir des preuves irréfutables avant que

j'autorise qui que ce soit à parler ainsi du conseiller

Evans. » Lucky avait insisté sur le mot « conseiller ».

Il s'assit, dévisageant un long moment son ami. Evans

finit par détourner le regard.

« Dr Morriss, veuillez prier les gardes de sortir, demanda Lucky. J'assume l'entière responsabilité de notre sécurité.»

[49]

Morriss fronça les sourcils, hésita un instant, puis fit signe aux gardes d'obtempérer.

« Bigman, j'aimerais que tu passes dans la pièce voisine, veux-tu ? » demanda encore Lucky.

Bigman opina de la tête et se retira. Lucky poursuivit d'une voix douce. « Lou, nous ne sommes que trois. Toi, moi et le Dr Morriss, c'est tout. Trois membres du Conseil Scientifique. Suppose qu'on reprenne tout depuis le début? As-tu emporté des documents confidentiels relatifs à la fabrication de la levure ?

Oui, confessa Lou Evans.

Tu devais avoir de bonnes raisons pour agir ainsi.

Lesquelles ?

Écoute. J'ai volé les documents. Je dis bien volé. Tu vois, je le reconnais. Que veux-tu de plus ? Je n'avais aucune raison d'agir ainsi. Je l'ai fait, c'est tout.

Maintenant, laisse tomber, tu veux ? Fiche-moi la paix. Laisse-moi seul. » Ses lèvres tremblaient.

« Vous souhaitiez entendre sa défense, Lucky, trancha Morriss. La voici : il n'en a pas.

Je suppose que tu sais qu'il s'est produit un accident à l'usine de levure, peu après ton vol. Justement dans l'unité de production de l'espèce dont tu as volé les projets.

Je sais tout ça, dit Evans.

Comment l'expliques-tu, alors ?

Je ne l'explique pas. »

-Lucky observait Evans avec attention, s'efforçant de retrouver des traces de l'être jovial, sensible, déterminé qu'il avait connu à l'académie. Hormis la moustache qu'Evans s'était laissé pousser, à la mode vénusienne, l'homme qui se trouvait devant Lucky ressemblait en tous points à celui de son souvenir - pour l'aspect physique, tout au moins. La même silhouette efflanquée, les mêmes cheveux blonds coupés court, le même menton anguleux, le même corps d'athlète. Mais pour le reste ? Les yeux

d'Evans couraient en permanence d'un point à un autre ; ses lèvres desséchées tremblaient ; ses ongles étaient rongés.

Lucky dut lutter contre lui-même pour réussir à poser la question suivante. Il s'adressait à un homme qu'il connaissait bien, un homme dont il n'avait jamais mis en doute la loyauté, dont il se serait porté garant sur sa propre vie.

« Lou, es-tu passé à l'ennemi ?

Pas de commentaire, fut la réponse sèche d'Evans.

Lou, je vais te reposer ma question. Tout d'abord, je tiens à ce que tu saches que je suis de ton côté, quoi que tu aies fait. Si tu as trahi le Conseil, il doit y avoir une raison à cela. Dis-la. Si on t'a drogué ou si on t'a soumis à une contrainte physique ou mentale, si on te fait chanter ou si on menace un de tes proches, dis-le-nous. Pour l'amour de la Terre, Lou, même si tu as été tenté par des offres d'argent ou de pouvoir, même si c'est aussi bête que ça,

[51]

dis-le-nous. Il n'est aucune erreur que tu ne puisses racheter par ta franchise. Je t'écoute. »

Pendant un moment, Lou Evans parut ému. Il leva ses yeux bleus vers son ami, le visage déchiré par une souffrance profonde. « Lucky, commença-t-il, je... »

Puis, il se ressaisit et hurla : « Pas de commentaire, Starr.

Pas de commentaire. »

Morriss croisa les bras et dit : « Et voilà, Lucky ! Voilà son

attitude. Seulement, il détient des informations que nous

sommes bien décidés à obtenir, et, par Vénus, nous les

obtiendrons, d'une manière ou d'une autre.

Attendez... l'arrêta Lucky.

Nous ne pouvons attendre, trancha Morriss. Mettezvous bien ça dans la tête. Le temps nous est compté. Plus

nos ennemis approchent de leur objectif, plus ces pseudos

accidents deviennent dangereux. Nous devons mettre un

terme à cette affaire, maintenant. » Et son poing s'abattit

sur le bras du fauteuil. Au même instant, la sirène

d'alarme retentit.

Morriss s'assombrit. « Une alerte ? Par l'Espace, qu'est-ce

que... »

Il brancha le circuit et porta le récepteur à son oreille. «Ici

Morriss. Qu'est-ce qui se passe ?... Quoi ?... QUOI ? »

Il laissa tomber le récepteur, et quand il se tourna vers

Lucky, son visage était décomposé et blême.

« Un homme sous hypnose s'est introduit dans le sas numéro vingt-trois », parvint-il enfin à articuler.

Le corps de Lucky se tendit aussitôt comme un ressort d'acier.

« Le " sas " ? Il s'agit donc du dôme ?

- Je vous ai dit que les accidents prenaient des proportions de plus en plus inquiétantes, fit Morriss en approuvant de la tête. Cette fois, ils s'en prennent au dôme. Cet homme risque... à tout moment... de faire déferler l'océan dans... Aphrodite ! »

[53]

CHAPITRE V

« Alerte à l'eau ! »

Par la vitre de la vedette, Lucky observait la masse puissante du dôme au-dessus de sa tête. Une cité construite sous l'eau, se disait-il, nécessite des miracles d'ingéniosité technique pour être viable.

Il existait des cités sous dôme dans bien des régions du Système solaire, les plus anciennes et les plus célèbres étant celles de Mars. Mais sur Mars, la gravitation ne représentait que deux cinquièmes de celle de la Terre ; les

dômes martiens n'étaient donc soumis qu'à la pression

d'une atmosphère raréfiée.

Ici, sur Vénus, la gravitation atteignait cinq sixièmes de

celle de la Terre et les dômes vénusiens étaient, en outre,

soumis à la pression de l'eau. Même s'ils étaient construits

dans les régions les moins profondes de l'océan - au point

qu'à marée basse, leurs sommets émergeaient presque ils n'en supportaient pas moins plusieurs millions de

tonnes d'eau.

Lucky, comme la plupart des Terriens (et des Vénusiens,

d'ailleurs), avait tendance à considérer ces réalisations

humaines comme allant de soi. Mais maintenant que Lou

Evans avait été ramené dans sa cellule et que son

[54]

problème était reporté à plus tard, l'esprit vif de Lucky

s'interrogeait.

« Par quoi le dôme est-il soutenu, Dr Morriss ? »

Le gros Vénusien avait retrouvé une partie de ses esprits.

La vedette, qu'il conduisait, fonçait vers le secteur

menacé. Sa voix était toujours tendue et sourde.

« Des champs de force diamagnétiques dans des

revêtements d'acier. On a l'impression que ce sont les poutrelles d'acier qui supportent le dôme, mais ce n'est pas le cas. L'acier n'est pas assez résistant. Il faut le consolider à l'aide de champs de force. »

Lucky baissa les yeux vers les rues de la ville, grouillantes de vie. « Avez-vous déjà enregistré des accidents de ce type, par le passé ? » demanda-t-il.

Morriss grommela : « Par l'Espace, non, rien de ce genre... Nous serons sur place dans cinq minutes.

A-t-on prévu un plan d'urgence pour une circonstance semblable ? insista Lucky sans se départir de son calme.

Bien sûr. Nous disposons d'un système d'alarmes et d'ajusteurs de champ automatique, aussi fiable que possible. Par ailleurs, l'ensemble de la ville est divisé en sections. Toute défaillance locale du dôme provoque la mise en place instantanée de parois de transite renforcées par des champs subsidiaires.

La cité ne risque donc pas la destruction, même si le dôme devait céder. C'est bien cela ? Et la population en est avertie ?

Bien entendu. Lés gens savent qu'ils sont protégés, mais il n'empêche qu'une bonne partie de la ville serait dévastée. Il y aurait des victimes et des dégâts matériels considérables. Mais là n'est pas le pire : si nos ennemis sont capables d'amener un homme à commettre un tel acte, ils ont les moyens de recommencer. »

Bigman, le troisième homme dans la vedette, observait Lucky avec anxiété. Son ami était perdu dans ses pensées, et une ride lui barrait le front.

« Nous y sommes ! » gronda enfin Morriss. La vedette ralentit et s'arrêta en faisant une embardée.

La montre de Bigman indiquait deux heures un quart, mais cela ne signifiait pas grand-chose. La nuit, sur Vénus, durait dix-huit heures, et sous le dôme, il n'y avait ni jour ni nuit.

L'éclairage artificiel fonctionnait maintenant comme en toutes circonstances. Les bâtiments étaient parfaitement visibles. La seule différence notable concernait l'activité des habitants de la ville. Ils accouraient de toutes les sections de la cité. La nouvelle de la situation de crise s'était répandue comme une traînée de poudre, par la

magie mystérieuse du bouche à oreille. Chacun voulait assister au drame, mû par une curiosité morbide, comme s'il se fut agi d'une parade de cirque ou de fête foraine, ou encore d'un concert magnétonique.

La police contenait la foule avec peine, s'efforçant de frayer un passage à Morriss et aux deux hommes qui l'accompagnaient. Une paroi épaisse de transite opaque

[56]

était déjà en place, isolant la section de la ville menacée par le déluge.

Morriss guida Lucky et Bigman vers une grande porte. Le bruit de la foule cessa dès que les battants se refermèrent derrière eux. Un homme se précipita vers le Dr Morriss.

« Dr Morriss... », commença-t-il.

Celui-ci leva les yeux vers le nouveau venu et se hâta d'expédier les présentations.

« Lyman Turner, notre ingénieur en chef. David Starr du Conseil. Bigman Jones. »

Puis, répondant à un signal émanant d'une autre partie de la pièce, il se mit à courir. Compte tenu de son poids, il se déplaçait à une vitesse surprenante. Il cria par-dessus son

épaule :

« Turner va s'occuper de vous.

Un instant, Dr Morriss Morriss », hurla Turner, mais son appel ne fut pas entendu.

Lucky fit un signe à Bigman, et le petit Martien se lança sur les pas du conseiller vénusien.

« Il va ramener le Dr Morriss ? » demanda Turner en caressant une boîte rectangulaire qu'il portait sur l'épaule, suspendue par une lanière. L'ingénieur avait un visage décharné, des cheveux rouges, un gros nez busqué, des taches de rousseur et une grande bouche. Tout son être suintait l'angoisse.

« Non, dit Lucky. On a peut-être besoin de Morriss là-bas. Je lui ai seulement demandé de le suivre de près.

[57]

Je ne sais pas à quoi tout cela servira, grommela Turner. Je ne sais pas à quoi servirait quoi que ce soit. » Il porta une cigarette à sa bouche et tendit son paquet à Lucky d'un air absent. Il ne remarqua pas tout de suite que Lucky avait décliné son offre et resta un instant le bras tendu, perdu dans de sombres réflexions.

Lucky lui demanda : « Je suppose qu'ils évacuent le secteur menacé ».

Turner sursauta. Il rangea son paquet de cigarettes et tira nerveusement sur celle qu'il venait de porter à ses lèvres. Il la jeta ensuite sur le sol et l'écrasa du bout du pied.

« Ouais, mais je ne sais pas... » Sa voix s'éteignit.

« La paroi est en place et protège la ville, non ?

Oui, oui », murmura l'ingénieur.

Lucky attendit un moment et reprit : « Mais cela ne vous satisfait pas. Qu'avez-vous tenté de dire au Dr Morriss ? »

L'ingénieur lança un regard rapide à Lucky, caressa à nouveau la boîte noire qu'il portait en bandoulière. « Rien. Oubliez ça. »

Ils étaient seuls dans un coin de la pièce. Des hommes entrèrent, vêtus de combinaisons pressurisées, casques à la main, essuyant la transpiration de leur front. Des bribes de phrases leur parvenaient.

« ... Il reste plus que trois mille personnes. »

« ... Pas moyen d'arriver jusqu'à lui. On a tout essayé. Sa femme lui parle, elle le supplie... »

« Et merde, il a la main serrée sur le levier. Il aurait qu'à le soulever et on ... »

« Si seulement on parvenait à l'approcher sans se faire voir... On pourrait le désintégrer. »

Turner écoutait tous ces commentaires, en proie à une sombre fascination, mais il restait dans son coin. Il alluma une autre cigarette et l'écrasa aussi vite.

Il explosa enfin : « Regardez-les ! Ça les amuse. Ça les excite ! Je ne sais pas quoi faire. Je vous le dis, j'en sais fichtre rien. » Il fit passer la boîte sur son autre épaule, et la serra contre lui.

« Qu’est-ce que c'est ? » demanda Lucky, péremptoire.

Turner baissa les yeux et regarda la boîte comme s'il la voyait pour la première fois. « C'est mon ordinateur. Un modèle portable que j'ai conçu moi-même. » Une pointe d'orgueil perçait dans sa voix. « Il n'y en a pas un semblable dans toute la galaxie. Il m'accompagne partout. C'est comme ça que je sais... » Il s'interrompit à nouveau.

Lucky insista : « Parfait, Turner, vous allez me dire ce que vous savez. Ce petit jeu a assez duré, je vous écoute. Maintenant ! »

Le conseiller posa avec autorité la main sur l'épaule de

l'ingénieur. Intrigué, Turner le considéra, impressionné

par le calme des yeux bruns du jeune homme. « Rappelezmoi votre nom, dit-il.

Je m'appelle David Starr.

[59]

Celui qu'on surnomme « Lucky » Starr ? interrogea

Turner, dans les yeux duquel venait de s'allumer une

lueur.

Lui-même.

Parfait. Alors je vais parler, mais... approchez-vous.

C’est dangereux.

Il se mit à chuchoter et Lucky pencha la tête pour saisir ce

qu’il disait. Les hommes qui s'agitaient autour d'eux,

entrant et sortant de la pièce, ne prêtaient aucune

attention à leur conciliabule.

Turner avait l'air soulagé de pouvoir se confier. « Les

parois du dôme de la cité sont doubles, voyez-vous.

Chaque couche est faite de transite, le plastique de

silicone le plus solide connu de nos scientifiques. Elles

sont, en outre, consolidées par des poutrelles de force,

capables de supporter des pressions considérables. Cette

matière est totalement insoluble et inoxydable. Aucune forme de vie ne pourrait se développer à sa surface.

Aucun élément de l'océan vénusien ne risque d'altérer sa composition chimique. Entre les deux parois du dôme, se trouve une couche de dioxyde de carbone comprimé. Il briserait l'onde de choc au cas où la paroi extérieure céderait et, bien entendu, la paroi intérieure est assez forte pour résister à la pression de l'eau. Enfin, il existe un système d'alvéoles entre les deux parois, de sorte que seules de petites parties de la couche intermédiaire seraient inondées en cas de bris.

C'est un système très élaboré, observa Lucky.

[60]

Trop élaboré, dit Turjïer avec amertume. Un séisme briserait le dôme en deux, mais hormis cela, rien ne saurait l'altérer. Or, il ne se produit jamais de séismes dans cette région de la planète. » Il s'interrompit pour allumer une autre cigarette. Ses mains tremblaient. « Qui plus est, chaque pied carré du dôme est relié à des instruments mesurant en permanence l'humidité entre les parois. La moindre fissure, où que ce soit, et les aiguilles

s'affoleraient sur les cadrans. Elles s'affoleraient, même si la fissure était microscopique, invisible à l'oeil nu. Alors des sirènes mugissent et tout le monde hurle : « Alerte à l'eau ! »

« Alerte à l'eau ! ricana-t-il. Je travaille ici depuis dix ans, et les instruments n'ont enregistré que cinq failles pendant toutes ces années. Chaque fois, il nous a fallu moins d'une heure pour procéder aux réparations. Vous fixez une cloche de plongée sur la partie endommagée du dôme, vous pompez l'eau, vous faites fondre la couche de transite et vous en soudez une nouvelle, que vous laissez refroidir. Et le dôme est plus solide que jamais. Alerte à l'eau ! Jamais la moindre goutte n'a traversé le dôme.

Je comprends, dit Lucky. Venez-en donc au fait.

Le fait, comme vous dites, est hautement confidentiel, M. Starr. Nous avons isolé le secteur menacé en abaissant une paroi de secours, mais quelle est sa force de résistance ? Nous avoirs toujours supposé que la couche extérieure céderait dé façon progressive, produisant une fuite minime. L'eau s'écoulerait en quelque sorte goutte à goutte à l'intérieur, et nous

disposerions de tout le temps nécessaire pour intervenir. Personne n'a jamais imaginé qu'un jour, un sas risquait

[61]

de lâcher tout d'un coup. L'eau déferlerait alors à l'intérieur du dôme comme une immense barre d'acier, à la vitesse d'un mile par seconde. Elle viendrait se fracasser sur la paroi de transite à la manière d'un vaisseau spatial lancé à pleins moteurs.

Vous voulez dire que la paroi ne résisterait pas au choc ?

Je veux dire que personne ne s'est jamais posé la question. Personne n'a jamais calculé les forces impliquées -jusqu'à il y a une demi-heure. J'ai fait les calculs, pour passer le temps, en attendant que toute cette agitation s'apaise. J'avais mon ordinateur. Je l'emporte toujours avec moi. J'ai fait certaines hypothèses et je me suis mis au travail.

Et la paroi ne résistera pas ?

Je n'en suis pas sûr. J'ignore la valeur de certaines de mes suppositions, mais je ne crois pas qu'elle résistera. Je crois qu'elle va céder. Alors que faire ? Si la barrière ne

tient pas, Aphrodite est perdue. Toute la ville. Vous, moi et un quart de million de personnes. Tout le monde. Ces gens qui s'agglutinent là-dehors, tout excités, sont condamnés à mourir à l'instant même où ce type baissera le levier.

Depuis combien de temps savez-vous cela ? »

demanda Lucky, horrifié.

L'ingénieur bafouilla, comme s'il était pris en faute.

« Une demi-heure. Mais que faire ? Nous ne pouvons distribuer un quart de million de combinaisons de plongée. J'espérais parler à Morriss, afin de prendre des

[62]

mesures pour protéger au moins certains responsables de la ville, ou les femmes et les enfants. Comment choisir ceux qui survivront ? Il n'empêche qu'il faudrait peut-être faire quelque chose. Qu'en pensez-vous ?

Je ne sais pas très bien.

Je me disais, murmura l'ingénieur, désemparé, que je pourrais peut-être me procurer une combinaison et filer d'ici. Quitter la ville. Le service de garde doit s'être relâché.

Grande Galaxie ! s'exclama Lucky en reculant. J'étais donc aveugle. »

Il tourna les talons et se précipita hors de la pièce. Une idée venait de lui traverser l'esprit, une idée angoissante.

[63]

CHAPITRE VI

Trop tard !

Bigman se sentait impuissant au milieu de la confusion générale. Talonnant l'infatigable Morriss, il courait de groupe en groupe, écoutant des conversations anxieuses, que sa méconnaissance de l'univers vénusien lui rendait le plus souvent incompréhensibles.

Morriss n'avait pas l'occasion de se reposer. A tout instant, il était accaparé par un nouveau venu, par un nouveau rapport, par une nouvelle décision à prendre. Il s'était écoulé vingt minutes à peine depuis que Bigman s'était lancé à la poursuite de Morriss, et déjà une douzaine de plans avaient été proposés et rejetés.

Un homme, revenant du secteur menacé, annonçait à bout de souffle : « Ils ont braqué sur lui les rayons espions et nous le distinguons clairement. Il est assis, la main

posée sur le levier. Nous avons transmis par haut-parleurs la voix de sa femme. Je ne crois pas qu'il l'entende. En tout cas, il n'a pas la moindre réaction. »

Bigman se mordait les lèvres. Que ferait Lucky dans de telles circonstances ? La première idée ayant traversé l'esprit du petit Martien avait été de se glisser derrière l'homme - un certain Poppnoe - pour l'abattre. Mais c'était la première idée qui avait traversé l'esprit de tout le monde, et elle avait été rejetée aussi spontanément.

L'homme était isolé dans une des salles de contrôle du dôme, conçues pour empêcher toute ingérence extérieure.

[64]

Chaque accès était relié à un système d'alarme contrôlé de l'intérieur même de la pièce. Cette précaution se retournait aujourd'hui contre les officiels de la ville.

Au premier bruit, au premier signal d'alarme, l'homme abaisserait le levier et l'océan déferlerait aussitôt dans Aphrodite. Tant que l'évacuation n'était pas terminée, prendre un tel risque était impensable.

Quelqu'un avait suggéré d'utiliser les gaz, mais Morriss avait secoué la tête sans fournir d'explication. Bigman

croyait comprendre la décision du Vénusien. L'homme qui tenait le sort de la ville entre ses mains n'était ni malade, ni fou, ni malveillant - il était sous domination mentale. Morriss devait donc prendre en compte une double menace. Certes, le gaz affaiblirait l'homme, peu à peu, jusqu'à le rendre incapable du moindre geste - fût-ce celui d'abaisser un levier. Mais son esprit enregistrerait cette perte de vitalité et ceux qui le contrôlaient se hâteraient d'intervenir avant qu'il ne soit paralysé.

« Qu'attendons-nous ? » grommela Morriss en soupirant. Des traînées de sueur roulaient le long de ses joues. « Si seulement je pouvais diriger un canon atomique sur lui...»

Mais cela aussi était impossible, Bigman le savait. Un tel projectile provoquerait des dommages d'une ampleur considérable, lesquels déclencheraient le drame même que chacun s'employait à éviter.

Bigman se demandait où s'attardait Lucky. Soudain, une idée lui traversa l'esprit : « Si ce type est intouchable, pourquoi ne pas se concentrer sur le levier ?

[65]

- Que voulez-vous dire ? interrogea Morriss.

Je veux dire qu'on pourrait le rendre inoffensif. Il faut de l'électricité pour ouvrir le sas, pas vrai ? Et si on coupait l'électricité ?

Excellente idée, Bigman. Mais chaque sas possède son propre générateur énergétique de secours.

N'existe-t-il pas un moyen quelconque de l'isoler ?

Comment ? Il est isolé, tout le problème est bien là. Chaque pied carré de la salle de contrôle est bourré de dispositifs d'alarme. »

Bigman leva les yeux et, l'espace d'un instant, imagina le puissant océan qui les dominait. Il reprit : « C'est une ville fermée, comme sur Mars. Pour la faire vivre, il faut lui injecter de l'air de partout, non ? »

Morriss s'épongeait le front avec son mouchoir. Il arrêta son mouvement et dévisagea le petit Martien. « Les conduits d'aération ?

Juste ! Il y en a bien un qui mène, à ce sas, pas vrai ?

Mais oui.

Et n'y a-t-il pas quelque part un câble qu'on pourrait déconnecter ou couper ou que sais-je encore ?

Attendez voir... Si on introduisait une microbombe

dans le conduit au lieu du gaz dont nous parlions ?

[66]

C'est trop risqué, dit Bigman, avec un geste d'impatience. Envoyez un homme. Pour alimenter une ville sous-marine, il vous faut de grands conduits, non ? Un homme doit pouvoir s'y glisser.

Ils ne sont pas aussi grands que ça », dit Morriss.

Bigman avala sa salive avec peine. Ce qu'il allait dire lui coûtait : « Je suis pas aussi grand que ça non plus. Je pourrais peut-être y passer. »

Morriss détailla le petit Martien de la tête aux pieds. « Par Vénus ! C'est possible. Mais oui ! Venez avec moi ! »

A voir les rues d'Aphrodite, on avait le sentiment que pas un homme, pas une femme, pas un enfant ne dormait en ville. Tout le long de la paroi de secours en transite, autour du bâtiment abritant le « quartier général » improvisé des forces d'intervention, les badauds s'agglutinaient, en masses sombres et bruyantes. On avait tendu des chaînes, derrière lesquelles des policiers en armes tenaient la foule à distance.

Lucky, sorti du quartier général comme un bolide, était

allé percuter ces chaînes. Une centaine d'images absurdes l'assaillirent. Dans le ciel, au-dessus de lui, apparemment suspendue dans le vide, une banderole annonçait :

APHRODITE, LA MERVEILLE DE VENUS, VOUS SOUHAITE LA BIENVENUE.

Un peu plus loin, des hommes attendaient en file indienne. Ils portaient des objets hétéroclites : valises bourrées à l'excès, coffres à bijoux, vêtements soigneusement plies sur leurs bras. Un à un, ils s'engouffraient dans des avions-taxis. Il s'agissait, de

[67]

toute évidence, de réfugiés évacués de la zone menacée, qui emportaient tout ce qu'ils avaient pu sauver d'objets de valeur. L'évacuation s'effectuait en bon ordre. Lucky observa qu'il n'y avait ni femmes ni enfants dans la file.

Il héla un policier : « J'ai besoin d'un avion-taxi. » Le policier leva les yeux sur lui. « Ils sont tous occupés, monsieur.

J'appartiens au Conseil, grogna Lucky avec impatience.

J'y peux rien. Tous les avions-taxis ont été

réquisitionnés pour eux. » Son pouce pointait en direction de la file d'hommes.

« C'est important. Une affaire capitale.

Alors, va vous falloir marcher », dit le policier. Lucky, ulcéré, grinça des dents. Il était hors de question de tenter de traverser la foule à pied ou en voiture. Il devait emprunter la voie aérienne - et sans plus attendre.

« Il faut trouver quelque chose. N'importe quoi. » Il ne s'était pas vraiment adressé au policier ; il avait plutôt donné libre cours à sa fureur de s'être ainsi laissé duper par l'ennemi.

Le policier lui répondit sur un ton amusé :

« Y aurait bien une sauterelle.

Une sauterelle ? Où ? demanda Lucky, le regard enflammé.

[68]

Eh, mais je plaisantais, dit le policier.

Oui, ben, moi pas. Où est la sauterelle ? »

Il y en avait plusieurs dans la cave du bâtiment qu'il venait de quitter. Elles étaient démontées. Quatre hommes furent réquisitionnés pour assembler le meilleur

engin et le porter à l'air libre. Les curieux les plus proches observaient la scène avec amusement et certains criaient :

« Et hop, la sauterelle ! »

C'était le fameux cri qui avait si souvent retenti au temps des courses de sauterelles. Cinq années plus tôt, ce sport faisait fureur dans l'ensemble du Système solaire : des courses au-dessus d'obstacles en tous genres. Vénus, comme toutes les autres planètes, avait été gagnée par le virus. La moitié des habitants d'Aphrodite devaient encore posséder des sauterelles dans leurs caves.

Lucky vérifia la micropile. Elle était chargée. Il lança le moteur et mit le gyroscope en action. La sauterelle se redressa aussitôt et se tint bien droite sur son unique patte.

Les sauterelles constituaient sans doute le mode de transport le plus ridicule jamais inventé. Elles étaient formées d'un dossier courbe, juste assez large pour accueillir un homme. Le pilote avait au-dessus de lui un rotor à quatre pales et sous lui un pied métallique unique, à l'extrémité gantée de caoutchouc. Le tout évoquait une sorte de héron mécanique endormi sur une patte.

[69]

Lucky enfonça le bouton de contact et la patte de la sauterelle se replia. Le corps de l'engin s'abaissa à sept pieds du sol, tandis que la patte glissait dans le tube creux traversant la sauterelle juste derrière le panneau de contrôle. Au point de rétraction maximale, la patte se relâcha avec un claquement sourd et la sauterelle fit un bond de trente pieds dans les airs.

Les pales tournant au-dessus de l'engin le maintinrent pendant de longues secondes au sommet de sa courbe dans les airs. Lucky mit ce temps à profit pour observer la foule à ses pieds. Elle s'étendait sur près d'un demi-mile, ce qui impliquerait plusieurs sauts. Il serra, les dents. Encore de précieuses minutes perdues.

La sauterelle redescendait, sa longue patte tendue. La foule essaya de s'écarter, ce qui était parfaitement inutile. Quatre jets d'air comprimé repoussèrent juste ce qu'il fallait les personnes situées au niveau du point de chute, et la patte se posa sans encombre.

À peine eut-elle heurté le sol qu'elle se rétracta. Le temps d'un éclair, Lucky vit les visages sidérés des gens qui

l'entouraient, puis la sauterelle s'éleva à nouveau.

Lucky s'était autrefois passionné pour les courses de sauterelles. Les spécialistes réussissaient des figures étonnantes sur leurs curieuses montures, trouvant de l'espace là où il paraissait ne pas y en avoir. Ici, dans les villes sous dôme de Vénus, les courses avaient dû être bien sages comparées aux compétitions dans les arènes rocailleuses de la Terre. En quatre sauts, Lucky franchit l'obstacle de la foule. Il coupa les moteurs et la sauterelle s'immobilisa après quelques sauts de décélération. Lucky

[70]

abandonna son engin. Les véhicules aériens étant toujours indisponibles, il réquisitionnerait une voiture. Encore du temps perdu.

Bigman respirait avec peine ; il s'arrêta un moment pour reprendre son souffle. Tout s'était déroulé si rapidement qu'il avait le sentiment de s'être laissé emporter par un tourbillon qui le poussait toujours vers l'avant.

Il n'y avait pas vingt minutes qu'il avait fait sa proposition à Morriss, et voilà qu'il était enfermé dans un tube comprimant son corps et l'enveloppant de ténèbres.

Il se remit en mouvement, se traînant sur les coudes, rampant avec peine. Il marquait des pauses régulières pour allumer la petite lampe, et éclairer des parois qui paraissaient se rétrécir toujours plus. Il avait glissé, dans sa manche, à même le poignet, une grossière esquisse des conduits d'aération.

Morriss lui avait serré la main avant qu'il ne s'engouffre dans son tuyau, à une extrémité de la station de ventilation. Les rotors des énormes ventilateurs s'étaient tus quand l'air avait cessé de souffler.

Morriss avait murmuré : « Pourvu que cela n'éveille pas ses soupçons. »

Bigman lui avait adressé un petit sourire contraint et s'était enfoncé dans les ténèbres. Personne n'avait osé évoquer l'évidence : Bigman s'aventurait du mauvais côté de la barrière de transite - du côté évacué. Si l'homme abaissait le levier commandant l'ouverture du sas du dôme, l'eau balaierait tout sur son passage, notamment

[71]

les conduits, qui s'écrouleraient comme de vulgaires châteaux de cartes.

Bigman se demandait, tout en progressant dans les ténèbres, s'il entendrait un grondement annonciateur du déluge avant d'être frappé par la mort. Il espérait que non. Il espérait ne pas avoir à subir ne fût-ce qu'une seconde d'attente. Si l'eau devait l'emporter, que cela se passe instantanément.

Il sentait la paroi commencer à s'incurver. Il s'arrêta pour consulter sa carte, sa lampe éclairant d'une lueur lugubre les murs environnants. C'était la seconde courbe mentionnée sur le croquis esquissé à son intention par Morriss - le conduit s'incurvait vers le haut.

Bigman glissa sur le côté, et ramena ses genoux vers sa poitrine, au prix de mille écorchures et d'une tension nerveuse croissante.

« Sables de Mars ! » murmura-t-il. Pour éviter de glisser vers le bas, il banda tous ses muscles, s'efforçant de plaquer ses genoux contre la paroi opposée à celle où son dos prenait appui. Il se hissait pouce après pouce.

Morriss avait réalisé le croquis à l'aide des données complexes transmises par l'ordinateur du Département des Travaux Publics d'Aphrodite. Il avait suivi les courbes

des lignes colorées, interprétant les marques et symboles.

Bigman atteignit une des entretoises qui coupaient le conduit en diagonale. Il était heureux de pouvoir agripper quelque chose, et de soulager la tension dans ses genoux et ses coudes. Il rangea la carte dans sa manche et serra

[72]

l'entretoise de la main gauche. Puis, après avoir repris son souffle, il fit tourner la lampe dans sa main, de manière à en diriger le dos vers une extrémité de l'entretoise.

L'énergie de la micropile remplissait deux fonctions. Elle alimentait, d'un côté, la petite ampoule produisant une lumière un peu crue, ou faisait jaillir, de l'autre côté, le faisceau d'un champ de force à courte portée, capable de découper tout obstacle matériel. Bigman, ayant actionné le bouton de commande de cette seconde fonction, maintint pendant quelques secondes le faisceau braqué sur l'extrémité de l'entretoise.

Il modifia ensuite sa prise et découpa l'autre extrémité de l'espèce de barreau, qui lui resta bientôt entre les mains. Bigman le fit glisser le long de son corps et l'entendit dévaler le conduit en rebondissant bruyamment sur les

parois.

Le dôme résistait toujours. Bigman, haletant, gémissant, dépassa ainsi deux autres entretoises, un nouveau coude... Enfin, il atteignit un ensemble de pales, dernier point de repère sur sa carte. Il n'avait guère parcouru que deux cents yards, mais combien de temps avait duré sa progression ?

Et pourtant, le dôme résistait toujours.

Les pales servant à maintenir la turbulence du courant d'air marquaient le terme de son parcours. Il les découpa une à une d'un balayement rapide du faisceau de sa lampe. Il lui restait neuf pieds à parcourir après la dernière pale. Pour les mesurer avec précision, il utilisa sa

[73]

lampe. Elle avait six pouces de longueur, il lui suffirait de la faire pivoter contre la paroi, dix-huit fois d'affilée.

Il glissa deux fois, et deux fois dut recommencer l'ensemble de l'opération en partant de la marque laissée par la découpe de la dernière pale. Il progressait en marmonnant inlassablement : « Sables de Mars ! »

La troisième tentative fut la bonne. Bigman posa le doigt

sur l'endroit déterminé par ses mesures. Morriss lui avait assuré que le but de sa progression serait juste au-dessus de sa tête. Bigman glissa sur le dos en faisant courir son doigt sur la surface incurvée du conduit.

Il réduisit l'intensité du champ de force de sa lampe (afin de limiter la profondeur de l'entaille) et, le dirigeant sur le morceau de paroi qui lui faisait face, dessina un cercle. Un morceau de métal céda et il le fit glisser de côté.

Tournant la lampe dans sa main, il braqua le faisceau lumineux sur les câbles qu'il venait de découvrir. Il n'était plus qu'à une centaine de pieds du sas où l'homme devait toujours avoir la main serrée sur le levier. Mais était-il encore là ? De toute évidence, il n'avait pas actionné le levier qu'attendait-il ?), sinon Bigman aurait été emporté par les eaux - emporté vers la mort. L'avait-on convaincu de se rendre ? Etait-on parvenu à le maîtriser ?

Bigman ne put retenir un petit ricanement en songeant qu'il s'était peut-être contorsionné dans cet intestin métallique pour rien.

Il suivit les câbles à la recherche d'un relais. Doucement, il tirait sur les fils, les uns après les autres. L'un céda et

Bigman, poussant un soupir de soulagement, découvrit

[74]

un petit cône double, noir. Il plaça la lampe entre ses dents pour avoir les mains libres.

Avec une infinie délicatesse, il tira les deux extrémités du cône dans des directions opposées. Les attaches magnétiques cédèrent, et le cône se sépara en deux, révélant son contenu. Il s'agissait bien d'un rupteur : deux contacts brillants, enveloppés dans un sélecteur de champ et séparés par un espace imperceptible. Si l'on abaissait le levier, un des sélecteurs de champ libérait l'énergie nécessaire à l'autre pour déclencher l'ouverture du sas du dôme. Le drame se jouerait en un millionième de seconde.

Bigman, suant et s'efforçant de chasser toute idée noire de son cerveau, se concentrait sur la tâche qu'il lui restait à accomplir. Il enfonça une main dans la poche de sa veste et en sortit un morceau de mastic isolant. Il le malaxa pour le rendre tout à fait malléable, puis le glissa entre les deux contacts. Il le maintint en position, compta jusqu'à trois, et lâcha le tout.

On pouvait désormais abaisser le levier. Les contacts

étaient séparés par une fine couche qui empêcherait le courant de passer de l'un à l'autre.

Le sas ne risquait plus de s'ouvrir.

Bigman éclata d'un rire nerveux et, écartant les débris des pales, commença son trajet de retour.

Bigman cherchait désespérément Lucky au milieu de la foule qui grouillait maintenant dans toute la ville.

L'homme au levier avait été arrêté, la barrière de transite, relevée et les habitants d'Aphrodite rentraient chez eux, déçus pour la plupart de n'avoir pas eu droit au spectacle escompté.

[75]

Enfin, Morriss se matérialisa aux côtés de Bigman et le saisit par la manche. Le petit Martien sursauta.

« Lucky vous demande », annonça l'homme du Conseil.

« Où est-il ? s'écria Bigman.

Dans mon bureau, dans le bâtiment du Conseil. Je l'ai mis au courant de votre intervention. »

Bigman rougit de plaisir. Lucky serait fier de lui ! Il dit :

«Je veux lui parler. »

Le visage de Lucky était sombre, sur l'écran. Il dit :

«Félicitations, Bigman, j'ai appris que tu avais été merveilleux.

Oh, c'était rien, dit-il, souriant. Mais où étais-tu ?

Le Dr Morriss est-il là ? demanda Lucky. Je ne le vois pas. »

Morriss vint se placer dans le champ de la caméra. « Je suis ici.

Vous avez capturé votre homme, si j'en crois les nouvelles.

C'est exact. Grâce à Bigman, fit Morriss.

Dites-moi si je me trompe : quand vous vous êtes approchés de lui, il n'a pas tenté d'abaisser le levier, il s'est contenté de se rendre...

[76]

Oui, confirma Morriss, en fronçant les sourcils.

Mais... comment le savez-vous ?

Parce que toute cette histoire autour du sas n'était qu'une diversion. En fait, le noeud de l'affaire se déroulait ici. J'ai essayé de revenir aussi vite que possible. J'ai utilisé une sauterelle, une voiture...

Et ? demanda Morriss, anxieux.

... je suis arrivé trop tard ! » conclut Lucky.

[77]

CHAPITRE VII

Des questions

La journée s'achevait. La foule s'était dispersée. La ville avait retrouvé son atmosphère calme, presque somnolente. Dans les rues désertées, seuls quelques groupes d'attardés commentaient encore les événements des dernières heures.

Bigman se sentait nerveux.

Il avait quitté les lieux du drame, avec Morriss, pour rejoindre le quartier général du Conseil. Là, le chef de la section vénusienne était entré en conférence avec Lucky une conférence à laquelle Bigman n'avait pas été admis et que le Vénusien avait quittée la mine sombre. Depuis, Lucky, toujours calme, n'était pas sorti de sa réserve.

Même quand ils s'étaient retrouvés seuls, il n'avait dit que: « Rentrons à l'hôtel. J'ai besoin de repos, et toi aussi, après ton exploit. »

Il sifflotait la Marche du Conseil, comme chaque fois qu'il

se laissait emporter par ses réflexions. Il héla un taxi. Le véhicule s'arrêta dès que l'ordinateur de bord eut enregistré le mouvement de sa main tendue.

Lucky poussa Bigman devant lui. Il composa sur le cadran de contrôle les coordonnées de l'hôtel Bellevue-Aphrodite,

[78]

glissa dans une fente la somme indiquée sur l'écran et laissa l'ordinateur de bord se charger du reste des opérations. D'un mouvement du pied, il fit glisser la pédale de vitesse en position lente.

L'engin roulait avec un petit mouvement de balancement reposant. Bigman l'aurait apprécié s'il n'avait été aussi nerveux et anxieux de savoir ce qui couvait sous le crâne de son ami.

Le petit Martien adressa un regard en coin à Lucky, qui ne paraissait soucieux que de se détendre. Il avait les yeux fermés, la tête renversée sur le dossier du siège et le corps balancé par le roulis du véhicule. Bientôt, l'hôtel se dressa devant eux et le taxi s'engagea dans la file menant à l'entrée.

Quand ils eurent regagné leur chambre, Bigman explosa.

« Qu'est-ce que c'est que tout ce cirque, Lucky ? Je deviens fou, moi, à force de rien comprendre.

Tout est pourtant logique, dit Lucky en retirant sa chemise. Quels types d'accidents ont, jusqu'à présent, provoqués les gens sous domination mentale ? Songe à ce que nous a dit Morriss. Un homme qui distribuait son argent. Un autre qui déchargeait sa cargaison au mauvais endroit. Un troisième qui glissait une mesure de poison dans l'alimentation d'une espèce de levure. Il s'agissait, dans tous les cas, d'un geste sans grande conséquence. Mais c'était une action. La victime posait un acte.

Et alors ? interrogea Bigman.

[79]

Que s'est-il passé aujourd'hui ? On ne peut parler d'acte anodin. On ne peut pas non plus vraiment parler d'un acte. Cet homme s'est contenté de poser la main sur un levier commandant l'ouverture d'un sas et puis... plus rien ! »

Lucky pénétra dans la salle de bains, et l'instant d'après, Bigman l'entendit chantonner sous le jet revigorant de la douche. Au bout d'un moment, il s'approcha, exaspéré, de

la porte.
« Eh », cria-t-il.
Lucky, séchant son corps musclé sous un courant d'air
chaud, dit : « Tu ne comprends toujours pas ?
Par l'Espace, Lucky, ne sois pas aussi mystérieux,
veux-tu? Tu sais que je déteste ça.
Mais il n'y a rien de mystérieux. Nos ennemis ont
changé de tactique, et il devait y avoir une raison à cela.
Ne comprends-tu pas l'intérêt que présente un homme
assis, immobile, la main posée sur le levier de commande
d'un sas ?
Non, je ne comprends pas.
Voyons, qu'a-t-il fait ?
Rien.
Rien ? Grande Galaxie ! Rien ? Il a réuni toute la
population d'Aphrodite et tous les officiels de la ville en
un même endroit. Nous avons couru jusqu'à lui, toi,
Morriss, moi. La majeure partie d'Aphrodite s'est trouvée
[80]
désertée, y compris le quartier général du Conseil. Et il a
fallu que Turner, l'ingénieur en chef, me dise combien il

serait facile de quitter la ville, avec un service d'ordre perturbé comme il l'était, pour que je comprenne ce qui se passait.

Lucky, je suis dans le brouillard.

Du calme, vieux. Je suis revenu aussi vite que je l'ai pu au quartier général du Conseil et j'ai découvert... que Lou Evans était parti.

Où l'ont-ils emmené ?

Si tu veux parler des gens du Conseil, ils ne l'ont emmené nulle part. Il s'est enfui. Il a assommé un garde, s'est emparé de son arme, et a profité de sa qualité de membre du Conseil pour se procurer un navire et fuir par la mer.

Et c'était ça qu'ils voulaient ?

De toute évidence. La menace dont la ville a fait l'objet n'était qu'une diversion. Dès qu'Evans s'est trouvé en sûreté dans l'océan, ils ont relâché leur emprise sur l'esprit-de ce malheureux, lequel s'est tout naturellement rendu.

Sables de Mars ! Toute cette gymnastique dans les conduits d'aération de Vénus, pour rien ! Quel imbécile

j'ai été.

[81]

Pas du tout, Bigman, dit Lucky avec gravité. Tu as fait un travail sensationnel, et le Conseil en entendra parler, crois-moi. »

Le petit Martien rougit et pendant un instant, sa fierté étouffa jusqu'à sa curiosité. Lucky en profita pour se coucher.

Mais Bigman insista : « Eh, Lucky, ça veut dire... enfin, si le conseiller Evans s'est enfui grâce à un subterfuge de nos ennemis, c'est qu'il est coupable, non ?

Non, déclara Lucky, avec véhémence. Il n'est pas coupable. »

Bigman attendit, mais pour Lucky, la discussion était close, et Bigman comprit qu'il avait intérêt à laisser tomber. Il alla se laver à son tour, et ce n'est que lorsqu'il se fut glissé dans les draps en plastex frais qu'il se risqua à parler à nouveau.

Lucky ?

Oui. Bigman.

Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

On file le train à Lou Evans.

On ? Et Morriss ?

J'ai les pleins pouvoirs. J'ai appelé Conway, le chef du Conseil sur la Terre ; il l'a personnellement annoncé à Morriss. »

[82]

Bigman secoua la tête dans le noir. Voilà pourquoi la salle de conférences lui avait été interdite. Quels que soient les liens d'amitié qui le liaient à Lucky Starr, il n'était pas membre du Conseil Scientifique, et il était hors de question qu'un profane assiste à une réunion au cours de laquelle un conseiller devait s'adresser à son supérieur sur la Terre pour faire relever de ses fonctions un chef de secteur.

Le besoin d'action recommençait déjà à agiter Bigman.

L'aventure se situait désormais au-dehors, dans l'océan le plus vaste, le plus mystérieux de toutes les planètes intérieures. Il demanda avec excitation : « Quand est-ce qu'on part ?

Dès que le navire qu'ils nous destinent sera prêt.

Mais pas avant d'avoir vu Turner.

L'ingénieur ? Pourquoi ?

Je possède les rapports concernant toutes les victimes de nos ennemis à ce jour. Je désire me procurer celui sur l'homme qui a occupé le sas aujourd'hui. Turner est le plus susceptible de m'informer à son sujet. Mais avant de voir Turner...

Oui ?

Avant de le voir, graine de Martien, on dort. Et maintenant, tais-toi.

Lucky fut surpris de l'aspect imposant de l'immeuble dans lequel vivait Turner ; il aurait cru un tel luxe réservé aux

[83]

fonctionnaires supérieurs de l'administration. Bigman émit un petit sifflement en franchissant la porte du hall d'entrée, aux murs ornés de paysages marins en trois dimensions. Lucky pénétra dans l'ascenseur et enfonça le bouton correspondant à l'appartement de Turner.

La curieuse petite cabine grimpa cinq étages, puis glissa sur un plan horizontal, portée par des rayons de force, et s'arrêta à l'arrière de l'appartement désiré. Ils sortirent et l'ascenseur s'éloigna, avec un petit ronflement,

disparaissant derrière un coude du couloir.

Bigman l'observait, interloqué : « J'ai jamais rien vu de

semblable.

C'est une invention vénusienne, dit Lucky. On

commence à l'adopter dans les nouvelles constructions

sur la Terre. Pour les anciennes, il est trop tard. »

Lucky enfonça la sonnette. La porte s'ouvrit et une jeune

femme les dévisagea. Elle était mince, jeune, assez jolie,

avec des yeux bleus et des cheveux blonds ramenés vers

l'arrière et au-dessus des oreilles, à la mode vénusienne.

« M. Starr ?

C'est exact, Mme Turner », dit Lucky. Il avait hésité

avant d'achever sa phrase ; elle était presque trop jeune

pour être mariée.

Mais elle leur sourit avec une gentillesse exquise.

«Veuillez entrer. Mon mari vous attend. Il n'a guère

dormi que deux heures et il n'est pas encore... »

Ils avancèrent et la porte se referma derrière eux.

Lucky dit : « Je suis désolé de venir vous importuner de si

bon matin, mais c'est un cas d'urgence ; d'ailleurs, nous

ne retiendrons pas M. Turner bien longtemps.

Oh, ce n'est rien. Je comprends. » Elle allait et venait

avec de petits gestes nerveux, remettant en place des

objets qui ne paraissaient pas dérangés.

Bigman regardait autour de lui avec curiosité.

L'appartement avait une note nettement féminine coloré, léger, presque fragile. Puis, embarrassé de

constater que les yeux de son hôtesse étaient posés sur lui,

il dit en bafouillant : « C'est un charmant intérieur que

vous avez là, mademois... euh, madame.

Merci, fit-elle, rougissante. Je ne crois pas que

Lyman apprécie beaucoup la manière dont je l'ai décoré,

mais il n'élève jamais la moindre objection et j'adore tous

ces bibelots. Pas vous ? »

Lucky épargna à Bigman l'embarras de devoir répondre. «

M. Turner et vous vivez ici depuis longtemps ?

Seulement depuis notre mariage, il y a un peu moins d'un

an. C'est un appartement adorable, un des plus beaux

d'Aphrodite. Il possède toutes les commodités

individuelles : garage, vidéophone... et même des abris

dans les caves. Vous imaginez ça ? Des abris ! Pourtant,

personne ne les utilise jamais. Pas même la nuit dernière. Enfin, je ne crois pas qu'on les ait utilisés, mais à vrai dire, je n'en sais rien, parce que j'ai dormi pendant toute l'alerte. Vous vous rendez compte ? Je n'ai rien entendu jusqu'au retour de Lyman.

[85]

Cela valait peut-être mieux, dit Lucky. Vous êtes ainsi passée à côté d'une belle frayeur.

Je suis passée à côté d'un beau spectacle, vous voulez dire. Tout le monde dans l'immeuble était sur place, et moi je dormais. J'ai dormi tout du long Personne n'a songé à me réveiller. C'est terrible.

Qu'est-ce qui est si terrible ? » demanda une voix nouvelle, et Lyman Turner entra dans la pièce. Ses cheveux étaient en désordre et ses yeux, lourds de sommeil. Il portait sous le bras son précieux ordinateur, qu'il posa à côté de sa chaise, en s'asseyant.

« Le fait que j'ai raté tout ça, expliqua la jeune femme. Comment te sens-tu, Lyman ?

Bien, compte tenu des circonstances. Et ne t'en fais pas pour ce que tu as raté, c'est beaucoup mieux ainsi...

Bonjour, M. Starr. Désolé de vous avoir fait attendre.

Je viens d'arriver », fit Lucky.

Mme Turner se précipita sur son mari et, l'ayant bécoté gentiment, dit : « Je crois que je ferais mieux de vous laisser entre hommes. »

Turner lui caressa la nuque et la suivit affectueusement du regard tandis qu'elle se retirait. « Eh bien, messieurs, je suis désolé de me présenter à vous dans cette tenue, mais j'ai été un peu bousculé cette nuit.

J'en suis bien conscient. Quelle est la situation au dôme, maintenant ?

[86]

Nous doublons la garde à chaque sas, annonça Turner en se frottant les yeux. Nous revoyons aussi la notion de concentration des contrôles - une politique de sécurité vieille de près d'un siècle se trouve ainsi remise en question. Nous tendons des lignes vers divers endroits de la ville, afin de pouvoir couper les circuits à distance au cas où un incident de ce genre se reproduirait. Et bien entendu, nous prenons des mesures pour renforcer les parois de transite isolant les divers secteurs de la ville...

Vous fumez ?

--Non », dit Lucky, tandis que Bigman hochait la tête en signe de dénégation.

Voudriez-vous me passer une cigarette du distributeur, là... ? demanda Turner. Le truc qui ressemble à un poisson... C'est ça. Une idée de ma femme... Elle est folle de tous ces gadgets ridicules, et je suis incapable de lui refuser quoi que ce soit. Il rougit légèrement. Je ne suis pas marié depuis longtemps, et je crois que je la gâte un peu trop. »

Lucky considéra le curieux poisson, sculpté dans de la pierre. Lorsqu'on pressait sa nageoire dorsale, il crachait une cigarette allumée.

Fumer parut détendre Turner. Il croisa les jambes et se mit à tapoter du bout du pied la mallette renfermant son ordinateur.

« Du nouveau sur notre homme ? demanda Lucky.

L'homme du sas.

Il est en observation. Un dément, de toute évidence.

[87]

A-t-il déjà eu des troubles mentaux par le passé ?

Aucun. Je m'en étais assuré. En tant qu'ingénieur en chef, voyez-vous, je suis responsable du personnel travaillant au dôme.

Je le sais. C'est la raison de ma visite.

Eh bien, j'aimerais pouvoir vous aider, mais cet homme est un employé comme les autres. Il travaillait chez nous depuis sept mois et ne nous a jamais posé de problème. En fait, il était plutôt bien côté ; calme, discret, diligent.

Depuis sept mois seulement ?

C'est cela.

Il est ingénieur ?

Non, son travail consistait surtout à assurer la garde du sas. Des véhicules entrent et sortent de la ville en permanence. Il faut ouvrir et fermer le sas, vérifier les listes de chargement, tenir les dossiers...

Mais avait-il une formation d'ingénieur ?

Degré élémentaire. C'était son premier emploi. Il est encore jeune. »

Lucky acquiesça de la tête. « J'ai entendu dire qu'il s'était produit une série d'incidents curieux dans la ville, ces

derniers temps, dit-il incidemment.

[88]

Ah oui ? » Les yeux ensommeillés de Turner

paraissaient regarder Lucky sans le voir. L'ingénieur en

chef se reprit : « J'avoue n'avoir guère le temps de suivre

les informations. »

Le vidéophone sonna. Turner porta le récepteur à son

oreille. « C'est pour vous, M. Starr.

Je me suis permis de donner votre numéro »,

expliqua Lucky. Il prit le récepteur, mais se garda de

brancher l'écran ou de monter le son. « Starr », dit-il,

laconique.

Il reposa le combiné presque aussitôt et se leva. « Nous

devons vous quitter, M. Turner.

Très bien. Si je puis encore vous être utile, n'hésitez

pas à faire appel à moi, dit Turner en se levant aussi.

Merci. Remettez mes hommages à votre épouse,

voulez-vous ? »

Quand ils furent sortis de l'immeuble, Bigman demanda :

Qu'est-ce qui se passe ?

Notre navire est prêt », dit Lucky en hélant un taxi.

Ils s'installèrent et à nouveau Bigman rompit le silence.

«T'as pu tirer quelque chose de ce que nous a dit Turner ?

Une ou deux choses », dit Lucky, sans épiloguer.

Bigman s'agita sur son siège et détourna la conversation.

« J'espère que nous retrouverons Evans.

[89]

Moi aussi.

Sables de Mars, il est dans de sales draps. Plus j'y

pense, plus sa situation me paraît délicate. Coupable ou

non, c'est dur d'être accusé de corruption par un officier

supérieur. »

Lucky tourna la tête et contempla Bigman.

« Morriss n'a jamais adressé au quartier général le

moindre rapport relatif à Evans. Je croyais que tu l'avais

compris après ce qu'il nous a dit hier.

Ah bon ? s'exclama Bigman, incrédule. Mais alors, qui a

expédié ce rapport ?

Grande Galaxie ! explosa Lucky. Mais c'est évident,

voyons. Lou Evans lui-même, en signant du nom de

Morriss. »

[90]

CHAPITRE VIII

À la poursuite d'un conseiller !

Lucky commençait à se familiariser avec les commandes de son petit sous-marin, ainsi d'ailleurs qu'avec son nouveau milieu.

Les hommes qui avaient préparé l'appareil à son intention lui avaient suggéré de ne pas s'aventurer en mer avant d'avoir suivi au moins une séance d'apprentissage, mais Lucky avait souri et s'était contenté de se faire préciser quelques points, tandis que Bigman, fanfaronnant à son habitude, s'était exclamé : « Rien de ce qui bouge n'a de secret pour Lucky et moi. » Fanfaronnade ou non, il n'était pas loin de la vérité.

Le sous-marin, baptisé Hilda, dérivait maintenant moteurs coupés. Il fendait les flots ténébreux de l'océan vénusien avec une élégance subtile. Les deux hommes naviguaient sans visibilité. Ils n'avaient pas une seule fois branché les puissants projecteurs de l'appareil. Le radar sondait, pour eux, l'abîme environnant avec une précision et une discrétion que n'auraient pu leur assurer les projecteurs.

En plus des pulsions du radar, les appareils de bord

émettaient des micro-ondes qui fouillaient les flots à la

recherche d'une coque métallique susceptible de les

réverbérer.

[91]

Pour l'instant, nul message signalant un navire n'était

revenu vers le Hilda, qui poursuivait sa route à un demimile de la surface, porté par le lent balancement des

courants océaniques de Vénus.

Pendant la première heure, Bigman s'était presque

entièrement désintéressé des micro-ondes et de l'objet de

leur quête, fasciné par le spectacle qu'il avait découvert en

franchissant les portes de la ville.

La vie sous-marine sur Vénus est phosphorescente, et les

profondeurs sombres de l'océan, ponctuées de lumières

colorées plus vives que les étoiles de l'espace, plus

grandes, plus brillantes et surtout plus mouvantes.

Bigman, le nez écrasé contre la vitre épaisse,

s'émerveillait comme un enfant.

Certaines créatures n'étaient guère que de petites taches

rondes qui se déplaçaient en formant d'infimes vagues.

D'autres, de fines lignes qui filaient à vive allure. Il y avait aussi les rubans de mer que Lucky et Bigman avaient déjà eu l'occasion d'apprécier dans la Salle Verte.

Lucky vint rejoindre son ami au bout d'un moment. «

Si mes souvenirs de xénozoologie sont bons,...

De quoi ?

C'est l'étude des animaux extraterrestres, Bigman. Je viens de consulter un livre sur la vie vénusienne. Je l'ai laissé sur ta malle, au cas où tu voudrais le feuilleter.

C'est gentil, mais j'aime autant entendre tes conclusions.

[92]

Bon. Commençons par ces petits objets. Je crois qu'il s'agit d'un banc de boutons.

Des boutons ? s'exclama Bigman. Hum, ouais, je vois ce que tu veux dire. »

-Un groupe de créatures jaunes, lumineuses, ovales évoluaient autour d'eux. Chacune portait sur le dos deux lignes noires parallèles. Elles se déplaçaient par petits bonds, se reposaient quelques instants, et repartaient de la même manière. Les douzaines de boutons visibles

bougeaient et s'arrêtaient en même temps, de sorte que Bigman se demandait si ces étranges êtres n'étaient pas immobiles et si ce n'était pas le navire qui bondissait toutes les trente secondes.

Lucky expliqua : « Ils pondent, je crois. » Il demeura silencieux un instant, puis ajouta :

« Je n'identifie pas la plupart de ces êtres. Attends ! Là, ce doit être une ombre rouge. Tu vois ? Cette chose rouge sombre aux contours irréguliers ? Elle se nourrit de boutons. Regarde. »

Un mouvement de panique agita le banc des petits boutons jaunes, lorsqu'ils prirent conscience de l'approche du prédateur. Avant d'avoir pu fuir, une douzaine de boutons s'étaient fait dévorer par la terrible ombre rouge. En un instant, celle-ci fut la seule tache lumineuse dans le décor, les boutons s'étant égaillés en tous sens.

« Selon mon livre, l'ombre a la forme d'une grande crêpe aux bords tombants, commenta Lucky. C'est un simple

[93]

morceau de peau, au centre occupé par un petit cerveau.

Elle n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur. Tu peux en déchirer plusieurs morceaux sans lui faire le moindre mal. Regarde comme celle-ci a des contours irréguliers. Elle a dû se faire grignoter par un poisson-flèche. »

L'ombre rouge s'éloignait et se fondit bientôt dans l'obscurité. L'océan parut vide, à l'exception d'un ou deux boutons jaunes, moribonds. Peu à peu, le banc se reforma, comme émergeant de nulle part.

Lucky dit : « L'ombre rouge se pose sur le fond, s'agrippe à la vase par ses bords recourbés, et absorbe tout ce qu'elle trouve. Il existe une espèce un peu différente, l'ombre orange, nettement plus agressive. Elle crache des jets d'eau avec une violence capable d'assommer un homme ; pourtant, elle mesure à peine un pied de large et n'est guère plus épaisse qu'une feuille de papier. Les grandes sont les pires.

Quelle taille peuvent-elles atteindre ? s'informa Bigman.

Je n'en ai pas la moindre idée. Le livre prétend qu'on en a observé de monstrueuses - un poisson-flèche d'un mile de longueur et des ombres assez grandes pour

englober tout Aphrodite City. Mais ce n'est qu'une légende.

Un mile de longueur ! J'imagine bien que ce doit être une légende.

Ça n'a pourtant rien d'impossible, intervint Lucky. Les spécimens que nous observons ici vivent dans les eaux de

[94]

surface. Mais l'océan vénusien a jusqu'à dix miles de profondeur par endroits. Il est donc susceptible de renfermer bien des mystères. »

Bigman contempla son ami, incrédule. « Eh, t'essaies de me faire avaler des couleuvres, non ? » Il marqua une pause, puis se détourna brusquement de la vitre. « Après tout, je crois que je vais jeter un coup d'oeil à ce bouquin.»

Le Hilda avançait, changeait de position, émettait des micro-ondes, sondait les profondeurs océaniques, puis repartait, et recommençait ailleurs les mêmes opérations, inlassablement. Lucky quadrillait, peu à peu, le plateau sous-marin sur lequel reposait Aphrodite.

Il étudiait ses instruments, le visage sombre. Quelque part, devait se trouver son ami Lou. L'embarcation

d'Evans ne pouvait se déplacer ni dans les airs ni en surface, pas plus qu'elle ne pouvait s'enfoncer à plus de deux miles de profondeur. Elle devait donc évoluer sur les hauts-fonds du plateau d'Aphrodite.

Le premier écho radar capta l'oeil de Lucky avant même que celui-ci eût terminé sa réflexion. La micro-onde avait percuté un objet métallique, et était revenue éclairer un secteur de l'écran.

La main de Bigman se posa aussitôt sur l'épaule de Lucky.

« C'est lui. C'est lui !

Peut-être, dit Lucky. Et peut-être est-ce un autre navire, ou une épave.

[95]

Calcule sa position, Lucky. Sables de Mars, calcule sa position.

C'est ce que je fais, vieux. On y va. »

Bigman sentit l'effet de l'accélération en même temps qu'il entendait le ronflement des propulseurs.

Lucky se pencha sur l'émetteur radio, brancha le brouilleur et lança son appel, avec une note d'inquiétude dans la voix : « Lou ! Lou Evans ! C'est Lucky Starr ! Estce que tu me reçois ?

Lou ! Lou Evans ! »

Il répétait inlassablement les mêmes mots. Le point lumineux clignotant sur l'écran devenait de plus en plus brillant à mesure que se réduisait la distance entre les deux embarcations.

Et toujours pas de réponse.

« Ce navire ne bouge pas, observa Bigman. C'est peut-être bien une épave. Si c'était le conseiller, il répondrait ou tenterait une manoeuvre de fuite, tu ne crois pas ?

Chut ! » coupa Lucky. Il continua à parler d'une voix tout à la fois calme et pressante. « Lou ! Il est inutile de tenter de te cacher. Je connais la vérité. Je sais pourquoi tu as envoyé un message à la Terre au nom de Morriss, pourquoi tu as demandé ta révocation. Je sais qui tu soupçonnes d'être notre ennemi. Lou Evans ! Est-ce que tu me reçois ?... »

Le récepteur se mit à grésiller. Les sons traversaient le décodeur, qui les retransmettait de manière intelligible :

«Ne t'approche pas. Si tu as compris, ne t'approche pas !»

[96]

Lucky ne put retenir un soupir de soulagement. Bigman

bondit presque sur son siège.

« Tu l'as, s'écria le petit Martien.

On vient te chercher, annonça Lucky. Tiens bon. On va régler cette affaire ensemble, toi et moi.

Tu ne comprends pas... » Les mots leur parvenaient hachés... « J'essaie de... » Puis, Lou hurla presque : «Pour l'amour de la Terre, Lucky, ne t'approche pas ! File. »

Ils n'en entendirent pas plus. Le Hilda n'était plus très loin du navire d'Evans. Lucky se renversa sur son siège, les sourcils froncés. Il murmura : « S'il est effrayé à ce point, pourquoi ne fuit-il pas ?

Fantastique, Lucky, jubila Bigman, qui n'avait pas entendu la question de son ami. C'est vraiment fantastique, la manière dont tu l'as empaumé.

Je ne l'ai pas empaumé, répondit sèchement Lucky.

Je connais les principaux éléments de cette affaire. Tu en saurais d'ailleurs autant que moi si tu prenais la peine de réfléchir.

Qu'est-ce que tu veux dire ? interrogea Bigman, décontenancé.

Te souviens-tu de ce qui s'est passé quand le Dr

Morriss, toi et moi, nous sommes entrés dans cette pièce

pour attendre Lou Evans ? Te souviens-tu de la première

chose qui s'est produite ?

Non.

[97]

Tu as éclaté de rire, en prétendant que j'avais l'air

défiguré sans moustache. Et moi, je me faisais exactement

la même remarque à ton sujet. Je te l'ai dit. Tu t'en

souviens ?

Bien sûr.

Comment expliques-tu notre réaction ? Cela faisait

des heures que nous ne voyions que des moustachus.

Pourquoi tout à coup, cela nous a-t-il paru étrange d'être

imberbes ?

Je n'en sais rien.

Suppose que cette réflexion soit née dans l'esprit de

quelqu'un

d'autre,

qui

possède

des

pouvoirs

télépathiques. Suppose que sa surprise soit passée de son

esprit au nôtre.

Tu veux dire que nos ennemis, ou tout au moins l'un

d'entre eux, se trouvaient dans la pièce avec nous ?

Ne serait-ce pas une explication plausible ?

Mais c'est impossible. Le Dr Morriss était la seule

personne présente et... Lucky ! Tu veux pas dire que le Dr

Morriss... ?

Morriss nous voyait depuis plusieurs heures.

Pourquoi notre absence de moustache l'aurait-elle frappé

seulement à cet instant ?

Ben, alors y avait quelqu'un de caché ?

[98]

Personne de caché, dit Lucky. Il y avait une autre

créature vivante dans la pièce, et elle était parfaitement

visible.

--Non, s'écria Bigman. Oh non ! » Il éclata de rire.

«Sables de Mars, tu ne parles pas de la grenouille-V ?

Pourquoi pas ? répondit Lucky avec calme. Nous

sommes probablement les premiers non-moustachus

qu'elle ait vus. Ça a dû la surprendre.

Mais c'est impossible.

Vraiment ? Elles sont partout dans la ville. Les gens

les collectionnent, les nourrissent, les aiment. Mais les

aiment-ils vraiment ? Les grenouilles-V ne leur inspirentelles pas cet amour par domination mentale, pour se faire

nourrir et dorloter ?

Par l'Espace, Lucky ! s'exclama Bigman. Y a rien

d'étonnant à ce que les gens d'ici les aiment. Elles sont si

mignonnes. Il faut pas être sous hypnose pour s'attacher à

elles.

Tu les as aimées spontanément, Bigman ? Rien ne t'y

a poussé ?

J'en suis sûr. Je les aime, c'est tout.

Tu les aimes, c'est tout. Deux minutes après avoir vu

ta première grenouille-V, tu lui as donné à manger. Tu

t'en souviens ?

Qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

[99]

Voyons, que lui as-tu donné ?

Ce qu'elle aimait. Des pois trempés dans de l'huile

de... » La voix du petit homme s'éteignit.

« Tout juste. Cette huile avait bien une odeur d'huile de

moteur. Il était impossible de se tromper. Pourquoi y astu trempé le pois ? Tu donnes de l'huile de moteur à tous

les animaux domestiques, bien sûr. As-tu déjà entendu

parler d'un animal mangeant de l'huile de moteur ?

Sables de Mars ! lâcha Bigman en un souffle.

N'est-il pas évident que la grenouille-V avait envie d'une

friandise, et qu'elle t'a utilisé pour l'obtenir ? Tu n'as pas

agi de ta propre volonté. »

Bigman murmura : « Je n'y aurais jamais pensé. Mais ton

explication paraît tellement évidente. Je me sens

lamentable.

Pourquoi ?

C'est terrible de songer qu'un animal est capable de

manipuler votre esprit. C'est malsain. » Son visage prit

une expression dégoûtée.

Lucky conclut : « Malsain ? Hélas, l'expression est faible »

Il revint vers ses instruments.

Le point clignotant sur l'écran radar indiquait que la

distance entre les deux navires était inférieure à un demimile, et tout à coup, le sous-marin d'Evans devint visible.

[100]

La voix de Lucky résonna à nouveau dans l'émetteur.

«Evans, tu es en vue, maintenant. Peux-tu bouger ? Ton engin est-il endommagé ? »

La réponse lui parvint aussitôt. La voix de Lou était déchirée par l'émotion : « Par la Terre, aide-moi, Lucky. J'ai fait de mon mieux pour te prévenir. Tu es piégé ! Piégé comme moi ! »

Et comme pour confirmer les dires du conseiller, une onde de choc secoua le Hilda, le renversant sur le flanc et paralysant les générateurs principaux !

[101]

CHAPITRE IX

Le monstre des profondeurs

Bigman ne devait garder qu'un souvenir confus, cauchemardesque, des événements des heures suivantes. L'onde de force soudaine l'avait projeté contre la paroi du sous-marin. Pendant un temps, qui lui parut interminable - en fait, à peine quelques secondes -, il demeura affalé sur le sol, le souffle coupé.

Lucky, toujours aux commandes, s'écria : « Les

générateurs principaux sont hors d'usage ! »

Bigman se redressa au prix d'un terrible effort, l'appareil étant couché sur le flanc. Il se hissa avec peine jusqu'à son ami. « Qu'est-ce qui s'est passé ?

On a été touchés. C'est évident. Mais j'ignore l'étendue des dégâts.

L'éclairage intérieur fonctionne toujours, observa Bigman.

Je sais. Les générateurs de secours ont pris le relais.

Et le moteur principal ?

Je ne suis pas sûr. C'est ce que je m'efforce de vérifier. »

Les moteurs toussaient fébrilement, derrière eux, sous eux. Ce n'était plus le doux ronron des heures

[102]

précédentes, mais un raclement qui faisait grincer les dents de Bigman.

Le Hilda se secoua, tel un animal blessé, se redressa,... et ses moteurs se turent à nouveau.

Le récepteur radio grésillait lugubrement. Bigman, reprenant peu à peu ses esprits, essaya de le brancher.

« Starr, entendirent-ils. Lucky Starr ! C'est Evans. Est-ce que tu me reçois ?

Ici Lucky, dit le jeune homme. Qu’est-ce qui nous a frappés ?

C'est sans importance, répondit l'autre, d'une voix lasse. Il ne reviendra pas à la charge. Il se contentera de nous laisser mourir ici. Pourquoi n'as-tu pas filé ? Je te l'avais demandé.

Est-ce que ton appareil est hors d'usage, Evans ?

Il est échoué ici depuis douze heures. Pas de lumière, pas de courant - juste assez de jus pour faire marcher la radio, et je sens que ça ne va pas durer. Les aérateurs sont foutus, et la réserve d'oxygène baisse. Adieu, Lucky.

Tu ne peux pas sortir ?

Le mécanisme du sas est bloqué. J'ai bien une combinaison de plongée, mais si je sortais, la pression me broierait les os. »

Bigman, mesurant le tragique de la position de Lou Evans, frémit. Le sas d'un sous-marin est conçu pour

[103]

permettre à l'eau d'y pénétrer lentement, très lentement.

Si le mécanisme se bloque, l'ouverture de la porte du sas au fond de la mer a pour conséquence de faire déferler l'océan à l'intérieur de l'appareil avec une pression de plusieurs centaines de tonnes.
Un être humain, même protégé par une combinaison d'acier, serait écrasé aussi sûrement qu'une boîte de conserve vide passant sous un rouleau compresseur.
« Nous sommes encore en mesure de naviguer, annonça Lucky. Je viens te chercher. Nous nous placerons sas contre sas.
Merci, mais à quoi bon ? Si tu bouges, tu seras à nouveau frappé, et de toute façon, quelle différence, pour moi, entre une mort rapide ici et une mort plus lente à bord de ton engin ?
Nous mourrons s'il n'y a rien d'autre à faire, répliqua Lucky avec colère, mais après avoir lutté jusqu'à la dernière limite. Nous devons tous mourir un jour, mais renoncer n'est une obligation pour personne. »
Il se tourna vers Bigman. « Descends dans la salle des machines et évalue-moi les dégâts. Je veux savoir si on peut procéder à des réparations. »

Dans la salle des machines, Bigman s'affairait, sentant, sous ses pieds, le navire se traîner douloureusement, pouce après pouce, sur le fond marin. Les moteurs haletaient. Tout à coup, il perçut un choc distant, qui fit grincer la coque du Hilda, comme si un énorme projectile s'était écrasé à une centaine de yards du navire.

Celui-ci s'arrêta bientôt et le bruit des moteurs s'estompa. Bigman se représentait le bras extensible du sas du Hilda

[104]

s'avançant et se refermant hermétiquement sur la proue de l'autre submersible. Il sentait la pompe vider de son eau le tube reliant les deux engins. En réalité, tout ce qu'il remarqua, ce fut que la lumière baissa dans la salle des machines, lorsque l'activation de la pompe imposa aux générateurs d'urgence un excès de charge dangereux.

Désormais, Lou Evans pouvait passer d'un sous-marin à l'autre, sans se mouiller et sans avoir besoin de la moindre protection artificielle.

Bigman réintégra le poste de pilotage et trouva Lou en compagnie de Lucky. Ses traits étaient défaits sous ses cheveux blonds. Il se força à sourire à Bigman.

Continue, Lou, dit Lucky.

Ce n'était qu'une folle intuition, Lucky, reprit Evans.

J’ai étudié le profil de chacune des victimes de ces étranges accidents. Il n'y avait qu'un point commun entre elles : la passion des grenouilles-V. Tout le monde sur Vénus aime plus ou moins ces petites créatures, mais chacun de ces types en possédait une collection complète.

Je ne tenais pas à me couvrir de ridicule en avançant ma théorie sans pouvoir l’étayer d'aucune preuve. J'aurais dû... Toujours est-il que ai décidé de piéger les grenouilles-V. J'ai voulu les amener à faire usage d'une information que j'étais quasiment le seul à posséder.

C'est ainsi que tu as pensé aux formules employées dans l'alimentation de la nouvelle espèce de levure, suggéra Lucky.

[105]

C'était évident. Je devais me procurer une information rare, pour pouvoir raisonnablement affirmer que c'était bien chez moi qu'elles se l'étaient procurée.

Les formules de la nouvelle levure étaient tout indiquées.

Puisque je n'ai pu me les procurer légalement, je les ai

volées. J'ai emprunté une des grenouilles-V du quartier général, je l'ai posée sur ma table et j'ai examiné les documents. J'en ai même lu certaines parties à voix haute. Deux jours plus tard, l'incident à l'usine de levure me fournissait la preuve de la culpabilité des grenouilles-V. Seulement...

Seulement ? insista Lucky.

Je m'étais cru malin et je m'étais trompé, dit Evans.

Je leur avais ouvert mon esprit. J'avais déroulé le tapis rouge et je les avais invitées à entrer dans ma tête, et à présent je n'arrivais plus à les en faire sortir. Le service de sécurité, sachant que j'avais pénétré dans l'usine, a envoyé un aimable agent m'interroger. Je lui ai aussitôt rendu les documents et j'ai essayé de m'expliquer. Impossible.

Impossible ? Que veux-tu dire ?

J'en étais incapable - physiquement incapable. Les mots ne me venaient pas. Je ne pouvais pas aborder la question des grenouilles-V. En revanche, j'avais des envies suicidaires, que je parvins, par bonheur, à maîtriser. Elles n'ont pas réussi à me pousser à commettre un geste aussi étranger à ma nature. Alors, je

me suis dit : si seulement je pouvais quitter Vénus, si je pouvais m'éloigner suffisamment des grenouilles-V, j'échapperais à leur emprise. J'ai donc fait la seule chose qui me paraissait susceptible de me tirer de ce mauvais

[106]

pas. J'ai adressé au Conseil un rapport, signé du nom de Morriss, dans lequel j'accusais le conseiller Evans de corruption.

Oui, dit Lucky sombre. Ça, je l'avais compris.

Comment ? demanda Evans, surpris.

Morriss nous a donné sa version des faits, peu après notre arrivée sur Aphrodite. Il a conclu en disant qu'il préparait un rapport pour le quartier général sur la Terre. Il n'a pas dit qu'il en avait envoyé un, mais qu'il en préparait un. Or, un message nous était bel et bien parvenu ; ça, j'en étais sûr. Qui d'autre que Morriss connaissait le code du Conseil et les détails de cette affaire? Toi.

Et plutôt que de me rappeler, ils t'ont envoyé. C'est ça? acheva Evans avec amertume.

C'est moi qui ai insisté, Lou. Je n'ai pas cru à cette

accusation de corruption. »

Evans se prit la tête dans les mains. « Tu ne pouvais rien faire de pire, Lucky. Quand tu as annoncé ton arrivée par radio, je t'ai supplié de filer, pas vrai ? Je ne pouvais te donner mes raisons. J'en étais physiquement incapable. Mais les grenouilles-V ont compris, en lisant dans mes pensées, que tu étais quelqu'un d'exceptionnel. C'est pour ça qu'elles ont décidé de te tuer.

Elles ont failli réussir, murmura Lucky.

[107]

Cette fois, elles réussiront. J'en suis sincèrement désolé, Lucky, mais je n'étais pas maître de moi. Quand elles ont paralysé le type au dôme, j'ai été incapable de réprimer mon besoin de fuir, de filer par la mer. Et bien entendu, tu m'as suivi. J'étais l'appât et toi, la proie. Une fois encore, j'ai voulu t'empêcher d'approcher, mais sans parvenir à m'expliquer. Je ne pouvais rien expliquer... »

Il inspira avec force. « Je puis en parler librement, maintenant. Elles ont levé le blocage qui emprisonnait mon esprit. Je suppose qu'elles n'éprouvent plus la nécessité de gaspiller leur énergie mentale avec nous,

puisque nous sommes piégés. Pour elles, nous sommes

déjà morts, et elles ne nous redoutent plus. »

Bigman, qui n'avait pas perdu un mot de ces explications,

était de plus en plus désemparé.

« Sables de Mars, que se passe-t-il ? Pourquoi sommesnous déjà morts pour elles ? »

Evans, le visage toujours enfoui dans les mains, ne

répondit pas.

Lucky, sombre et songeur, le fit à sa place : « Nous

sommes prisonniers d'une ombre orange géante sortie des

profondeurs vénusiennes.

Une ombre assez grande pour envelopper le navire ?

Une ombre de deux miles de diamètre, dit Lucky.

Deux miles de longueur. C'est un de ses jets d'eau qui

nous a projetés sur le fond, et un autre nous a manques de

peu pendant notre progression vers le submersible

d'Evans. Un jet d'eau de la puissance d'une torpille.

[108]

Mais comment a-t-on fait pour passer sous elle sans

la voir ?

Evans la soupçonne d'être sous la domination mentale

des grenouilles-V, et je suis tenté de lui donner raison.

Elle a estompé sa fluorescence en contractant les cellules

photoélectriques de sa peau. Il lui a suffi de soulever un

bord de sa jupe pour nous laisser entrer ; et maintenant

nous sommes ses prisonniers.

Et si nous bougeons ou si nous essayons de filer, elle

remettra ça, et une ombre ne rate jamais son coup.

Si, une ombre rate parfois son coup ! dit Lucky en

émergeant de ses réflexions. Elle nous a ratés quand nous

manoeuvrions le HiIda vers ton sous-marin, et à ce

moment nous nous déplacions au quart de notre vitesse. »

Il se tourna vers Bigman, les yeux presque fermés.

«Bigman, y a-t-il moyen de réparer les générateurs

principaux ? »

Bigman avait presque oublié les moteurs. Il se ressaisit et

dit : « Oh... il devrait y avoir moyen d'arranger ça, si je

trouve le matériel nécessaire.

Combien de temps cela prendra-t-il ?

Plusieurs heures, sans doute.

Alors, au boulot. Je sors.

Qu'est-ce que tu veux faire ? interrogea Evans,

interloqué.

[109]

Je vais à la chasse à l'ombre. »

Lucky ouvrait déjà l'armoire renfermant les combinaisons de plongée. Il s'assura que le minuscule champ de force protecteur était en ordre et que les bouteilles d'oxygène étaient pleines.

Les ténèbres absolues créaient une illusion agréable de sérénité. Le danger paraissait lointain. Pourtant, Lucky savait que, sous lui, il avait le fond de l'océan et que, de tous les autres côtés, il était entouré par une sorte de bol renversé de deux miles de diamètre - un bol fait de chair élastique.

La pompe de sa combinaison projetait de petits jets d'eau vers le fond marin, le propulsant lentement vers le haut.

Sa main serrait un désintégrateur sous-marin qui forçait son admiration. En des circonstances ordinaires, l'homme est d'une ingéniosité rare, mais la nécessité de s'adapter à un environnement cruel décuple encore sa puissance imaginative.

Autrefois, le nouveau continent américain s'était

développé à un rythme sidérant pour le reste du monde ; aujourd'hui, c'était au tour de Vénus de montrer à la Terre de quoi les hommes étaient capables. Ils avaient notamment à leur actif les villes sous dôme. On n'avait jamais réussi, sur la Terre, à imbriquer aussi savamment des champs de force et un support métallique. La combinaison qu'il portait en ce moment aurait été incapable de résister à la pression de plusieurs tonnes que lui imposait l'océan vénusien sans les micro-champs entrelacés dans son revêtement. Cette combinaison était à bien d'autres égards une merveille d'ingéniosité. Ses

[110]

propulseurs facilitant la progression, son débit d'oxygène efficace, ses contrôles compacts - tout état admirable.

Quant à l'arme qu'il serrait dans sa main !

Mais ses pensées le ramenèrent au monstre sous lequel il évoluait. Lui aussi était une « invention » vénusienne une « invention » produite par l'évolution même de la planète. De telles créatures pourraient-elles exister sur la Terre ? Pas à l'air libre en tout cas. Aucun tissu vivant ne supporterait un poids de plus de quarante tonnes sous la

gravitation terrestre. Le brontosaure géant du mésozoïque avait des pattes semblables à des troncs d'arbres, pourtant, il devait se déplacer dans les marais, où l'eau le soulageait d'une partie de son poids.

Dans les océans, en revanche, pouvaient vivre des créatures de toutes tailles. Ainsi, les baleines étaient-elles beaucoup plus grandes que les dinosaures. Mais cette ombre géante qui le dominait devait peser deux cents millions de tonnes, d'après ses calculs. Deux millions de baleines géantes placées côte à côte atteindraient à peine ce poids. Lucky s'interrogeait sur l'âge de cette créature. Quel âge devait avoir un être vivant pour atteindre le poids de plus de deux millions de baleines ? Cent ans ? Mille ans ? Qui le saurait jamais ?

En l'occurrence, sa taille la perdrait peut-être. Même sous l'océan, plus la créature est grande, plus ses réactions sont lentes. Les impulsions nerveuses ont un long trajet à parcourir.

Pour Evans, le monstre ne cherchait pas à les achever parce que, les ayant immobilisés d'un seul jet, il se désintéressait de leur sort - ou plutôt parce que les

grenouilles-V, qui manipulaient l'ombre géante, s'en

désintéressaient. Peut-être ! Mais peut-être aussi le

monstre avait-il besoin de temps pour remplir à nouveau

ses poches d'eau. De temps pour viser.

En outre, le monstre ne devait pas être au mieux de sa

condition. Il était fait pour vivre dans les grandes

profondeurs de l'océan, avec plus de six miles d'eau audessus de lui. Ici. son efficacité devait être réduite dans

une mesure considérable. Si son second jet avait manqué

le Hilda, c'était sans doute que l'ombre n'avait pas

entièrement récupéré de la fatigue causée par le premier.

Maintenant, elle attendait, ses poches se remplissant peu

a peu. Elle rassemblait ses forces autant qu'elle le pouvait

dans ces eaux peu profondes. Lui. Lucky - 191 livres

d’homme contre deux cents millions de tonnes de

monstre - devait l'arrêter.

Lucky leva les yeux. Il ne distinguait rien. Il enfonça un

contact sur la face interne de son majeur gauche et un

faisceau de lumière blanche jaillit de l'extrémité du doigt

métallique et s'enfonça dans les ténèbres environnantes.

Était-ce la chair du monstre qu'il éclairait au loin ? Ou le faisceau se perdait-il dans le vide ?

Le monstre avait projeté de l'eau à trois reprises. La première fois, le navire d'Evans avait été mis hors d'usage, la deuxième fois, le Hilda avait été endommagé. (La créature s'était-elle déjà affaiblie ?) La troisième fois, le coup n'avait pas porté.

Lucky leva son arme. Elle était un peu encombrante. Sa poignée épaisse renfermait cent miles de câble et un

[112]

minuscule générateur capable de produire un voltage élevé. Il la pointa vers le haut et appuya sur la détente.

Pendant un instant, il ne se produisit rien - mais Lucky savait que le mince câble fendait à vive allure les eaux riches en carbone de l'océan...

Puis l'espèce de harpon toucha sa cible, et alors tout se passa très vite. A l'instant même où s'établit le contact, un éclair d'électricité jaillit du canon de l'arme à la vitesse de la lumière et alla frapper l'objet touché avec la puissance de la foudre. Le câble, fin comme un cheveu, scintillait et fut bientôt enveloppé d'un halo vaporeux. C'était plus que

de la vapeur, car l'eau étrangère bouillonnait horriblement sous l'effet de la dissolution du dioxyde de carbone. Lucky se sentit emporté par un courant furieux. Mais au-dessus de ce bouillonnement, une boule de feu avait explosé. À l'endroit où l'espèce de harpon avait frappé la masse de chair, s'était produit un jaillissement d'énergie, qui troua la montagne vivante sur dix pieds de largeur et autant de profondeur.

Lucky sourit de façon sinistre. Ce n'était guère qu'une piqûre de moustique pour le monstre, mais celui-ci ne manquerait pas de la ressentir. Ou tout au moins, il la sentirait dans une dizaine de minutes, quand les pulsions nerveuses auraient atteint le minuscule cerveau de la créature. Alors, celle-ci détournerait son attention du navire échoué au fond de l'océan, pour la concentrer sur son nouvel agresseur.

[113]

Mais, songea Lucky, le monstre ne le trouverait pas. En dix minutes, il aurait changé de position. En dix minutes, il...

Il n'eut pas l'occasion d'achever sa pensée. Moins d'une

minute après que son coup eut porté, le monstre répliquait.

Lucky se sentit aussitôt projeté vers le fond au milieu d'un tourbillon frénétique.

[114]

CHAPITRE X

La montagne de chair

Sous le choc, Lucky faillit perdre conscience. Une combinaison métallique ordinaire aurait été démantibulée. Un homme ordinaire aurait perdu l'esprit et serait allé s'écraser au fond de l'océan.

Lucky lutta avec toute la rage du désespoir. Se débattant contre le puissant courant, il ramena son bras gauche vers sa poitrine, pour vérifier l'état des cadrans de contrôle.

Il gémit. Les indicateurs étaient muets, inutilisables.

Pourtant, l'alimentation en oxygène ne paraissait pas avoir souffert (ses poumons l'auraient informé de toute

baisse de pression), et de toute évidence, sa combinaison avait résisté au choc. Il ne lui restait qu'à espérer que les propulseurs fonctionnaient toujours.

La force pure ne lui permettrait certes pas de se soustraire à la furie du courant. Il devrait attendre et espérer. Un jet d'eau perd rapidement de sa vitesse en s'enfonçant dans les profondeurs. La friction de l'eau contre l'eau est forte. A la périphérie du jet, la turbulence devait déjà augmenter et se propager vers l'intérieur. En sortant de la trompe du monstre, le courant pouvait avoir un diamètre de cinq cents pieds - si on se fondait sur sa vitesse originelle et sur la distance séparant la créature du fond, il n'en aurait plus que cinquante en atteignant celui-ci.

[115]

Or cette vitesse originelle diminuerait. Elle n'en serait pas pour autant négligeable. Lucky avait eu l'occasion de l'apprécier quand le jet avait heurté le Hilda.

Ses chances étaient fonction de la distance le séparant du centre du tourbillon. Et plus il attendait, meilleures elles étaient - pourvu qu'il n'attende pas trop longtemps. Son poing métallique serré sur la manette de contrôle des

propulseurs, Lucky se laissait entraîner vers le bas, s'efforçant de garder son calme, se torturant l'esprit pour évaluer la distance qui le séparait du fond, car il redoutait à chaque instant un choc qui lui serait fatal.

Il compta jusqu'à dix et actionna ses jets. Les petits propulseurs situés au niveau des épaules se mirent à vibrer en projetant de l'eau transversalement au flux du courant. Lucky sentit son corps prendre un nouvel angle de chute.

S'il se trouvait au coeur du tourbillon, sa tentative serait vaine. L'énergie dont il disposait ne suffirait pas à contrer la prodigieuse pression le poussant vers le bas. S'il était proche de la périphérie, sa vitesse devait déjà s'être réduite considérablement, et la zone de turbulence maximale ne devait plus être éloignée.

À cet instant, il sentit son corps ballotté de droite et de gauche ; il comprit qu'il était sauvé.

Il dirigea le jet de ses propulseurs vers le bas, et pointa son majeur lumineux dans la même direction. Cinquante pieds plus bas, la vase du fond de l'océan bouillonnait, projetant des débris en tous sens, obscurcissant le fond.

Lucky avait échappé au courant ; quelques secondes de plus et il aurait été trop tard.

Il remontait déjà de toute la vitesse de ses propulseurs. Le temps lui était compté. Dans les ténèbres de son casque (des ténèbres au milieu de ténèbres perdues au milieu d'autres ténèbres), sa mâchoire était crispée et ses sourcils froncés.

Lucky s'employait à chasser toute pensée consciente de son esprit. Il avait assez réfléchi durant les interminables secondes qu'avait duré sa chute vers l'abîme. Il s'était trompé en croyant que l'ombre géante l'avait pris pour cible. L'esprit du monstre était soumis à la volonté des grenouilles-V, toujours présentes à la surface des flots ! C'étaient elles qui avaient dirigé le tir. Elles n'avaient pas eu à étudier les sensations de l'ombre pour savoir qu'elle était blessée. Il leur avait suffi de lire les pensées de Lucky, puis de faire tirer le monstre dans la direction d'où celles-ci émanaient.

Il n'était plus question d'agacer l'ombre pour l'inciter à regagner ses profondeurs et à laisser filer le Hilda. Il

fallait la tuer.

Et vite !

Si le Hilda n'était plus en mesure de supporter un nouveau jet, il en allait de même de la combinaison de Lucky. Les indicateurs étaient déjà morts ; les appareils de contrôle risquaient de connaître le même sort - à moins que les minuscules générateurs de champ de force protégeant les bouteilles d'oxygène ne cèdent.

[117]

Lucky remontait toujours, gagnant le seul endroit où il serait en sécurité; Il n'avait jamais vu la trompe du monstre, mais il devait logiquement s'agir d'un tube extensible et souple, susceptible d'être dirigé dans toutes les directions -sauf vers le monstre lui-même, car ses jets lui occasionneraient de sérieux dommages. En outre, la puissance du jet empêcherait la trompe de se plier selon un angle aussi prononcé.

Lucky devait donc s'approcher le plus possible du corps de l'animal - là, il serait hors de protée de son jet - et il devait y parvenir avant que le monstre n'ait rempli sa poche d'eau.

Lucky dirigea sa lampe vers le haut, il répugnait à agir ainsi, son instinct lui disant que la lumière ferait de lui une meilleure cible. Sa raison, en revanche, lui soufflait qu'en l'occurrence son instinct se trompait. Le monstre ne se fondait pas sur la vue pour diriger son attaque.

Cinquante pieds au-dessus de lui, le faisceau lumineux rencontra une surface grisâtre, aux plis profonds. Lucky ne chercha pas à ralentir sa progression. La peau du monstre était élastique et sa combinaison à lui, résistante. D'ailleurs, il venait de percuter l'animal et se sentait s'enfoncer dans la chair étrangère.

Pendant un long moment, Lucky reprit son souffle, soulagé. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté le Hilda, il se sentait plus ou moins en sécurité. Sa relaxation fut de courte durée. A tout instant, la créature (ou celles qui la dominaient) risquait de diriger son attaque contre le Hilda. Il fallait éviter cela à tout prix.

[118]

Lucky tâtait la substance l'environnant avec un mélange de curiosité et de dégoût.

Ici et là, sur la face inférieure de l'ombre, sa main

rencontrait des trous de six pieds de largeur dans lesquels Lucky voyait s'engouffrer de l'eau. A de plus grands intervalles, de petits orifices se transformaient sporadiquement en des fissures de dix pieds de longueur qui émettaient des jets d'eau écumants.

De toute évidence, c'était la manière de se nourrir du monstre. Il déversait des sucs digestifs dans la partie de l'océan emprisonnée sous son globe, puis aspirait l'eau en masse pour en extraire ses aliments et enfin, rejetait l'eau, les déchets et ses propres excréments.

Il était clair qu'il ne pouvait rester bien longtemps au même endroit sous peine de rendre son environnement insalubre à force d'y déverser ses propres déchets. S'il s'attardait, ce n'était donc pas de son propre chef, mais bien parce qu'il était sous la domination mentale des grenouilles-V.

Lucky, qui demeurait toujours immobile, se sentit aspiré par saccades régulières. Surpris, il dirigea le rai de lumière vers la portion de peau la plus proche. Horrifié, il comprit la fonction des plis profonds aperçus sur la face inférieure du monstre. Un pli semblable venait de se

former juste à côté de lui et l'entraînait vers l'intérieur de la créature. Les deux espèces de lèvres frottaient l'une contre l'autre et servaient de toute évidence à malaxer les aliments trop volumineux pour être directement absorbés par les pores d'ingestion.

[119]

Lucky ne perdit pas un instant. Il ne pouvait risquer de voir les muscles puissants de son ennemi broyer sa combinaison. Celle-ci résisterait peut-être, mais les mécanismes délicats assurant ses fonctions vitales risquaient d'être détruits.

Il tourna l'épaule de manière à diriger les jets de sa combinaison vers le monstre et brancha ses propulseurs à la puissance maximum. Il se dégagea dans un bruit de succion épouvantable, tournoya sur lui-même et remonta vers l'animal, en prenant garde, cette fois, d'éviter tout nouveau contact avec lui. Lucky se mit à nager en cherchant le coeur du monstre.

Il arriva soudain à un endroit où la face inférieure de la créature s'incurvait en un mur de chair descendant aussi bas que portait le faisceau de la lampe. Ce mur frémissait

et était composé de tissus plus fins.

La trompe !

Lucky en était persuadé - c'était une gigantesque caverne, d'une centaine de yards de diamètre, de laquelle pouvait jaillir une eau furieuse. Lucky en fit le tour avec une infinie prudence. De toute évidence, c'était le lieu le plus sûr en ce moment.

Il s'en éloigna cependant, décidé à trouver au plus vite ce qu'il cherchait. Il continua à remonter le long de l'enveloppe de chair du monstre, jusqu'au sommet de cette espèce de bol renversé. C'était bien là...

Tout d'abord, Lucky ne perçut qu'un lointain murmure, presque inaudible. En fait, ce fut la vibration qui attira son attention, plus que le son. Il examina le renflement

[120]

dans la chair du monstre. Il se contractait, puis se dilatait ; une masse énorme, pendant sur trente pieds de profondeur et peut-être aussi large que la trompe.

Ce devait être le centre de l'organisme. Ce coeur, ou ce qui en faisait fonction, devait battre en pulsations puissantes, et Lucky éprouva presque un vertige à essayer de les

imaginer. Ses battements duraient bien cinq minutes pendant lesquelles plusieurs milliers de yards cubiques de sang (ou d'une substance équivalente) étaient déversés dans des vaisseaux assez larges pour contenir le Hilda. Ce coeur devait être capable de propulser le sang à un mile de distance et de l'en ramener.

« Quel mécanisme fabuleux ce doit être, songea Lucky, et comme il serait intéressant de capturer une de ces créatures vivantes afin d'étudier sa physiologie ! »

Quelque part dans ce renflement devait aussi se trouver le cerveau du monstre. Un cerveau ? Peut-être n'était-ce qu'un amas de cellules nerveuses sans lequel la créature serait parfaitement à même de subsister.

Peut-être ! Mais elle ne pourrait certes pas survivre sans coeur. Celui-ci venait d'achever une systole. Le renflement central s'était contracté jusqu'à devenir presque imperceptible. Maintenant le coeur se dilatait pour un nouveau battement de cinq minutes environ, et le renflement s'élargissait, se gonflait de sang.

Lucky leva son arme et, ayant dirigé le faisceau de sa lampe sur ce coeur géant, il se laissa descendre. Il était

sans doute préférable de ne pas rester trop près. Par ailleurs, il ne pouvait se permettre de manquer son coup.

[121]

L'espace d'un éclair, il se sentit bouleversé par l'acte qu'il s'apprêtait à commettre. D'un point de vue scientifique, tuer une des créatures les plus puissantes de l'univers était une sorte de crime.

Cette réflexion venait-elle de lui, ou lui était-elle dictée par les grenouilles-V évoluant toujours en surface ?

Il n'osa attendre plus longtemps et pressa la détente de son arme. Le câble jaillit, établit le contact, et Lucky fut aussitôt aveuglé par l'éclair de lumière dans lequel se consuma la paroi tissulaire toute proche du coeur du monstre.

Pendant plusieurs minutes, l'eau bouillonna sous l'effet de l'agonie de la montagne de chair. Sa masse entière se tordait en de violentes convulsions. Lucky, ballotté de-ci de-là, était tout à fait impuissant.

Il essaya d'appeler le Hilda, et pour toute réponse ne

perçut que des grésillements erratiques ; il était clair que le navire était lui aussi mis à rude épreuve par tous ces remous.

Mais quand la mort frappe, il arrive un moment où elle a raison du dernier sursaut de vie, même d'une masse de plusieurs centaines de millions de tonnes. Et l'eau retrouva enfin son calme.

Lucky se mit à descendre lentement, très lentement.

Epuisé, presque à bout de force.

[122]

Lucky laissa Bigman lui retirer sa combinaison et s'efforça de sourire pour rassurer le petit Martien, qui le dévisageait avec inquiétude.

« Je croyais pas que je te reverrais, Lucky, dit-il en avalant sa salive.

Si tu comptes pleurer, détourne la tête, dit son ami.

Je ne suis pas sorti de cette mélasse pour venir me faire arroser ici. Comment vont les générateurs principaux ?

Ils sont en bonne voie, dit Evans, mais on en a encore pour un moment. Le dernier choc a brisé une de nos

soudures.

Bien, dit Lucky, il faut arranger ça. » Il s'assit avec un profond soupir. « Les choses ne se sont pas vraiment passées comme je l'espérais.

Dans quel sens ? s'enquit Evans.

Mon plan consistait à harceler le monstre pour l'inciter à s'en aller, dit Lucky. Ça n'a pas marché et j'ai dû le tuer. Résultat : sa masse s'affaisse sur le Hilda, nous enveloppant dans une sorte de toile de tente effondrée. »

[123]

CHAPITRE XI

A la surface ?

« Tu veux dire qu'on est piégés ? » demanda Bigman, horrifié.

C'est une façon de voir les choses, concéda Lucky, avec une certaine froideur. Tu pourrais aussi dire que nous sommes à l'abri. Il ne fait aucun doute que nous sommes plus en sécurité ici que nulle part ailleurs sur Vénus. Personne ne risque de nous attaquer avec cette montagne de viande qui nous recouvre. Et quand les générateurs seront réparés, nous nous fraierons un

passage de force. Si on prenait un café, Evans ? On pourrait discuter un peu de la situation. Nous risquons de ne pas retrouver de sitôt une occasion de converser tranquillement. »

Lucky appréciait ce répit, ce moment où il pouvait se laisser aller à parler et à réfléchir.

Evans, lui, était inquiet. Une sorte de voile couvrait ses yeux bleu clair.

« Tu parais soucieux, lui dit Lucky.

Je le suis. Qu'allons-nous faire par l'Espace et le Temps ?

[124]

J'y ai songé, dit Lucky. Nous devons adresser un rapport relatif aux grenouilles-V à quelqu'un ne risquant pas de subir leur emprise mentale.

Qui donc ?

Quelqu'un ne se trouvant pas sur Vénus, bien entendu.

Est-ce que tu veux dire qu'elles contrôlent tous les habitants de Vénus ? demanda Lou, les yeux écarquillés.

Non, mais nous sommes tous à leur merci. Ces créatures

sont capables de manipuler l'esprit humain de-bien des manières différentes. » Lucky étendit son bras sur le dossier du siège de pilotage et croisa les jambes. « D'une part, elles sont en mesure d'exercer un contrôle absolu sur l'esprit d'un homme pendant une brève période. Un contrôle absolu ! Pendant .ce temps, l'individu peut être amené à commettre des actes allant à rencontre de sa propre nature, des actes mettant en danger sa propre existence et celle d'autrui ; je songe aux pilotes du caboteur qui nous a amenés sur Vénus, Bigman et moi.

Je n'y étais pour rien, précisa Evans, l'oeil sombre.

Je le sais. Mais Morriss ne l'a pas encore compris. Il est persuadé que tu n'étais pas en leur pouvoir parce que tu ne donnais aucun signe d'amnésie. Mais les grenouilles-V exercent une autre forme de contrôle mental - celle dont tu as été victime. Elle est moins intense, ce qui explique que l'individu conserve sa mémoire intacte. Seulement, du fait même de cette réduction d'intensité, elle ne permet pas d'amener la personne à agir à rencontre de sa nature - les grenouilles[125] V n'ont pas réussi à te pousser au suicide, par exemple. En

revanche, l'emprise est plus longue - elle dure plusieurs jours, au lieu de plusieurs heures. Les grenouilles-V gagnent en durée ce qu'elles perdent en intensité. Elles doivent exercer une troisième forme de contrôle...

A savoir ?

Un contrôle encore plus subtil. Si subtil que la victime en est tout à fait inconsciente ; il permet juste aux grenouilles-V d'avoir accès à son esprit. C'est ainsi qu'elles se procurent certaines informations. Prends le cas de Lyman Turner, par exemple.

L'ingénieur en chef d'Aphrodite ?

Lui-même. C'est clair, non ? Voyons, hier un homme est resté pendant plusieurs heures, assis, la main posée sur le levier d'ouverture d'un sas du dôme. Il a mis en danger toute la ville, pourtant il était environné d'alarmes de toutes parts, à tel point que personne ne pouvait l'approcher - il a fallu que Bigman se fraie un passage à travers un conduit d'aération. Tu ne trouves pas ça étrange ?

Non. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

L'homme ne travaillait au dôme que depuis quelques

mois. Il n'occupait même pas une fonction d'ingénieur. Son travail était celui d'un employé, d'un garçon de bureau. Où a-t-il trouvé l'information lui permettant de s'entourer d'un tel réseau de protection ? Comment a-t-il pu acquérir une connaissance aussi détaillée du système d'alarme de cette section du dôme ?

[126]

Là, tu marques un point, plaisanta Evans.

Un point qui a échappé à Turner. Je l'ai interrogé, juste avant d'embarquer sur le Hilda, sans lui donner la raison de mes questions, bien sûr. Il m'a parlé de l'inexpérience de notre homme, sans en mesurer les implications. Or, qui aurait possédé l'information nécessaire à cette opération, sinon l'ingénieur en chef luimême ?

Tu as raison.

Bien. Supposons maintenant que Turner soit soumis à un contrôle très subtil. Les grenouilles-V s'insinuent dans son esprit, lui subtilisent l'information voulue, et tendent une sorte de voile lui masquant l'évidence. Tu me suis ? Voyons Morriss, maintenant...

Morriss aussi ? demanda Evans, interloqué.

Peut-être. Il est persuadé que toute cette affaire est un coup des Siriens désireux de s'emparer de la nouvelle levure. C'est, chez lui, une conviction intime. Faut-il voir là une simple erreur de jugement ou le résultat d'une persuasion subtile ? Il s'est montré bien prompt à te soupçonner... un peu trop. Un conseiller devrait être plus réservé envers un collègue.

Par l'Espace ! Mais alors, qui est sûr, Lucky ? » Lucky contempla sa tasse de café vide et dit : « Personne, sur Vénus. Tel est mon avis. Nous devons faire parvenir notre rapport à l'extérieur.

Comment nous y prendre ?

[127]

Bonne question. Comment ? » Lucky réfléchit.

Evans dit enfin : « Nous sommes incapables de quitter la planète. Le Hilda est conçu pour évoluer exclusivement dans l'océan. Il ne peut se déplacer dans les airs et encore moins dans l'espace. Et si nous regagnons la ville pour nous y procurer un appareil mieux adapté à nos besoins, nous risquons de ne jamais la quitter.

Tu as raison, dit Lucky, mais nous ne devons pas

quitter Vénus. Seule notre information doit partir.

Si tu songes à la radio de bord, intervint Evans, c'est hors de question. La portée de cet engin est limitée à la planète. Ce n'est pas un émetteur subéthérique, il ne peut donc contacter la Terre. Qui plus est, notre radio n'émettra pas au-delà de l'océan. Les ondes porteuses sont conçues pour être réfléchies par la surface des eaux de manière à parcourir de plus grandes distances.

Il n'est pas nécessaire de contacter la Terre, dit Lucky. Il y a entre elle et nous un intermédiaire qui fera parfaitement l'affaire. »

Evans dévisagea son ami, intrigué. Puis, il s'écria : « Tu penses aux stations orbitales ?

Bien sûr. Elles sont deux à graviter autour de Vénus.

La distance nous séparant de la Terre doit osciller entre trente et cinquante millions de miles, mais les stations ne sont guère qu'à deux mille miles d'ici. Et je suis certain qu'il n'y a pas de grenouilles-V là-haut. Selon Morriss, elles ont horreur de l'oxygène pur, et j'imagine mal qu'on leur ait construit des aquariums spéciaux, riches en

dioxyde de carbone sur ces stations puisqu'elles fonctionnent à l'économie. La solution consisterait à leur transmettre un message qu'elles relaieraient vers la Terre.

C'est ça, Lucky, dit Evans, très excité. C'est la solution.

Leurs pouvoirs mentaux ne peuvent certainement pas porter à plus de deux milles miles de... » Mais son visage s'assombrit à nouveau. « Non, c'est impossible. Les ondes porteuses seront réverbérées par la surface de l'océan.

Suppose que nous fassions surface pour transmettre directement de là-haut.

Faire surface ?

Eh bien ?

Mais elles sont là-haut. Les grenouilles-V.

Je le sais.

Elles nous soumettront à leur volonté.

Vraiment ? ricana Lucky. À ce jour, elles ne se sont jamais attaquées à un homme averti, à un homme décidé à leur résister. La plupart de leurs victimes ont été soumises par surprise. Dans ton cas, c'est encore différent. Tu les as invitées à pénétrer dans ton esprit, selon ta propre expression. Moi, je ne serai pas pris au

dépourvu, et je n'ai nullement l'intention de leur adresser une invitation.

Tu ne résisteras pas. Tu ne sais pas ce que c'est.

Vois-tu une alternative ? »

[129]

Evans n'eut pas le temps de répondre. Bigman pénétra dans le poste de pilotage, rabattant ses manches. « Tout est arrangé, annonça-t-il. Je me porte garant des générateurs. »

Lucky se mit aussitôt aux commandes, tandis qu'Evans demeurait sur son siège, une expression de doute dans le regard.

Le ronron des moteurs se fit à nouveau entendre, pareil à un doux chant. Les trois hommes avaient l'étrange sensation d'être suspendus dans le vide tandis que le sol bougeait sous leurs pieds - une sensation inconnue dans un vaisseau spatial.

Le Hilda s'ébranla au milieu de l'eau qui bouillonnait toujours sous la masse de l'ombre géante. Il prit de la vitesse.

Bigman risqua, inquiet : « Il reste quelle distance ?

Environ un demi-mile, répondit Lucky.

Et si on passe pas ? murmura Bigman. Et si on s'enfonce dans cette gélatine et qu'on y reste fichés, comme une hache dans un tronc d'arbre ?

Alors, on recule et on remet ça », dit Lucky.

Le silence s'installa un moment, et Evans dit d'une voix sourde : « Être coincés, ici, sous l'ombre, c'est un peu comme être dans un abri. » Il semblait parler pour luimême.

Dans quoi ? demanda Lucky.

[130]

Dans un abri, dit Evans, toujours absent. C'est la grande mode sur Vénus. Ce sont de petits dômes de transite installés sous le niveau du fond marin - un peu comme des caves à cyclone ou des abris anti-atomiques sur la Terre. Ils sont censés protéger contre les déferlements d'eau au cas où le dôme céderait, à la faveur d'un séisme, par exemple. Je n'ai jamais entendu dire qu'un abri ait servi, mais les hôtels de haut standing se vantent d'en offrir à leurs locataires. »

Lucky l'écoutait sans mot dire.

Le bruit des moteurs se fit plus sourd.

« Attention ! » dit-il.

Le Hilda se mit à trembler de toute sa structure, une décélération brutale projeta Lucky contre le tableau de commande. Les articulations des poings de Bigman et d'Evans devenaient blanches et tous les muscles de leurs bras se tendaient, tandis qu'ils agrippaient le rail de sécurité de toutes leurs forces.

Le navire ralentit mais ne s'arrêta pas. Les moteurs peinaient et les générateurs poussaient de longues plaintes, Le Hilda déchirait des chairs, des vaisseaux sanguins, des nerfs qui devaient mesurer deux pieds d'épaisseur. Lucky, les mâchoires crispées, gardait l'accélérateur enfoncé en position maximale.

De longues minutes s'écoulèrent, puis les moteurs se remirent à ronfler, triomphants. Ils étaient passés. Ils avaient traversé la masse du monstre et se retrouvaient dans la mer libre.

[131]

Le Hilda s'élevait en silence, à travers les eaux ténébreuses, saturées en dioxyde de carbone, de l'océan vénusien. Les trois hommes étaient plongés dans un

silence aussi profond que celui de l'océan - un silence lourd de l'angoisse liée à l'audace avec laquelle ils s'apprêtaient à attaquer la forme de vie la plus hostile aux hommes sur Vénus. Evans n'avait pas desserré les dents depuis qu'ils s'étaient dégagés du cadavre de l'ombre.

Lucky avait bloqué les commandes du sous-marin et se tenait assis à son poste, pianotant sur son genou. Même le bouillant Bigman s'était installé, seul, à l'arrière de l'appareil, où le pare-brise lui offrait une vision panoramique de la mer.

Soudain, il s'exclama : « Lucky, regarde ça. »

Lucky alla le rejoindre. La moitié de l'océan paraissait envahie par des petites créatures phosphorescentes, épaisses et inconsistantes à la fois, tandis que l'autre était bouchée par un mur, un mur monstrueux scintillant de couleurs mouvantes.

« Tu crois que c'est l'ombre, Lucky ? demanda Bigman Elle brillait pas comme ça quand on était sous elle e: j'imagine qu'elle devrait pas se mettre à scintiller après sa mort.

C'est pourtant bien elle, Bigman, observa Lucky,

songeur. Je crois que tout l'océan se rassemble pour festoyer. »

Bigman se pencha et éprouva comme un malaise. Bien sûr! Il y avait là plusieurs centaines de milliers de tonnes de viande à consommer et les lumières scintillant à la

[132]

surface du monstre étaient celles des minuscules créatures venues se repaître de l'ombre des profondeurs.

De nouveaux venus passaient en permanence devant le hublot, filant tous dans la même direction. Ils se précipitaient vers le cadavre abandonné par le Hilda.

Les plus voraces étaient les poissons-flèches - des animaux de toutes tailles, portant sur l'arête dorsale une ligne blanche phosphorescente (ce n'était pas vraiment une arête dorsale, plutôt une excroissance cornée). A une extrémité, cette ligne blanche s'achevait par un V jaune clair, soulignant la forme de la tête. Bigman voyait une multitude de flèches longeant la coque du sous-marin et il imaginait leurs mâchoires sombres et impitoyables.

« Grande Galaxie ! s'exclama Lucky.

Sables de Mars, murmura Bigman. L'océan va se vider.

Tous les habitants des hauts-fonds se rassemblent ici. Au rythme auquel les poissons-flèches la dévorent, dans moins de douze heures, il ne restera plus rien de l'ombre.»

Soudain, la voix d'Evans résonna derrière eux. « Lucky, j'aimerais te parler.

Bien sûr, dit Lucky en se retournant. Qu'y a-t-il, Lou?

Quand tu as proposé de regagner la surface, tu as demandé si je voyais une alternative.

C'est exact.

[133]

Je puis te répondre maintenant. En fait, j'ai la réponse en main. Nous rentrons en ville.

- Eh, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » fit Bigman, enflammé.

Pour Lucky, c'était évident. Il fulminait, se maudissant de s'être laissé distraire par les charognards, alors qu'il aurait dû concentrer toute son attention sur la mission en cours.

Evans venait de lever son poing fermé sur le propre désintégrateur de Lucky, et ses yeux trahissaient une

détermination inflexible.

« Nous rentrons en ville », répéta-t-il.

[134]

CHAPITRE XII

Retour en ville ?

Lucky demanda : « Qu'est-ce qui ne va pas, Lou ? »

Evans fit un geste impatient de la main tenant le désintégrateur. « Inverse le régime des moteurs, on redescend. Et oriente la proue vers la ville. Pas toi, Lucky. Bigman va s'occuper des commandes ; ensuite, tu iras le rejoindre, que je puisse vous tenir en joue tous les deux, et surveiller en même temps le tableau de bord. »

Bigman avait à moitié levé les bras, et il tourna les yeux vers Lucky, qui gardait les mains le long du corps.

Lucky dit d'un ton sec : « Et si tu m'expliquais ce qui te prend ?

Il ne me prend rien, dit Evans. Rien du tout. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui te prend, toi. Tu es sorti, tu es allé tuer le monstre, et puis tu es revenu et tu as commencé à parler de refaire surface. Pourquoi ?

Je t'ai expliqué mes raisons.

Je n'y crois pas. Si nous faisons surface, les grenouilles-V s'empareront de nos esprits. Je le sais pour l'avoir vécu, et je sais aussi qu'elles contrôlent en ce moment même ton esprit, Lucky.

[135]

Quoi ? explosa Bigman. T'es dingue ?

Je sais ce que je fais, dit Evans, en observant toujours Lucky avec méfiance. Si tu réfléchissais froidement, Bigman, tu comprendrais que Lucky doit être sous l'influence des grenouilles-V. N'oublie pas qu'il est aussi mon ami. Je le connais depuis plus longtemps que toi, Bigman, et cela m'attriste d'agir ainsi, mais je n'ai pas le choix. Il le faut. »

Bigman observa les deux hommes, ne sachant que penser. Enfin, il demanda d'une voix faible :

« Lucky, est-ce que les grenouilles-V se sont vraiment emparées de ton esprit ?

Non, dit Lucky.

Qu'espérais-tu qu'il te réponde ? demanda Evans avec fougue. Bien sûr, qu'elles le manipulent. Pour tuer le monstre, il a pratiquement dû remonter à la surface... tout

près des grenouilles-V, qui l'attendaient pour s'emparer de sa volonté. Elles l'ont laissé tuer le monstre. Pourquoi pas ? Elles préféraient le contrôler, lui, plutôt que l'ombre, c'est ainsi que Lucky est revenu nous parler de faire surface. Si nous l'écoutons, nous sommes perdus - les seuls hommes connaissant la vérité seront réduits à l'impuissance.

Lucky ? bafouilla Bigman, suppliant son ami de le rassurer.

Tu te trompes, Lou, répondit calmement Lucky. Ce que tu fais en ce moment prouve que toi, tu es sous leur

[136]

emprise. Tu as déjà été soumis au contrôle des grenouilles-V. Elles connaissent ton cerveau, elles peuvent y pénétrer à volonté. Peut-être ne l'ont-elles jamais vraiment quitté. Tu ne fais que ce qu'elles te commandent. »

-Evans raffermit sa prise sur la crosse du désintégrateur.

«Désolé, Lucky, mais ça ne prend pas. On rentre en ville.

Si tu n'es pas sous leur contrôle, Lou, glissa Lucky, si ton esprit est libre, alors tu me désintégreras si je cherche

à faire surface malgré toi, pas vrai ? »

Evans ne répondit pas.

« Tu n'auras pas le choix, ajouta Lucky. Ce sera ton devoir à l'égard du Conseil et de l'Humanité. En revanche, si tu es en leur pouvoir, elles peuvent t'obliger à me menacer pour me faire modifier la course du navire, mais pas à me tuer. Tuer un ami, membre du Conseil qui plus est, irait trop à rencontre de ta nature... Allons, donne-moi ce désintégrateur. »

Lucky s'avança vers Lou, la main tendue.

Bigman les observait, horrifié.

Evans reculait. Il hurla : « Je te préviens, Lucky, je vais tirer.

Moi, je prétends que tu ne tireras pas. Donne-moi ce désintégrateur. »

Evans était acculé contre la paroi. Il hurlait avec toujours plus de vigueur : « Je vais tirer. Je vais tirer.

Arrête, Lucky », s'écria Bigman.

[137]

Mais Lucky s'était déjà arrêté et il reculait. Il reculait lentement, très lentement.

La vie avait soudain quitté les yeux d'Evans, qui se tenait debout, figé comme une statue, le doigt sur la gâchette. Sa voix était froide : « On rentre en ville. »

Lucky dit : « Ramène le navire en ville, Bigman. »

Bigman se précipita aux commandes. Il murmura :

« Il est vraiment en leur pouvoir, pas vrai ?

Je le craignais. Elles ont intensifié leur contrôle pour le contraindre à tirer. Et il tirera, cela ne fait aucun doute. Il est en état d'amnésie pour l'instant. Il ne gardera aucun souvenir de cet épisode.

Nous entend-il ? » Bigman se souvint des pilotes du caboteur à leur arrivée sur Vénus et de leur mépris apparemment total du monde extérieur.

« Je ne crois pas, dit Lucky, mais il surveille le tableau de bord et si nous dévions de la direction de la ville, il tirera. Sois-en sûr.

Alors que faisons-nous ?

On rentre en ville. Vite ! » Les mots étaient sortis, froids, des lèvres pâles, figées d'Evans.

Lucky, immobile, les yeux fixés sur le canon du désintégrateur, parla d'une voix faible et calme à Bigman.

Le petit Martien lui répondit par d'imperceptibles signes de tête.

Le Hilda faisait, en sens inverse, le trajet vers la ville.

[138]

Lou Evans, conseiller, était collé à la paroi, le visage blême et grave ; ses yeux implacables surveillaient tour à tour Lucky, Bigman et les commandes. Son corps, totalement au pouvoir de ceux qui contrôlaient son esprit, n'éprouvait même pas le besoin de changer l'arme de main.

Lucky tendit l'oreille pour étudier le faible écho, capté par le radar du Hilda, du faisceau d'ondes émis par l'antenne d'Aphrodite, sur une fréquence particulière, depuis le point le plus élevé du dôme de la ville. Le trajet de retour était aussi clair que si Aphrodite avait été visible et distante d'à peine cent pieds.

La plainte basse de l'écho indiquait clairement à Lucky que le Hilda ne se dirigeait pas directement sur la ville. La différence était infime, et il espérait qu'elle passerait inaperçue pour Evans. Il l'espérait de tout son être.

Lucky essaya de suivre le regard vide d'Evans vers le

tableau de bord. Il surveillait l'indicateur de profondeur.

C'était un grand cadran, tout simple, mesurant

exclusivement la pression de l'eau - assez simple, en fait,

pour permettre à Evans de constater que le nez du sousmarin ne pointait pas vers la surface.

Lucky était certain que si l'aiguille de l'indicateur de

profondeur devait varier dans la mauvaise direction,

Evans n'hésiterait pas à faire usage de son désintégrateur.

Lucky s'efforçait de penser aussi peu que possible à leur

situation, pour éviter de laisser les grenouilles-V capter

ses réflexions. Il ne pouvait pourtant s'empêcher de se

demander pourquoi Evans ne les tuait pas sans plus

[139]

attendre. Ils avaient été condamnés à mourir sous l'ombre

géante et voilà qu'on se contentait de les ramener en ville.

Evans ne tirerait-il pas dès que les grenouilles-V auraient

vaincu quelque dernier scrupule dans son esprit ?

L'écho radar enregistra un nouvel écart par rapport à la

direction de la ville. Les yeux de Lucky se tournèrent

rapidement vers Evans. Était-ce un effet de son

imagination, ou une lueur s'était-elle allumée dans ses

yeux ?

Une seconde plus tard, Lucky avait la certitude qu'il n'avait pas rêvé ; le poing d'Evans se crispait sur la poignée de l'arme.

Il s'apprêtait à tirer.

Tandis que cette pensée traversait l'esprit de Lucky, dont les muscles se tendaient involontairement, et vainement, pour parer le coup, le navire s'échoua. Evans, surpris, fut renversé par le choc. Le désintégrateur lui échappa.

Lucky fut prompt comme l'éclair. Le choc qui avait jeté Evans en arrière, l'avait jeté, lui, vers l'avant. Il bondit sur son ami et enserra son bras dans une poigne de fer.

Mais Evans n'était pas une mauviette, et il lutta avec toute la fureur que distillaient en son être les créatures dominant son esprit. Il ramena ses genoux sur sa poitrine et, d'un coup de reins, lança ses jambes vers le haut, envoyant Lucky dans les airs. Un mouvement fortuit du navire donna encore plus de force à son mouvement, et le conseiller captif reprit le dessus.

[140]

Le poing d'Evans s'abattit, mais l'épaule de Lucky amortit

le coup. Lucky souleva à son tour ses jambes et les referma solidement autour de la taille de son ami, en ciseau.

Le visage d'Evans se tordit de douleur. Il se débattait, mais Lucky, qui tenait bon, réussit à renverser son adversaire. Il s'assit sur lui en maintenant sa prise.

Il s'écria : « J'ignore si tu es capable de m'entendre ou de me comprendre, Loti... »

Evans paraissait absent. En un ultime effort, il parvint à se soustraire à l'étreinte de Lucky, qu'il envoya au sol.

Lucky roula sur lui-même et se redressa avec agilité. Il saisit le bras d'Evans, pivota et fit basculer le conseiller pardessus son épaule. Evans s'écrasa au tapis et y resta, cette fois, étendu pour le compte.

« Bigman ! cria Lucky, respirant avec peine, et rejetant ses cheveux vers l'arrière d'un mouvement sec.

Me voici, dit le petit homme, en souriant et en agitant le désintégrateur d'Evans. J'étais prêt, au cas où...

Très bien. Range cette arme et occupe-toi de Lou.

Assure-toi qu'il n'a rien de cassé. Puis ligote-le. »

Lucky avait déjà repris les commandes et, avec mille

précautions, arrachait le Hilda au cadavre de l'ombre

géante tuée quelques heures plus tôt.

Le calcul de Lucky avait été bon. Il s'était dit que les

grenouilles-V, occupées à contrôler l'esprit d'Evans,

n'auraient pas une idée précise de la taille de l'ombre. En

[141]

outre, elles ne connaissaient rien aux voyages sousmarins, et ne comprendraient pas la raison du petit

détour de Bigman. Tout s'était joué sur quelques mots

prononcés par Lucky au moment où il avait ordonné à

Bigman, sous la menace du désintégrateur d'Evans, de

reprendre la route de la ville.

Il lui avait dit : « Marche à l'ombre. »

Le Hilda changea à nouveau de cap et pointa le nez vers la

surface.

Evans, attaché à son siège, contemplait Lucky, une

expression honteuse sur le visage. « Désolé, dit-il.

Nous comprenons, Lou. Ne t'en fais pas, dit Lucky,

d'un ton bonhomme. Mais nous ne pourrons te laisser

libre, pendant quelque temps. Tu le comprends, pas vrai ?

Bien sûr. Par l'Espace, attachez-moi solidement. Je le

mérite. Crois-moi, Lucky, je ne me souviens de presque rien.

Repose-toi, vieux », et Lucky donna une petite claque sur l'épaule de son ami. « Nous te réveillerons en arrivant à la surface, si c'est nécessaire. »

Quelques minutes plus tard, il se tourna vers Bigman avec calme : « Cherche tous les désintégrateurs qui se trouvent à bord du Hilda, Bigman. Toutes les armes. Fouille bien partout.

Que comptes-tu faire ?

Les larguer, dit Lucky.

[142]

Quoi ?

Tu m'as bien entendu. Nos adversaires risquent de s'emparer de ton esprit. Ou du mien. Si c'est le cas, je ne veux pas revivre une scène semblable à celle qui vient de s'achever. De toute façon, nos armes sont inutiles contre les grenouilles-V. »

Deux désintégrateurs, plus les fouets électriques de chacune des combinaisons, furent éjectés dans l'océan.

« Je me sens nu », grommela Bigman, en regardant à

travers le pare-brise comme s'il cherchait les armes disparues. Un éclair phosphorescent fila devant lui, indiquant le passage d'un poisson-flèche. Ce fut tout.

La pression d'eau chutait rapidement. Ils s'étaient trouvés à deux mille huit cents pieds de profondeur, ils n'étaient plus qu'à deux mille pieds de la surface.

Bigman regardait toujours intensément à travers le parebrise.

« Que cherches-tu ? lui demanda Lucky.

Je croyais qu'en approchant de la surface, ça s'éclaircirait là-dehors, dit Bigman.

J'en doute. La couverture d'algues arrête les rayons du soleil, expliqua Lucky. Nous resterons dans les ténèbres tant que nous n'aurons pas émergé.

Tu crois pas qu'on risque de heurter un chalutier, Lucky ?

[143]

J'espère que non, »

Ils étaient à quinze cents pieds.

Bigman continua à parler d'un ton léger, désireux, de toute évidence, de détourner le cours de ses pensées : « Dis, Lucky, comment ça se fait qu'il y a tant de dioxyde de

carbone dans l'air de Vénus ? Je veux dire, avec toute cette végétation... Est-ce que les plantes sont pas censées transformer le dioxyde de carbone en oxygène ?

Sur la Terre, oui. Cependant, si mes souvenirs de xénobotanique sont bons, les végétaux vénusiens ont un métabolisme différent. Les végétaux terrestres libèrent leur oxygène dans l'air ; les végétaux vénusiens le stockent dans leurs tissus, sous la forme de composés oxygénés. »

Il parlait lui aussi d'un air absent, comme si cette conversation incongrue l'aidait à chasser de son esprit des réflexions trop profondes. « C'est pour ça qu'aucun animal vénusien ne respire. Ils trouvent dans leur

nourriture

tout

l'oxygène

nécessaire

à

leur

fonctionnement.

Qu'en sais-tu ? demanda Bigman, surpris.

En fait, leurs aliments sont sans doute trop oxygénés

pour eux, ce qui explique qu'ils raffolent des aliments pauvres en oxygène, comme l'huile de moteur dont tu as nourri la grenouille-V. C'est tout au moins ma théorie. »

Ils n'étaient plus qu'à huit cents pieds de profondeur.

Lucky dit : « Au fait, tu t'en es bien tiré. Je parle de la manière dont tu as percuté l'ombre, Bigman.

[144]

C'est rien », dit le petit Martien, en rougissant de plaisir.

Il regarda le cadran de pression. Cinq cents pieds. Le silence s'installa dans le poste de pilotage. Il fut bientôt rompu par un bruit de raclement au-dessus de leur tête, l'ascension jusque là régulière se ralentissait, les moteurs commençaient à peiner et tout à coup, un rai de lumière aveuglant balaya le pare-brise. De petites gouttes tombaient la surface de l'océan.

« Il pleut, dit Lucky. Et maintenant, j'ai bien peur qu'il faille nous attendre à ce que les grenouilles-V viennent à nous.

- Eh, eh... les voici », annonça Bigman.

Agrippée à la tige d'une algue, ses longues pattes

ramenées sous elle, une grenouille-V se pressait contre le pare-brise et regardait gravement à l'intérieur du navire de ses petits yeux sombres.

[145]

CHAPITRE XIII

Rencontre d'esprits

Le Hilda était ballotté sur les flots de l'océan vénusien. La pluie, violente, frappait la coque du sous-marin à un rythme évoquant celui d'une averse sur la Terre. Pour Bigman, qui était Martien, la pluie et l'océan étaient des éléments hostiles ; pour Lucky, des rappels de la planète mère.

Bigman s'exclama : « Regarde cette grenouille-V, Lucky. Regarde-la !

- Je la vois », dit Lucky avec calme.

Bigman essuya la vitre à l'aide de sa manche, et s'approcha jusqu'à se trouver nez à nez avec la petite créature.

Il se redressa soudain. « Eh, je ferais mieux de pas trop m'approcher. »

Il recula. Tout à coup, il enfonça ses doigts dans la

bouche, et entreprit de tirer consciencieusement ses lèvres vers l'extérieur, tirant la langue, faisant mine de loucher, et agitant les doigts.

La grenouille-V l'observait avec une certaine gravité. Elle n'avait pas bougé un muscle depuis son apparition, se laissant balancer par le vent en affectant une attitude

[146]

solennelle. Elle ne paraissait pas le moins du monde dérangée par l'eau qui s'abattait sur elle.

Bigman faisait des grimaces toujours plus horribles, en se moquant de la créature.

La voix de Lucky résonna par-dessus son épaule :

«Qu'est-ce que tu fais, Bigman ? »

Le petit Martien sursauta, tira les doigts de sa bouche et reprit son expression normale - qui était déjà celle d'un farfadet. Il expliqua en ricanant : « Je montrais à cette grenouille-V ce que je pense d'elle.

Eh bien, dis-toi que j'en ai autant à ton service. »

Le coeur de Bigman bondit dans sa poitrine. Il avait noté la nuance de désapprobation dans la voix de son ami.

Dans une situation de crise, au beau milieu du danger,

Bigman grimaçait comme un imbécile. Il sentit la honte l'envahir.

Il bafouilla : « Je sais pas ce qui m'a pris, Lucky.

Ce sont elles, qui t'ont pris, ou plutôt ton esprit, répondit Lucky avec fermeté. Comprends-moi bien, les grenouilles-V te sondent pour déceler tes faiblesses. J'ignore comment elles s'y prennent, mais elles trouvent le moyen de s'introduire dans ton esprit, et une fois qu'elles y sont, elles s'y incrustent avec une force telle que tu n'es plus capable de les chasser. Ne suis aucune de tes impulsions sans réfléchir.

D'accord, Lucky, grommela Bigman.

Bien, que fait-on maintenant ? » Lucky regarda autour de lui. Evans dormait d'un sommeil agité,

[147]

respirant avec peine. Les yeux de Lucky se posèrent sur lui un moment, puis poursuivirent leur examen des lieux.

Bigman hasarda, presque timidement : « Lucky ?

Oui ?

Est-ce que tu ne dois pas joindre la station orbitale ?»

Lucky contempla son petit acolyte sans paraître

comprendre à quoi il faisait allusion. Puis, les rides qui barraient son front s'estompèrent et il s'exclama : « Grande Galaxie ! J'avais oublié, Bigman. J'avait tout à fait oublié. »

Bigman pointa le pouce en direction du pare-brise où la grenouille-V les observait toujours, impassible. « Tu veux dire que cette créature... ?

Je veux dire que ces créatures... Par l'Espace, elles doivent être plusieurs milliers là-dehors ! »

Bigman eut presque honte d'éprouver de la satisfaction à constater que Lucky s'était lui aussi laissé piéger par les grenouilles. Sa propre défaillance en paraissait moins grave. En fait, Lucky n'avait pas le droit de...

Bigman interrompit ses réflexions, sidéré. Il se montait la tête contre Lucky. Cela ne lui ressemblait pas. C'étaient elles !

Il chassa toute pensée de son esprit et se concentra sur son ami, dont les doigts manipulaient l'émetteur, s'efforçant d'effectuer les branchements nécessaires à une émission vers l'espace.

Puis, Bigman se retourna vivement en percevant un son

nouveau et étrange derrière lui.

[148]

C'était une voix monocorde. « Ne touchez pas à votre machine qui envoie des sons au loin. Nous ne le voulons pas. »

Bigman en resta bouche bée. Quand il retrouva ses esprits, il demanda : « Qui a dit ça ? Où êtes-vous ?

Du calme, Bigman, coupa Lucky. C'était dans ta tête.

Pas la grenouille-V ! s'écria-t-il, désespéré.

Grande Galaxie, qui d'autre ? »

Et Bigman se tourna à nouveau vers le pare-brise à travers lequel il voyait les nuages, la pluie et la petite bête agrippée à sa tige d'algue.

Une fois déjà, Lucky avait éprouvé la sensation provoquée par l'ingérence de créatures étrangères dans son esprit.

C'était le jour où il avait fait la connaissance des êtres immatériels vivant au fond des cavernes de Mars. Là, son esprit avait été mis à nu, mais c'avait été indolore, plaisant même. II avait eu conscience de son impuissance, mais n'avait pas éprouvé la moindre sensation de peur.

Aujourd'hui, c'était différent. Les doigts mentaux qui

s'enfonçaient sous son crâne pénétraient son esprit de

force, et il en ressentait une douleur vive, en même temps

que de la haine et de la fureur.

La main de Lucky avait lâché l’émetteur et il n'éprouvait

pas la nécessité d'achever son geste. En fait, il avait oublié

ce qu'il s'apprêtait à faire.

La voix résonna à nouveau dans sa tête.

« Faites des vibrations avec votre bouche.

[149]

Vous voulez dire, parlez ? interrogea Lucky. Percevezvous nos pensées quand nous ne parlons pas ?

Très vaguement. Cela nous est difficile, à moins

d'avoir eu l'occasion d'étudier votre esprit. Quand vous

parlez, vos pensées sont plus claires, nous les entendons.

Nous, nous vous entendons sans difficulté, précisa

Lucky.

Oui. Nous pouvons émettre nos pensées avec force et

netteté. Vous en êtes incapables.

Avez-vous entendu tout ce que j'ai dit jusqu'à

présent?

Oui.

Que voulez-vous de moi ?

Vos pensées nous ont appris l'existence, loin d'ici, d'une organisation rassemblant des êtres semblables à vous... de l'autre côté du ciel. Vous l'appelez le Conseil. Nous désirons en savoir plus. »

Lucky éprouva une petite étincelle de satisfaction au plus profond de son être. Voilà une de ses questions qui trouvait sa réponse. Tant qu'elles se l'étaient représenté comme un individu isolé, elles n'avaient pas craint de le tuer. Mais elles avaient découvert, au cours de ces dernières heures, qu'il en savait trop et elles étaient inquiètes. Les autres membres du Conseil seraient-ils aussi subtils que lui ? Quelle était la nature de ce Conseil ?

[150]

Lucky comprenait la curiosité de ses ennemis, leur prudence soudaine, leur besoin d'en apprendre plus avant de le tuer, il n'était pas étonnant Que l'ennemi ait hésité à forcer Evans à presser la détente du désintégrateur. Seulement, il avait hésité un instant de trop.

Lucky s'efforça de ne pas pousser plus avant ses réflexions sur ce sujet. Peut-être disaient-elles vrai en affirmant

avoir des difficultés à lire ses pensées, mais peut-être mentaient-elles.

Il demanda : « Qu'avez-vous contre mes semblables ?

Nous ne disons que ce qui est vrai. »

Lucky serra les dents. Avaient-elles surpris sa dernière idée relative à l'éventualité qu'elles mentent ? Il devrait se montrer encore plus prudent.

La voix poursuivit : « Nous n'aimons pas vos semblables. Ils ne respectent pas la vie. Ils mangent de la viande. Être intelligent et manger de la viande, c'est mal. Quiconque mange de la viande doit tuer pour survivre, et un Carnivore intelligent est plus dangereux qu'un autre, car il est capable d'imaginer plus de moyens de mettre un terme à la vie. Vous possédez de petits tubes susceptibles de supprimer plusieurs vies d'un coup.

Mais nous ne tuons pas les grenouilles-V.

Vous n'hésiteriez pas, si n o u s vous laissions faire.

Vous vous tuez mêmes les uns les autres. »

[151]

Lucky évita tout commentaire à ce propos. Il dit plutôt : « Alors, qu'attendez-vous de mes semblables ?

Vous devenez trop nombreux sur Vénus, dit la voix.

Vous vous propagez et occupez de plus en plus de place.

Nous ne nous étendrons guère plus, expliqua Lucky.

Nous ne pouvons construire des villes que sur les hautsfonds. Les profondeurs demeureront toujours votre

domaine, et elles représentent neuf dixièmes de l'océan.

En outre, nous sommes en mesure de vous aider. Si vous

maîtrisez l'esprit, nous maîtrisons la matière. Vous avez

vu nos villes, et les machines de métal brillant qui

voyagent dans les airs et dans l'eau vers des mondes

situés de l'autre côté du ciel. Songez combien notre savoir

pourrait vous être utile.

Nous n'avons besoin de rien. Nous vivons et nous

pensons. Nous ne connaissons ni la peur ni la haine. Que

nous faut-il de plus ? Que ferions-nous de vos villes, de

votre métal et de vos machines ? En quoi peuvent-ils

améliorer notre existence ?

Avez-vous donc l'intention de nous tuer ?

Nous ne désirons pas mettre un terme à la vie. Il nous

suffit de contrôler vos esprits, c'est le meilleur moyen de

vous rendre inoffensifs. »

Lucky eut la vision fugace (personnelle ou suggérée ?) d'une race d'hommes vivant sur Vénus, dominée par les créatures indigènes, réduisant de plus en plus ses relations avec la Terre et se transformant, au fil des générations, en une société d'esclaves mentaux.

[152]

Il déclara, en affichant une confiance qu'il n'éprouvait pas tout à fait : « Les hommes ne se laisseront jamais dominer mentalement.

C'est la seule solution pour vous, et vous devez nous aider.

Nous refusons.

Vous n'avez pas le choix. Vous devez nous parler de ces pays au-delà du ciel, du mode d'organisation de vos semblables, de ce qu'ils entendent faire contre nous, et de la manière dont nous pouvons nous protéger contre eux.

Vous n'avez aucun moyen de me contraindre.

Vraiment ? demanda la voix. Réfléchissez. Si vous ne nous livrez pas l'information que nous souhaitons, nous vous obligerons à redescendre au fond de l'océan dans votre engin de métal brillant, et là, à ouvrir les portes.

Et nous mourrons ? demanda Lucky, sombre.

Votre mort est désormais indispensable. Vous en savez trop sur nous pour être autorisés à contacter vos semblables. Vous risqueriez de les inciter à prendre des mesures de représailles. Ce ne serait pas bien.

Je n'ai donc rien à perdre en refusant de parler.

Vous avez beaucoup à perdre, au contraire. Si vous refusez de nous livrer ce que nous souhaitons, nous serons contraintes de pénétrer de force dans votre esprit. Ce procédé est beaucoup moins efficace. Nous risquerions de passer à côté d'une information précieuse. Pour

[153]

réduire ce risque, nous devrons démonter votre esprit, élément par élément, et ce sera très déplaisant pour vous. Il serait préférable pour tout le monde que vous acceptiez de coopérer.

Non ! » Lucky hocha la tête.

Il se passa un temps. Puis, la voix reprit :

« Vos semblables n'hésitent pas à mettre un terme à la vie d'autrui, pourtant la mort les effraie. Si vous nous aidez, nous vous épargnerons cette terreur. Quand vous

descendrez au fond de l'océan pour mourir, nous chasserons toute notion de peur de votre esprit. En revanche, si vous refusez de coopérer, nous intensifierons votre peur.

Non ! » répéta Lucky avec plus de force.

Il se passa un autre temps. Puis, la voix reprit à nouveau :

« Nous ne vous demandons pas ces informations par crainte pour notre propre sécurité, mais pour nous éviter de devoir prendre des mesures déplaisantes. Si nous restons dans le doute quant à la manière de nous protéger contre les vôtres qui vivent de l'autre côté du ciel, nous serons contraintes de mettre un terme à la menace qu'ils représentent pour nous en détruisant tout ceux d'entre vous qui vivent sur cette planète. Nous ferons déferler l'océan dans leurs villes, comme nous avons déjà failli le faire dans l'une d'elles. La vie s'éteindra pour les vôtres, pareille à une flamme qu'on mouche. Elle sera étouffée et ne brûlera jamais plus.

Allez-y, gronda Lucky en éclatant de rire.

[154]

Que nous y allions ?

Allez-y, faites-moi parler. Obligez-moi à saborder ce navire. Obligez-moi à faire n'importe quoi !

Vous nous en croyez incapables ?

Je vous en sais incapables.

Regardez autour de vous et voyez ce que nous avons déjà réalisé. Celui qui est ligoté est en notre pouvoir. L'autre, qui se tient à vos côtés, aussi. »

Lucky se tourna aussitôt. Durant tout le temps qu'avait duré cette conversation, il n'avait pas entendu une seule fois la voix de Bigman. C'était comme s'il avait tout à fait oublié l'existence du petit Martien, qui était maintenant allongé sans connaissance, à ses pieds.

Lucky tomba à genoux, une vague de terreur s'était emparée de son être. « Vous l'avez tué ?

Non, il vit. Il n'est même pas blessé. Mais, vous le voyez, vous êtes seul désormais. Vous ne pouvez plus compter sur l'aide de personne. Ils n'ont pas su nous résister, vous céderez aussi.

Non, râla Lucky, blême. Vous ne me ferez pas faire quoi que ce soit.

C'est votre dernière chance. Décidez-vous. Allez-vous

nous aider et connaître une fin paisible ? Ou allez-vous nous refusez votre aide, et aller à une fin douloureuse, d'autant plus tragique qu'elle marquera l'arrêt de mort de

[155]

tous vos semblables dans les villes sous-marines ? Que décidez-vous ? Allons, répondez ! »

Les mots résonnaient dans l'esprit de Lucky, qui s'apprêtait à lutter seul, sans ami, contre les assauts d'une puissance mentale qu'il ignorait comment combattre, sinon en lui opposant une obstination féroce.

[156]

CHAPITRE XIV

Duel d'esprits

Comment dresse-t-on une barrière contre les agressions mentales ? Lucky désirait résister, mais il ne pouvait bander ses muscles, se mettre en garde, rendre coup pour coup. Il devait se contenter de rester tel qu'il était, s'opposant à toutes les impulsions envahissant son esprit qu'il ne reconnaissait pas comme siennes.

Comment distinguer sa propre volonté de celle de l'ennemi ? Que désirait-il faire, lui ? Que désirait-il le plus

ardemment ?

Rien ne lui venait à l'esprit. Il devait y avoir quelque chose à faire. Il n'avait pas fait surface sans un plan. Fait surface?

Il avait donc fait surface. À l'origine, il se trouvait au fond de l'océan.

Il sondait les profondeurs de son esprit. Oui, c'était cela.

Il était dans un sous-marin et avait fait surface après avoir évolué dans les bas-fonds. Bien. Ensuite ?

Pourquoi avoir fait surface ? Il croyait se souvenir vaguement d'avoir été plus en sécurité dans le fond.

Il baissa la tête au prix de mille difficultés, ferma les yeux et les rouvrit. Sa tête était lourde. Il devait transmettre un

[157]

message quelque part... quelque part... un message à propos de quelque chose.

II devait transmettre un message.

Un message.

Et soudain, tout lui revint. C'était comme si, à des miles et des miles au plus profond de son être, il avait donné un grand coup d'épaule dans une porte et qu'elle cédait. Il se

produisit comme un éclair dans son esprit, e; il se souvint

de ce qu'il avait oublié.

Transmettre un message à la station orbitale, bien sûr.

II grogna d'une voix éraillée : « Vous ne me tenez pas encore. Vous m'entendez ? Je me souviens, et cette fois, je n'oublierai plus. »

Il ne reçut pas de réponse.

Il hurla de façon presque incohérente. Son cerveau établissait une analogie entre sa situation présente et celle d'un homme luttant contre une surdose de somnifères. Il faut garder les muscles actifs, songea-t-il. Marcher. Marcher.

Dans son cas, c'était son esprit qu'il devait garder actif, ses fibres mentales qu'il devait faire travailler. Faire quelque chose. Faire quelque chose. Si tu t'arrêtes un seul instant, elles s'emparent de toi.

Il continua à hurler, et les cris devinrent bientôt des mots.

« Je réussirai. Je réussirai. »

Réussir quoi ? Il sentait ses idées lui échapper à nouveau.

[158]

Il se répéta fiévreusement : « Contacter la station...

contacter la station... », mais les mots redevenaient des sons dépourvus de sens.

Il bougeait. Son corps se déplaçait avec maladresse, comme si ses articulations avaient été de bois, et qu'il fut cloué sur place - pourtant il tournait. Il fit face à la radio. Il la vit nettement l'espace d'un instant, puis tout se brouilla. Il concentra son esprit sur sa mission et tout redevint clair. Il aperçut l'émetteur, le bouton de réglage de fréquence... Il se souvint de la manière de faire fonctionner l'appareil.

II fit un pas vers celui-ci et fut submergé par une douleur vive au milieu du front, comme si on enfonçait dans sa tête un fer chauffé à blanc.

Il chancela, et tomba à genoux, puis se releva désespérément.

Les yeux brouillés par la souffrance, il devinait l'émetteur plus qu'il ne le voyait. Une jambe bougea, puis une autre. La radio semblait être à plusieurs centaines de yards de lui, enveloppée dans un brouillard épais et sanglant. A chaque pas, la douleur se faisait plus intense dans la tête de Lucky.

Il luttait pour la surmonter, pour concentrer son regard sur la radio, pour ne penser à rien d'autre qu'à la radio. Il obligea ses jambes à avancer, ignorant la tension entravant ses mouvements et l'attirant vers le sol.

Enfin, il avança la main, et alors que ses doigts n'étaient plus qu'à six pouces du tableau de bord, Lucky sut qu'il

[159]

avait épuisé sa réserve de volonté. Quoi qu'il fasse, son corps épuisé n'irait pas plus loin. Tout était perdu. C'était la fin.

Toute vie sur le Hilda était paralysée. Evans gisait inconscient sur son siège, Bigman était affalé sur le sol et bien que Lucky luttât obstinément pour demeurer debout, le tremblement de ses doigts était chez lui le seul signe de vie.

La voix froide résonna à nouveau dans l'esprit de Lucky, monocorde, inexorable : « Vous êtes impuissant, mais vous ne perdrez pas conscience comme vos compagnons. Vous souffrirez jusqu'à ce que vous ayez décidé de saborder votre vaisseau, de nous dire ce que nous désirons savoir et de mettre un terme à votre existence.

Nous sommes patientes. Vous ne disposez d'aucun moyen de nous résister. Vous ne disposez d'aucun moyen de nous combattre. Ni menace ! Ni corruption ! »

Au sein de l'effroyable torture le déchirant, Lucky sentit une idée nouvelle s'insinuer dans son esprit épuisé. Ni corruption ? Ni menace ? Ni corruption ?

Malgré sa semi-conscience brumeuse, l'étincelle mit le feu aux poudres dans son esprit.

Il se détourna de la radio et orienta ses idées dans une tout autre direction, aussitôt le voile de douleur se souleva d'un rien. Lucky s'éloigna d'un pas hésitant et la douleur s'estompa un peu plus. Il continua à marcher.

Lucky s'efforçait de ne pas penser, d'agir de façon automatique, sans préméditer ses mouvements. Les

[160]

grenouilles-V se concentraient sur la nécessité de l'empêcher d'approcher de la radio. Elles étaient inconscientes de l'autre danger qui les guettait.

L'implacable ennemi ne devait pas deviner ses intentions, pour ne pas tenter de l'arrêter. Lucky devait agir avec célérité. Il ne fallait pas qu'elles l'arrêtent.

Il atteignit la pharmacie de bord et l'ouvrit. Sa vue était trouble, et il perdit de précieuses secondes à chercher à tâtons.

La voix demanda : « Avez-vous pris votre décision ? » et la douleur déchira à nouveau l'esprit du jeune conseiller.

Lucky avait trouvé ce qu'il cherchait : un gros récipient contenant de la vaseline. Ses mains s'agitèrent pour découvrir la petite goupille scellant le micro-champ paramagnétique assurant la fermeture hermétique du flacon.

C'est à peine s'il la sentit, enfin, sous son doigt. A peine s'il la vit glisser de côté et tomber. A peine s'il entendit le bruit du métal heurtant le métal. Il comprit vaguement que le flacon était ouvert, et maladroitement, leva la main vers le vide-ordures.

La douleur était à nouveau intense.

Son bras gauche avait trouvé le panneau de l'éjecteur ; son bras droit, tremblant, levait le précieux flacon vers l'orifice de six pouces.

Son bras se déplaça pendant une éternité. Lucky ne voyait plus. Une nuée rouge recouvrait tout.

[161]

Il sentit sa main et le flacon qu'elle tenait heurter la paroi. Il poussa, mais elle ne voulait pas aller plus loin. Les doigts de sa main gauche descendirent de l'ouverture de l'éjecteur vers le flacon.

Il ne pouvait le lâcher maintenant. Si le flacon lui échappait, il n'aurait jamais la force de le ramasser. Il le tenait à deux mains et le tirait vers le haut, tandis qu'il se sentait sombrer de plus en plus dans l'inconscience.

Puis le flacon tomba !

A un million de miles de là, lui sembla-t-il, il perçut le sifflement de l'air comprimé, et comprit que le flacon venait d'être éjecté dans l'océan vénusien.

Le voile de douleur enveloppait toujours son esprit, puis il se leva, en un éclair.

Lucky se redressa peu à peu et s'éloigna de la paroi - le visage et le corps trempés de sueur, l'esprit épuisé.

Aussi vite que le lui permettaient ses jambes affaiblies, il gagna l'émetteur radio et cette fois rien ne l'arrêta.

Evans était assis sur son siège, la tête enfouie dans les

mains. Il avait englouti des litres d'eau et répétait inlassablement : « Je ne me souviens de rien. Je ne me souviens de rien. »

Bigman, nu jusqu'à la ceinture, se frottait la tête et la poitrine avec un linge humide. Un faible sourire apparut sur son visage. « Moi, je me souviens de tout. J'étais debout, là, et je t'écoutais parler à la voix, Lucky, quand,

[162]

tout à coup, je me suis affaissé. Je ne ressentais rien. J'étais incapable de bouger la tête. Je ne pouvais même plus cligner des yeux, mais j'entendais tout ce qui se disait. J'entendais la voix aussi clairement que toi. Je t'ai vu avancer vers l'émetteur... »

Il reprit son souffle et secoua la tête.

« Je n'y suis pas arrivé..., pas cette fois », dit Lucky, avec calme.

« Je ne sais pas, tu es sorti de mon champ de vision et après, j'ai attendu que tu commences à émettre. Il ne s'est rien passé, et je me suis dit que tu devais être en leur pouvoir, toi aussi. Je nous imaginais couchés là, morts vivants. Tout était fini et je ne parvenais même pas à

remuer le petit doigt. Je pouvais tout juste respirer. Puis, tu es repassé devant moi, et j'ai eu envie de rire, de pleurer et de hurler tout à la fois, mais j'étais toujours paralysé. Je t'ai vu gagner la paroi. Je n'avais aucune idée de ce que tu fabriquais, mais quelques minutes plus tard, c'était fini. Mon esprit était libre. Woaw !

Et nous regagnons vraiment Aphrodite, maintenant ? s'enquit Evans, inquiet. C'est vrai ?

A moins que les instruments ne mentent, dit Lucky, et je ne crois pas que ce soit le cas. Quand nous serons en ville et que nous disposerons d'un peu de temps, nous aurons droit, tous les trois, à une bonne visite médicale.

Tout ce que je veux, c'est deux journées de sommeil, déclara Bigman.

Tu les auras », dit Lucky.

[163]

Evans, plus que ses deux compagnons, avait été ébranlé par l'expérience. Cela se voyait à la manière dont il se blottissait sur son siège. Il demanda : « Elles n'interfèrent plus du tout avec notre esprit ? » Il appuya sur le mot elles.

« Je ne puis rien garantir, dit Lucky, mais le pire est passé. J'ai joint la station orbitale.

Tu en es sûr ? Tu n'as aucun doute ?

Pas le moindre. J'ai même été mis en contact direct avec la Terre et j'ai parlé à Conway en personne. De ce côté-là, c'est réglé.

Alors, tout est réglé, dit Bigman, rayonnant. La Terre est avertie. Elle sait la vérité au sujet des grenouilles-V. »

Lucky sourit mais ne fit aucun commentaire.

Bigman poursuivit : « Oh, juste une chose, Lucky. Dis-moi ce qui s'est passé. Comment nous as-tu libérés de leur emprise ? Sables de Mars ! Qu'as-tu fait ?

Quelque chose de tout simple. Si j'y avais songé plus tôt, cela nous aurait épargné bien des déboires. La voix nous a dit que les grenouilles n'avaient besoin de rien d'autre que de vivre et de penser. Tu t'en souviens, Bigman ? Elle a ajouté plus tard que nous n'avions aucun moyen de les menacer ou de les corrompre. C'est à ce moyen que j'ai pensé que toi et moi nous connaissions un moyen de les corrompre.

Moi ? demanda Bigman, interloqué.

Bien sûr, toi. Tu as découvert, deux minutes après avoir vu ta première grenouille-V, que vrae et penser ne leur suffisait pas. Je t'ai expliqué en gagnant la surface que les végétaux vénusiens stockaient leur oxygène, de sorte que les animaux vénusiens, puisant l'oxygène dans leur alimentation, n'avaient pas à respirer. En fait, ai-je dit, ils en puisent sans doute trop et c'est pour ça qu'ils sont si friands d'aliments pauvres en oxygène comme les hydrocarbures. Tu te souviens ?

Bien sûr, s'exclama Bigman, les yeux brillants.

Les grenouilles sont aussi friandes d'hydrocarbures que les enfants de friandises.

Mais oui, ponctua Bigman.

Elles nous tenaient en leur pouvoir, mais pour conserver leur emprise, elles devaient se concentrer. Il me fallait les distraire, ou tout au moins distraire les plus proches du Hilda, car leur pouvoir était le plus fort. Je leur ai donc envoyé un petit cadeau.

Mais quoi ? Ne joue pas aux devinettes avec nous, Lucky.

Je leur ai expédié un pot de vaseline pris dans la

pharmacie de bord. C'est un hydrocarbure à l'état pur, plus pur que l'huile de moteur. Elles ont été incapables de résister, malgré l'enjeu. Les plus proches se sont jetées sur le pot ; les autres, étant en communication mentale avec elles, n'ont pas tardé à les rejoindre. Elles ont perdu le contrôle de nos esprits et j'ai pu transmettre mon message. C'est tout.

[165]

Bien, dit Evans, alors nous sommes tranquilles en ce qui les concerne ?

Ça, c'est une autre histoire, dit Lucky. Il reste quelques détails qui... »

Il se détourna, fronçant les sourcils, les mâchoires crispées, comme s'il en avait déjà trop dit.

Le dôme resplendissant de lumière apparut enfin à l'horizon. Bigman sentit son coeur bondir dans sa poitrine. Il avait mangé, il s'était même reposé et se sentait à nouveau d'attaque. Lou Evans s'était, dans une large mesure, libéré des effets de l'emprise des grenouilles-V. Seul Lucky gardait un air soucieux.

Bigman dit : « Crois-moi, les grenouilles-V sont

démoralisées, Lucky. Regarde, on a traversé près de cent miles d'océan et elles ne se sont plus manifestées. Alors ?

En ce moment, je me demande pourquoi le dôme ne répond pas à nos appels,' expliqua Lucky.

Ils ne devraient pas attendre aussi longtemps, ajouta Evans, se rembrunissant lui aussi.

Vous ne croyez quand même pas qu'il se passe quelque chose d'anormal en ville, hein ? » Le regard de Bigman courait de l'un à l'autre.

Lucky leva la main pour lui imposer le silence. Une voix lente résonna dans le récepteur. « Identification, je vous prie.

Ici David Starr, sur le sous-marin Hilda, en mission pour le Conseil. Nous rentrons à Aphrodite.

[166]

Vous allez devoir attendre.

Pour quelle raison, s'il vous plaît ?

Les sas sont tous occupés pour le moment.

C'est impossible, Lucky, grogna Evans.

Quand y en aura-t-il un de libre ? Donnez-moi sa position et dirigez-moi jusqu'à lui par ultrasignaux.

Vous allez devoir attendre. »

La ligne resta ouverte, mais l'homme se tut, à l'autre bout.

Bigman s'écria, furieux : « Appelle le conseiller Morriss,

Lucky. Il va leur secouer les puces.

Morriss me prend pour un traître, dit Evans, en hésitant.

Crois-tu qu'il puisse imaginer que tu es passé à l'ennemi

avec moi, Lucky ?

Si c'était le cas, dit Lucky, il serait trop content de nous

ramener en ville. Non, je crois que l'homme qui nous a

parlé est au pouvoir de nos ennemis.

Et il aurait ordre de nous empêcher d'entrer ? T'es

sérieux?

Tout ce qu'il y a de sérieux.

Il est impossible qu'ils nous gardent en permanence à

l'extérieur, à moins qu'ils... » Evans blêmit et se précipita

vers le pare-brise en deux enjambées. « Lucky, tu as

raison. Ils amènent un canon désintégrateur ! Ils vont

nous désintégrer ! »

[167]

Bigman était lui aussi au pare-brise. Nulle erreur n'était

possible. Une section du dôme s'était déplacée,

découvrant un tube un peu irréel, mais nettement menaçant, à travers les flots vénusiens.

Bigman, horrifié, vit le canon qui s'orientait vers eux. Le Hilda n'était pas armé. Il ne filerait jamais assez vite pour se soustraire à la décharge. Cette fois, la mort paraissait inévitable.

[168]

CHAPITRE XV

L'ennemi ?

Bien qu'il sentît son estomac se contracter dans l'attente d'une mort imminente, Bigman avait encore assez d'esprit pour entendre Lucky s'écrier avec force dans l'émetteur.

« Sous-marin Hilda transportant une cargaison de pétrole... Sous-marin Hilda transportant une cargaison de pétrole... Sous-marin Hilda transportant une cargaison de pétrole... Sous-marin... »

Une voix agitée résonna dans la cabine. « Clément Héber au contrôle du sas. Que se passe-t-il ? Je répète. Que se passe-t-il ? Clément Héber... »

Bigman hurla : « Ils ont retiré le désintégrateur, Lucky. »

Lucky poussa un soupir profond - ce fut le seul signe

trahissant sa tension intérieure. Il brancha l'émetteur. « Sous-marin Hilda demande autorisation d'entrer à Aphrodite. Veuillez nous désigner un sas. Je répète. Veuillez nous désigner un sas.

- Vous pouvez utiliser le sas quinze. Suivez le signal directionnel. Par l'Espace, il règne une belle confusion ici.

Lucky se leva. « Lou, prends les commandes et fais-nous entrer dans la ville aussi vite que possible. » Il fit signe à Bigman de le suivre dans l'autre pièce.

[169]

« Quoi... Qu'est-ce... » bafouilla Bigman.

Lucky soupira et s'expliqua : « Je m'attendais à ce que les grenouilles-V tentent de nous fermer les portes de la ville, j'avais donc préparé ma petite historié de livraison de pétrole. Je ne pensais pourtant pas qu'elles iraient jusqu'à faire pointer un canon sur nous. Il s'en est fallu d'un cheveu, d'autant que j'ignorais si cette histoire de pétrole marcherait.

Mais pourquoi ?

Toujours la même raison. Le pétrole est un mélange d'hydrocarbures. Mon message a été transmis par le canal

ouvert de la radio et les grenouilles-V qui contrôlaient l'esprit des gardes des sas ont été distraites.

Comment se fait-il qu'elles aient su ce qu'était le pétrole ?

J'ai essayé de le visualiser de manière aussi précise que possible dans mon esprit, Bigman. Elles lisent nos pensées quand nous exprimons les images mentales par des mots, tu comprends. Mais c'est sans importance. » Il baissa la voix. « Si elles sont prêtes à nous désintégrer, si elles n'hésitent plus à commettre un acte aussi violent, c'est qu'elles sont désespérées et... que notre situation l'est tout autant. Il nous faut mettre un terme à cette affaire, et pour cela nous devons bien calculer chacun de nos mouvements. Une erreur à ce stade risquerait de nous être fatale. »

[170]

Lucky sortit de sa poche un carnet sur lequel il se mit à griffonner. Quand il eut fini, il tendit le papier à Bigman.

« Voilà ce que tu feras quand je t'en donnerai l'ordre.

Mais Lucky... » Les yeux de Bigman trahissaient l'incompréhension.

« Chut ! Ne prononce pas un seul mot.

Mais tu es sûr de ne pas te tromper ? demanda-t-il

quand même.

Je l'espère. » Le beau visage de Lucky était creusé par

l'anxiété. « La Terre est prévenue pour les grenouilles-V,

elles ne risquent donc pas de détruire l'humanité, mais

elles pensent encore faire bien des dégâts sur Vénus. Nous

devons les en empêcher. Tu as bien compris ce que

j'attends de toi ?

Oui.

Dans ce cas... » Lucky froissa le bout de papier, en fit

une boulette qu'il glissa dans la poche de sa veste.

Lou Evans les héla : « Nous sommes dans le sas, Lucky.

Dans cinq minutes nous serons en ville.

Bien, dit Lucky. Appelle Morriss. »

Ils étaient réunis au quartier général du Conseil sur

Aphrodite, dans la pièce même, songeait Bigman, où il

avait fait la connaissance de Lou Evans - cette pièce où il

avait vu sa première grenouille-V. Il frémit en songeant à

ces doigts inflexibles qui avaient, pour la première fois,

fouillé son esprit.

L'aquarium avait disparu, ainsi que les plats contenant les pois et l'huile de moteur. Les grandes tables étaient nues devant la fausse fenêtre.

Morriss leur avait fait remarquer la différence, dès leur entrée dans la pièce. Ses joues rougeaudes étaient creusées et des rides d'angoisse lui barraient le front. Sa poignée de main exprimait toute l'incertitude qui l'habitait.

Bigman posa avec soin, sur une des tables, le pot qu'il avait apporté. « Vaseline », expliqua-t-il.

Lou Evans s'assit. Lucky fit de même.

Morriss resta debout. Il dit : « Je me suis débarrassé de toutes les grenouilles-V qui se trouvaient dans ce bâtiment. Je n'ai pu faire plus. Il m'est impossible de demander aux gens de se défaire de leurs animaux domestiques sans leur fournir de raison valable. Et je ne pouvais leur divulguer les nôtres.

Ce sera suffisant, dit Lucky. Cependant, je veux que, durant toute notre discussion, vous gardiez les yeux posés sur la vaseline. Conservez sa présence fermement ancrée

dans votre esprit.

Vous croyez que cela nous aidera ? demanda Morriss.

J'en suis sûr. »

Morriss, qui marchait de long en large, s'arrêta à côté de Lucky. Sa voix avait pris une nuance légèrement agressive. « Starr, je ne puis y croire. Les grenouilles-V

[172]

vivent en ville depuis des années, presque depuis la fondation de la ville.

N'oubliez pas... commença Lucky.

Que je suis sous leur influence ? demanda Morriss en rougissant. C'est faux. Je le nie.

Il n'y a vraiment pas de quoi avoir honte, Dr Morriss, dit Lucky, d'un ton sec. Evans a été soumis à leur contrôle pendant plusieurs jours, et Bigman et moi n'y avons pas échappé. Il est possible qu'en toute honnêteté, vous ne soyez pas conscient de subir leur domination.

Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez, mais qu'importe, concéda Morriss, sur un ton de plus en plus violent. Supposons que vous ayez raison. La question qui se pose est la suivante : que pouvons-nous faire ?

Comment les combattre ? Il serait inutile d'envoyer des troupes contre elles. Si nous demandions à une flotte de venir bombarder Vénus depuis l'espace, elles risqueraient de provoquer l'ouverture des sas de tous les dômes de la planète, en guise de représailles. De toute façon, nous ne réussirons jamais à exterminer toutes les grenouilles-V. Elles ont, pour se cacher, huit cents millions de miles cubiques d'océan, et elles sont capables de se reproduire à un rythme élevé. Bon, que vous ayez pu transmettre votre message à la Terre est un point important, mais il n'empêche qu'il subsiste maints problèmes cruciaux.

-Vous avez raison, admit Lucky, mais à vrai dire je n'ai pas communiqué toutes mes informations à la Terre.

[173]

Cela m'était impossible tant que je ne connaissais pas toute la vérité. Je... »

Le signal d'intercommunication se mit à clignoter et Morriss aboya : « Qui est là ?

Lyman Turner, monsieur. Il a été convoqué, lui réponditon.

Une seconde. » Le Vénusien se tourna vers Lucky et lui demanda à voix basse : « Vous êtes sûr que nous avons

besoin de lui ?

Vous l'avez bien convoqué pour parler du renforcement des parois de transite dans la ville, n'est-ce pas ?

Oui, mais...

Et Turner est une victime. Son cas me paraît évident.

Nous avons vraiment besoin de lui, me semble-t-il.

Faites entrer, aboya Morriss dans l'interphone.

Le visage décharné, au nez busqué, de Turner affichait un masque inquisiteur. Le silence qui régnait dans la pièce et la manière dont tous les regards convergèrent vers lui auraient rempli de suspicion un homme beaucoup moins sensible que lui.

Il déposa son ordinateur sur le sol et demanda : «Quelque chose ne va pas, messieurs ? »

[174]

Lucky lui dressa avec beaucoup de précautions un vague tableau de la situation.

Les fines lèvres de Turner s'entrouvrirent. Il demanda d'une voix faible : « Vous voulez dire que mon esprit...

Comment expliquer autrement que l'homme du sas ait

connu le moyen de s'isoler ? Il ne disposait d'aucune

formation particulière, or il s'est barricadé à la perfection

en utilisant tous les circuits électroniques.

Je n'y avais pas pensé. Je n'y avais pas pensé. » La voix de

Turner était presque un murmure incohérent. « Comment

ai-je pu ne pas m'en apercevoir ?

Elles voulaient que vous ne le remarquiez pas, dit

Lucky.

J'ai honte.

Vous n'êtes pas le seul dans ce cas, Turner. Moimême, le Dr Morriss, le conseiller Evans...

Que pouvons-nous faire ?

C'est exactement ce que nous demandait le Dr

Morriss quand vous êtes arrivé. Cette question mérite

toute notre attention. Une des raisons pour lesquelles je

vous ai demandé de vous joindre à nous, c'est que nous

aurons peut-être besoin de votre ordinateur.

-Océans de Vénus, je l'espère bien, s'exclama Turner avec

ferveur. Si je pouvais racheter mon... » Et il posa sa main

sur son front, comme s'il redoutait tout à coup d'avoir, sur

les épaules, la tête d'un étranger et non la sienne.

Il demanda : « Sommes-nous bien nous-mêmes en ce moment ?

Nous le serons tant que nous nous concentrerons sur cette vaseline, intervint Evans.

Je ne comprends pas. En quoi cela peut-il nous aider ?

Ça aide. Pour le moment, il importe peu de savoir pourquoi, trancha Lucky. Je voudrais achever ce que je m'apprêtais à dire à votre arrivée. »

-Bigman recula vers le mur et s'assit sur la table où se trouvait autrefois l'aquarium. Il contemplait le pot de vaseline sans paraître le voir.

« Sommes-nous certains que les grenouilles-V constituent la véritable menace ? demanda Lucky.

Voyons, c'est votre théorie, s'exclama Morriss, surpris.

Oh. Ce sont bien elles qui manipulent nos esprits, c'est sûr, mais sont-elles notre véritable ennemi ? Elles unissent leurs forces contre les Terriens, et se révèlent des adversaires des plus dangereux, pourtant, sur un plan

individuel, elles paraissent plutôt stupides.

Comment ça ?

Voyons, celle que vous gardiez dans cette pièce n'a pas eu la sagesse de rester au-dehors de nos esprits. Elle a exprimé sa surprise à nous voir imberbes. Elle a ordonné à Bigman d'aller lui chercher un pois imbibé d'huile de

[176]

moteur. Est-ce une preuve d'intelligence ? Elle s'est trahie d'emblée.

Toutes les grenouilles-V ne sont peut-être pas intelligentes, suggéra Morriss en haussant les épaules.

Ce n'est pas aussi simple. Nous nous trouvions en leur pouvoir, tout à fait réduits à l'impuissance, à la surface de l'océan. Pourtant, ayant compris une ou deux choses, je leur ai envoyé un pot de vaseline, et ça a marché. Elles ont relâché leur étreinte, alors que le succès même de leur entreprise était en jeu. Elles devaient nous empêcher d'informer la Terre de leurs agissements. Et elles ont échoué par gourmandise. Elles nous ont encore tenus à leur merci, quand nous nous sommes présentés aux portes d'Aphrodite. Le canon était braqué sur notre

navire, mais il m'a suffi de parler de pétrole pour qu'elles se sabordent à nouveau.

Je comprends maintenant cette histoire de vaseline, Starr, annonça Turner en s'agitant sur son siège. Tout le monde sait que les grenouilles-V sont friandes de graisses en tous genres. Leur gourmandise est simplement trop forte.

Trop forte pour des créatures assez intelligentes pour rivaliser avec des Terriens ? Renonceriez-vous à une victoire décisive, Turner, pour un steak ou un gâteau au chocolat ?

Bien sûr que non, mais rien ne prouve les grenouilles-V ont les mêmes réactions qu'un homme.

[177]

Je vous le concède. L'esprit des grenouilles-V nous est étranger et nous ne pouvons supposer que ce qui vaut pour nous vaut pour elles. Pourtant, le fait qu'elles se soient laissé distraire par l'hydrocarbure est suspect. Je les comparerais plutôt à des chiens qu'à des hommes.

Expliquez-vous, suggéra Morriss.

Réfléchissez un peu, dit Lucky. Il est possible de

dresser un chien, de lui apprendre quelques tours « intelligents ». Une créature ignorant tout d'un tel animal se demanderait peut-être, en voyant un chien guider un aveugle, qui, de l'homme ou de son guide, est le plus intelligent. Mais s'il lui suffisait de montrer un os à l'animal pour que celui-ci se désintéresse de sa mission, il comprendrait ce qu'il en est.

Insinuez-vous, demanda Turner, que les grenouillesV sont manipulées par des êtres humains ?

Cela ne vous paraît-il pas probable, Turner ?

Comment l'a très justement fait observer le Dr Morriss, il y a un instant, les grenouilles-V vivent dans cette ville depuis plusieurs années, alors que les incidents ne remontent qu'à quelques mois. Et puis, les premiers désordres n'ont guère porté à conséquence : un homme semant son argent dans la rue ne constitue pas un danger en soi. C'est un peu comme si un homme avait étudié les possibilités naturelles des grenouilles-V en matière de télépathie, pour les amener peu à peu à imposer ses volontés aux cerveaux humains. Comme si quelqu'un les avait soumises à une série d'exercices pour déterminer la

nature et les limites de leurs compétences. Tout cela en attendant qu'elles soient capables d'opérations de grande

[178]

envergure. Enfin, je ne crois pas que notre ennemi en veuille à la levure ; son plan est plus ambitieux. Peut-être vise-t-il à s'assurer le contrôle de la Confédération Solaire, voire de l'ensemble de la galaxie.

C'est incroyable, dit Morriss.

Alors, laissez-moi vous apporter un autre élément de réflexion. Quand nous nous trouvions dans l'océan, une voix mentale - sans doute celle d'une grenouille-V - nous a parlé. Elle voulait nous contraindre à lui livrer une certaine information avant de nous pousser au suicide.

Eh bien ?

La voix nous parvenait via une grenouille-V, mais celle-ci n'était qu'un intermédiaire. Elle provenait en réalité d'un cerveau humain. »

Lou Evans se redressa et observa Lucky d'un oeil incrédule.

Lucky sourit. « Même Lou n'y croit pas, et pourtant c'est ainsi. La voix a utilisé des concepts curieux tels que

«machines de métal brillant » au lieu de navire ou sousmarin. Elle voulait nous faire croire que les grenouilles-V

n'étaient pas familiarisées avec ces notions et que nous

entendions des expressions vagues désignant en fait des

objets précis. Mais elle s'est oubliée. Je me souviens très

nettement de l'avoir entendue dire : « La vie s'éteindra

pour les vôtres, comme une flamme qu'on mouche. Elle

sera étouffée et ne brûlera jamais plus ».

Eh bien ? insista Morriss.

[179]

Vous ne comprenez toujours pas ? Comment les

grenouilles-V pourraient-elles employer des expressions

telles qu'une « flamme » qui « s'éteint » ou qu'une vie qui

ne « brûlera » plus ? La voix prétendait ignorer ce qu'est

un navire, or elle connaissait le feu. »

Lucky vit que ses interlocuteurs commençaient à

comprendre, mais il poursuivit avec animation :

« L'atmosphère de Vénus est composée d'azote, de

dioxyde de carbone, mais pas d'oxygène. Nous le savons

tous. Rien ne brûle dans l'atmosphère vénusienne. Il ne

peut donc être question de flamme. En un million

d'années, aucune grenouille-V n'a pu assister à un seul incendie, aucune ne sait ce qu'est le feu. Même en supposant que certaines aient vu des flammes sous le dôme d'une ville, elles ne pouvaient pas plus en comprendre la nature que celle de nos vaisseaux. À mon sens, les pensées que nous recevions ne provenaient pas des grenouilles-V, mais d'un homme utilisant ces créatures comme canal entre son esprit et le nôtre.

Mais comment procédait-il ? demanda Turner.

Je l'ignore, concéda Lucky, et j'aimerais le savoir.

Certes, ce doit être un esprit brillant, possédant une bonne connaissance du fonctionnement du système nerveux et de ses phénomènes électriques. » Lucky se tourna tout à coup vers Morriss.

« Un homme, par exemple, spécialisé en biophysique. »

Tous les regards convergèrent vers le conseiller vénusien, dont le visage blêmit au point que sa moustache grisonnante se confondit presque avec sa peau.

CHAPITRE XVI

L'ennemi !

Morriss essaya de parler : « Voulez-vous insinuer que... »

Mais sa voix se brisa.

« Je n'affirme rien de définitif, dit Lucky, avec douceur. Je ne fais qu'avancer une hypothèse. »

Morriss regardait désespérément autour de lui, dévisageant les quatre autres hommes présents dans la pièce, scrutant chaque paire d'yeux avec une expression de stupéfaction intense.

Il suffoquait : « C'est de la folie. De la folie pure. J'ai été le premier à envoyer un rapport sur les... incidents... Demandez le rapport original au quartier général du Conseil. Vous verrez qu'il porte ma signature. Pourquoi aurais-je fait appel au Conseil, si... Et mes mobiles ? Hein! Mes mobiles ? »

Le conseiller Evans paraissait mal à l'aise. Bigman, ayant surpris son regard vers Turner, se disait qu'il n'appréciait pas ce règlement de comptes entre membres du Conseil en présence d'un étranger.

Lou Evans intervint pourtant : « Cela expliquerait, Dr Morriss, votre acharnement à me discréditer. J'étais un

nouveau venu, et je risquais de découvrir le pot aux roses. En fait, j'en avais deviné la moitié.

Je nie tout, cria Morriss, s'époumonant. C'est une conspiration et je vous assure que cela se terminera mal pour tous ceux qui y prendront part. J'obtiendrai justice.

Devons-nous comprendre que vous souhaitez porter votre cas devant le Conseil ? demanda Lucky. Désirez-vous plaider votre cause en présence du Comité Central du Conseil ? »

Lucky faisait allusion à la procédure extraordinaire prévue dans le cas où un conseiller était accusé de haute trahison envers le Conseil et la Confédération Solaire. Jamais, dans toute l'histoire du Conseil, elle n'avait dû être appliquée.

À ces mots, Morriss perdit tout son sang-froid. Il se leva d'un bond et se jeta, rugissant, sur Lucky.

Le jeune conseiller se redressa, renversant son siège et se tournant vers Bigman.

C'était le signal convenu avec le petit Martien. Celui-ci suivit aussitôt les instructions que son ami lui avait données à bord du Hilda, au moment même où ils

pénétraient dans le dôme d'Aphrodite.

Une détonation retentit. Le faisceau du désintégrateur avait été réglé sur l'intensité minimale, mais ses radiations ionisantes chargèrent l'air d'une forte odeur d'ozone.

Morriss demeura un instant médusé. Tout mouvement cessa dans la pièce. Le chef de section était tombé sur le

[182]

siège renversé de Lucky, et ne faisait pas un geste pour se relever. Bigman restait debout, le désintégrateur plaqué contre la hanche, comme si le coup l'avait changé en statue de sel.

La cible gisait au-sol, inutilisable.

Lou Evans fut le premier à reprendre haleine, mais ce fut pour pousser une exclamation sauvage : « Par l'Espace... Qu'avez-vous fait ? » murmura Lyman Turner.

Morriss, essoufflé par ses récents efforts, ne parvenait pas à articuler quoi que ce soit ; il contemplait Bigman les yeux écarquillés.

Lucky parla : « Joli coup, Bigman ! » et Bigman sourit.

L'ordinateur de Lyman Turner était sur le sol, en miettes.

Turner, qui avait retrouvé ses esprits, vociférait : « Mon ordinateur ! Espèce d'imbécile ! Qu'avez-vous fait ?

Ce qu'il devait, Turner, répondit Lucky sur un ton grave. Maintenant, calmez-vous. »

Il se tourna vers Morriss et aida le plantureux personnage à se relever. « Toutes mes excuses, Dr Morriss, mais il me fallait à tout prix détourner l'attention de Turner. Pour ce faire, j’ai dû vous... manipuler.

Vous voulez dire que vous ne me soupçonnez pas de... de...

Jamais, dit Lucky, rassurant. Pas un instant, je ne vous ai soupçonné de quoi que ce soit. »

[183]

Morriss le repoussa, une lueur de rage dans le regard. « J'aimerais que vous vous expliquiez, Starr.

Avant cette conférence, commença Lucky, je n'ai pas osé dire que je soupçonnais un homme de manipuler les grenouilles-V. Pas même aux gens de la Terre. Je craignais, si j'en parlais, d'amener notre ennemi à prendre des mesures désespérées... comme détruire une ville... et nous menacer de recommencer ailleurs. Je me. disais que

s'il ignorait la véritable nature de mes soupçons, il essaierait, au mieux, de gagner du temps, au pire, de nous tuer, mes amis et moi.

A cette conférence, je me sentais libre d'évoquer mes soupçons, car j'avais la conviction que l'homme en question était présent. Toutefois, je n'ai pas osé l'attaquer de front, craignant qu'il nous livre au pouvoir des grenouilles-V malgré la présence de la vaseline. Je redoutais l'ampleur des mesures de rétorsion. II me fallait d'abord détourner son attention, afin de m'assurer que pendant quelques secondes au moins, il serait trop absorbé par ce qui se passait dans cette pièce pour déceler, grâce à ses instruments, les fortes émotions émanant de nos esprits, à Bigman et moi. Certes, il n'y a pas de grenouilles-V dans cet immeuble, mais l'ennemi était peut-être capable de recourir à celles se trouvant dans d'autres secteurs de la ville - il avait déjà manipulé des grenouilles-V évoluant à la surface de l'océan, à des miles d'Aphrodite.

C'est donc pour détourner son attention que je vous ai accusé, Dr Morriss. Je ne pouvais vous informer de mes

projets avant son arrivée, car vos émotions n'auraient pas
[184]
été authentiques - et elles furent admirables. La manière dont vous m'avez attaqué... je ne demandais rien de plus.»

Morriss prit un grand mouchoir dans une poche de sa veste et s'épongea le front. « C'a été terrible, Lucky, mais je vous comprends. Turner est notre homme, n'est-ce pas?

C'est exact », conclut Lucky.

Turner, à quatre pattes, rassemblait les pièces éparses de son instrument. Il leva des yeux haineux : « Vous avez détruit mon ordinateur.

Je serais surpris qu'il s'agisse d'un simple ordinateur, dit Lucky. Vous y teniez trop. La première fois que je vous ai rencontré, vous le portiez en bandoulière. Il vous avait servi, m'avez-vous dit, à calculer la résistance des parois intérieures censées protéger la ville contre le déluge. Et voilà que vous l'avez à nouveau avec vous... sans doute en prévision d'une éventuelle demande du Dr Morriss relative aux parois de transite. »

Lucky marqua un temps, puis poursuivit avec calme et

fermeté : « Seulement, je suis venu chez vous, le

lendemain de l'incident. Je souhaitais vous poser

quelques questions ne nécessitant pas le secours d'un

ordinateur, et vous le saviez. Pourtant, vous n'avez pas pu

vous résoudre à le laisser dans votre chambre. Vous

deviez le sentir à vos pieds. Pourquoi ?

C'était mon chef-d'oeuvre, plaida Turner, désespéré. J'en

étais fier. Je l'emportais partout.

[185]

Il devait bien peser vingt-cinq livres. Plutôt lourd, non ?

Même compte tenu de votre affection. Se pourrait-il qu'il

se soit agi de l'engin vous servant à demeurer en contact

mental permanent avec les grenouilles-V ?

Comment espérez-vous prouver cela ? demanda Turner,

furibond. Vous avez dit que j'étais moi-même une de leurs

victimes. Tout le monde en est témoin.

C'est vrai, concéda Lucky. L'homme qui s'est barricadé

dans le sas du dôme tenait bien son information de vous.

Mais avait-elle été dérobée dans votre esprit, ou l'aviezvous livrée délibérément ?

Permettez-moi de dire les choses clairement, Lucky, fit

Morriss. Êtes-vous, oui ou non, responsable de toutes ces manipulations mentales, Turner ?

Bien sûr que non, s'écria l'ingénieur. Vous ne pouvez accorder foi aux dires de ce blanc-bec... Il croit pouvoir raconter n'importe quoi sous prétexte qu'il est membre du Conseil.

Dites-moi, Turner, coupa Lucky. Vous souvenez-vous de cette nuit où un homme s'est introduit dans un sas du dôme ? Vous en souvenez-vous bien ?

Fort bien.

Vous souvenez-vous de m'avoir confié que si le sas s'ouvrait, la paroi intermédiaire de transite ne résisterait pas au déferlement d'eau ? Vous étiez terrifié. Au bord de la panique.

[186]

C'est vrai. Je l'étais, et je le suis toujours. Il y a de quoi, non ? À moins d'être le brave Lucky Starr ! » ajouta Turner les lèvres pincées.

Lucky ignora le cynisme de la réplique. « Ne m'avez^ vous pas confié cette information pour ajouter à la confusion ambiante ? Pour que nous soyons tellement préoccupés

par le drame se déroulant sous nos yeux que nous en arrivions à oublier Lou Evans ? Ainsi, vous pouviez l'inciter à quitter la ville pour le faire périr tranquillement dans l'océan. Evans était un adversaire coriace et il en savait trop sur les grenouilles-V. Peut-être cherchiez-vous aussi à me faire peur pour m'inciter à quitter Aphrodite et Vénus ?

C'est ridicule, dit Turner. Les parois de secours sont insuffisantes pour résister... Demandez-le à Morriss. Il a eu l'occasion d'étudier mes calculs.

J'ai bien peur que Turner n'ait raison, confessa Morriss, à contrecoeur.

Qu'importe, dit Lucky. Considérons cette question comme entendue. Le danger était réel et Turner avait raison de s'affoler... Vous êtes marié, Turner. »

Les yeux de l'ingénieur rencontrèrent un instant ceux de Lucky, mais il détourna bien vite son regard. « Et alors ? Votre femme est fort jolie et beaucoup plus jeune que vous. Il n'y a pas un an que vous êtes mariés, n'est-ce pas? Que cherchez-vous à démontrer ?

Que vous éprouvez sans doute une affection très vive à l'égard de votre femme. À peine marié, vous avez emménagé dans un appartement luxueux pour lui plaire ; vous l'avez autorisée à décorer votre intérieur, bien que vos goûts diffèrent des siens. Je suis sûr que vous n'auriez jamais négligé sa sécurité, n'est-ce pas ?

Je ne vous comprends pas. De quoi parlez-vous ?

Je crois au contraire que vous me comprenez fort bien. La seule fois où j'ai rencontré votre épouse, elle m'a avoué avoir dormi pendant toute l'alerte. Elle en paraissait déçue. Elle m'a aussi expliqué combien votre immeuble était merveilleux. Il possède même, m'a-t-elle dit, des abris. Hélas, cela n'évoquait rien pour moi à ce moment, sans quoi j'aurais aussitôt compris la vérité. Ce n'est que plus tard que Lou Evans m'a expliqué de quoi il s'agissait, nous nous trouvions alors au fond de l'océan. Vous comprenez maintenant ? »

Turner était silencieux.

Lucky poursuivit : « Si vous redoutiez tant une catastrophe, cette nuit-là, comment se fait-il que vous n'ayez pas alerté votre épouse ? Vous m'avez parlé de

sauver des gens, de fuir la ville. N'avez-vous jamais songé à la sécurité de votre femme ? Il y avait des abris dans les caves de votre immeuble. Il lui aurait suffi de deux minutes pour être en sécurité. Un simple coup de fil, et elle était prévenue. Mais vous ne vous êtes pas donné cette peine. Vous l'avez laissée dormir. »

Turner marmonna quelque chose entre ses dents.

[188]

« Allons, ne parlez pas d'oubli, dit Lucky. Personne ne vous croirait. Vous auriez oublié n'importe quoi, mais pas la sécurité de votre épouse. Je vous propose autre chose. Vous ne vous inquiétiez pas pour votre femme parce que vous saviez qu'elle ne courait aucun danger réel. Vous le saviez pour la bonne raison que vous étiez certain que le sas du dôme ne risquait pas d'être ouvert. » La voix de Lucky contenait mal sa colère. « Vous le saviez, parce que vous contrôliez l'esprit de l'homme au levier. C'est votre amour pour votre femme qui vous a trahi. Vous n'avez pas pu vous résoudre à la réveiller juste pour rendre votre mascarade crédible.

Je ne dirai plus un mot sans mon avocat, déclara Turner

brusquement. Vous ne possédez aucune preuve.

J'en sais assez, cependant, pour faire ouvrir une enquête officielle par le Conseil, dit Lucky. Dr Morriss, voudriezvous mettre Turner aux arrêts et faire préparer un vaisseau ? Bigman et moi le ramenons sur la Terre. Nous veillerons à ce qu'il y arrive sain et sauf. »

De retour à l'hôtel, Bigman s'exclama, soucieux : « Sables de Mars, Lucky, je ne vois pas comment trouver des preuves de la culpabilité de Turner. Toutes tes déductions sont convaincantes, mais aux yeux de la loi, elles sont sans valeur. »

Lucky, qui avait avalé un excellent repas à base de levure, se détendait pour la première fois depuis que Bigman et lui avaient traversé la barrière de nuages de Vénus. « Je ne crois pas que le Conseil se souciera beaucoup d'obtenir

[189]

des preuves, pas plus que de faire exécuter Turner, d'ailleurs.

Lucky ! Pourquoi pas ? Ce salaud...

Je sais. Il a la mort de plusieurs hommes sur la conscience. Il a des ambitions dictatoriales, et en plus,

c'est un traître. Mais il y a plus important : il a créé un instrument génial.

Tu veux parler de son « ordinateur » ? demanda Bigman.

Bien sûr. Nous avons détruit l'unique exemplaire et Turner est le seul à pouvoir en construire un nouveau. Et puis, il y a encore bien des questions auxquelles nous aimerions trouver une réponse. Comment Turner contrôlait-il les grenouilles-V ? Quand il a voulu faire assassiner Lou Evans, a-t-il dicté tous les détails de la procédure aux grenouilles-V ? Leur a-t-il ordonné d'utiliser l'ombre géante ? Ou s'est-il contenté de dire «Tuez Evans ! », en laissant ses créatures libres d'improviser ?

Et puis, imagines-tu les utilisations possibles d'un tel instrument ? Il permettrait un traitement révolutionnaire des troubles mentaux et même des pulsions criminelles. On devrait, en outre, pouvoir l'employer à l'avenir pour empêcher les guerres ou, en cas d'agression extérieure, pour vaincre les ennemis de la Terre de manière rapide, en limitant les effusions de sang. Si cette machine était terrifiante entre les mains d'un homme dévoré

d'ambition, elle serait extrêmement bénéfique aux mains du Conseil.

Crois-tu que le Conseil va lui demander de construire un nouvel engin ? interrogea Bigman.

[190]

Je le crois, mais sous bonne surveillance. Si nous lui donnons le choix entre le pardon et la réhabilitation, d'une part, et un emprisonnement à vie, le mettant dans l'impossibilité de jamais revoir sa femme, de l'autre, je crois qu'il acceptera de coopérer. Et bien entendu, une des premières utilisations de la machine consistera à sonder l'esprit de Turner, afin de nous aider à guérir sa soif maladive de puissance et à sauver pour l'humanité un cerveau de première classe. »

Le lendemain, ils quittaient Vénus et repartaient pour la Terre. Lucky songea avec une nostalgie poignante au ciel bleu de sa planète natale, à la délicieuse nourriture de làbas, à l'espace et aux charmes de la vie rurale.

Il dit : Souviens-toi, Bigman ; il est facile de protéger la société en exécutant un criminel, mais cela n'a jamais rendu la vie à ses victimes. En revanche, en le

réhabilitant, en le soignant, en l'amenant à travailler pour le bien-être de cette société, c'est à l'humanité que nous rendons service !

FIN

[191]

Complément d'information

Pour les fidèles lecteurs de

ebooks-gratuit.com

Le cycle de David Starr a été écrit par Isaac Asimov sous le pseudonyme de *Paul French*.

David Starr est chargé par le Comité Scientifique Terrestre d'enquêter sur les planètes du système Solaire, récemment colonisées, pour y résoudre des énigmes. Dès le premier tome, il est aidé par un petit homme natif de Mars, John Bigman Jones, et par une étrange rencontre avec des entités martiennes, qui se cachent des humains. Les autres tomes le voient explorer les lieux les plus emblématiques du système Solaire : les Astéroïdes, Vénus, Mercure, les lunes de Jupiter (qui, par son gigantisme, empêche toute colonisation), les anneaux de Saturne.

Voici la liste des aventures de David Starr :

David Starr, Space Ranger, 1952 (Le Chasseur

d'étoiles) ou Les Poisons de Mars

- Bibliothèque Verte, 1977, Lefrancq, 1993

Lucky Starr and the Pirates of the Asteroids, 1953

(Les Écumeurs de l'espace) ou Les Pirates des Astéroïdes

- Bibliothèque Verte, 1977, Lefrancq, 1993

[192]

Lucky Starr and the Oceans of Venus, 1954 (La Cité

sous la mer) ou Les Océans de Venus

- Bibliothèque Verte, 1978, Lefrancq, 1993

Lucky Starr and the Big Sun of Mercury, 1956 (Le

Projet Lumière) ou La Fournaise de Mercure

- Bibliothèque Verte, 1979, Lefrancq, 1993

Lucky Starr and the Moons of Jupiter, 1957 (Les

Lunes de Jupiter) - Lefrancq, 1993

Lucky Starr and the Rings of Saturn, 1957 (Les

Anneaux de Saturne) - Lefrancq, 1993

[193]

Document Outline